Existe depuis 1992

la terrasse a 25 ans

Premier média arts vivants
en France

« La culture est une résistance
à la distraction. » Pasolini

260

décembre 2017

Tous des Oiseaux de Wajdi Mouawad..

© Simon Gosselin

Crowd de Giselle Vienne.

© Estelle Hanania

Singin' in the Rain, mise en scène Robert Carsen.

© Sylvain Gripoix

Thierry Escaich et Richard Galliano.

© Sylvain Bouzat

focus

Le compositeur et directeur de
la Muse en Circuit Wilfried Wendling
crée *Hamlet, Je suis vivant et vous êtes morts.*

L'appli
indispensable
pour le public
et les pros !

la
terrasse

théâtre

Tous des oiseaux

Wajdi Mouawad crée
un périple brillant et poignant
au Théâtre de La Colline.

4

danse

Fête de l'imagination

La fête ou la rencontre revisitées
par la danse d'aujourd'hui :
Crowd, *Viva Momix Forever*,
Dakhla, *Bacchantes*,
La Fresque, *A U*...

27

classique

Aimer la pluie

La géniale comédie musicale
Singin' in the Rain prend place
sous la Nef du Grand Palais.

36

jazz

Soufflant et époustouflant

Thierry Escaich et Richard Galliano
ouvrent un dialogue sans précédent
entre le grand orgue classique
et l'accordéon sans frontières.

43

la terrasse
4 avenue de Corbéra – 75012 Paris
Tél. 01 53 02 06 60 / **Fax** 01 43 44 07 08
la.terrasse@wanadoo.fr

Déjà plus de **57 900** abonnés
Vous êtes nombreux chaque mois
à nous rejoindre sur facebook.

Paru le mercredi 29 novembre 2017 / Prochaine parution le 10 janvier 2018
25e saison / **80 000 exemplaires** / Abonnement **p. 47** / Sommaire **p. 2**
Directeur de la publication Dan Abitbol
www.journal-laterrasse.fr

DU 29 NOVEMBRE AU 17 DÉCEMBRE 2017

LA FUITE !

Comédie fantastique en huit songes de Mikhaïl Boulgakov

Un spectacle de Macha Makeïeff

AVEC Pascal Rénéric, Vanessa Fonte, Vincent Winterhalter, Thomas Morris, Geoffroy Rondeau, Alain Fromager, Pierre Hancisse, Sylvain Levitte, Samuel Glaumé, Karyll Elgrichi, Émilie Pictet et une petite fille
LUMIÈRE Jean Bellorini | COLLABORATION Angelin Preljocaj
CRÉATION SONORE Sébastien Trouvé
COIFFURES ET MAQUILLAGE Cécile Kretschmar
ASSISTANAT À LA MISE EN SCÈNE Gaëlle Hermant

Production La Criée, Théâtre national de Marseille – Coproduction Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis et le Printemps des comédiens.

Réservations: 01 48 13 70 00
www.theatregerardphilipe.com
www.fnac.com – www.theatreonline.com

Le Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis est subventionné par le ministère de la Culture et de la Communication (Drac Île-de-France), la Ville de Saint-Denis, le Département de la Seine-Saint-Denis.

TRANSFUGE · un événement Télérama · fnac · la terrasse

TGP Théâtre Gérard Philipe
Centre dramatique national de Saint-Denis
Direction: Jean Bellorini

© Dans les villes – photographie: Pascal Victor

théâtre

Critiques

4 LA COLLINE – THÉÂTRE NATIONAL
En anglais, allemand, hébreu et arabe, Wajdi Mouawad propose *Tous des oiseaux*, une fresque théâtrale éblouissante explorant la question de l'identité.

4 ATELIERS BERTHIER
Cyril Teste et le Collectif MxM créent *Festen*, une performance filmique fondée sur le texte du film *Festen*. Une cérémonie impeccablement maîtrisée.

6 ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE
Simon Stone propose une libre adaptation des *Trois Sœurs* de Tchekhov. Un écho très actuel, et une relative réussite.

6 THÉÂTRE ESSAÏON
Philippe Nicaud réussit le pari risqué de rendre *Le Quai des brumes* au théâtre.

7 THÉÂTRE DU ROND-POINT
Jean-Michel Ribes crée *Sulki et Sulku ont des conversations intelligentes*. Une promenade sur les sentiers de l'absurde.

© Giovanni Cittadini Ces

Sulki et Sulku.

8 THÉÂTRE DE L'ATALANTE
Avec *Dix histoires au milieu de nulle part* et *La fin de l'homme rouge*, Stéphanie Loïk poursuit en beauté son travail sur l'œuvre de Svetlana Alexievitch.

10 THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE
Jean-Claude Fall crée *Ivresse(s)* sur des textes de Falk Richter. Antidote efficace contre le désarroi.

13 LE LUCERNAIRE
Madame Marguerite de Roberto Athayde est remonté par Anne Bouvier avec l'impeccable Stéphanie Bataille.

14 THÉÂTRE DE LA COMMUNE / MC93 BOBIGNY
Magali Montoya porte à la scène *La Princesse de Clèves* de Madame de Lafayette dans son intégralité. Le résultat est captivant.

15 ARTISTIC THÉÂTRE
Anne-Marie Lazarini crée *Probablement les Bahamas* de Martin Crimp.
Une réussite.

16 T2G – THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS
Rodolphe Dana porte à la scène *Price* d'après Steve Tesich. Une fresque autour des espoirs et des désillusions de l'existence.

© Jean-Louis Fernandez

Price.

16 THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE
Jacques Osinski retrouve Denis Lavant pour porter à la scène *Cap au pire*.
Une performance sensorielle.

17 LES DÉCHARGEURS
La Révolte de Villiers de l'Isle-Adam résonne toujours aussi cruellement dans la mise en scène atemporelle de Salomé Broussky.

18 LE MONFORT THÉÂTRE
Thomas Quillardet met en scène *Tristesse et joie dans la vie des girafes* de Tiago Rodrigues. Un théâtre inventif, astucieux et touchant.

19 RÉGION / COMÉDIE DE BÉTHUNE
Sylvain Maurice porte à la scène *La 7e fonction du langage* de Laurent Binet. Un polar théâtral affuté.

20 REPRISE / LE MONFORT THÉÂTRE
Stéphane Ricordel et les Dakh Daughters signent *Terabak de Kyiv*, un cabaret musical et circassien.

21 THÉÂTRE DE L'AGORA
Juan Ignacio Tula et Stefan Kinsman propose *Santa madera*, pour dire la fraternité au-delà des différences.

22 SUISSE / TKM THÉÂTRE KLÉBER-MELEAU
Dan Jemmett met en scène *La dernière bande* de Samuel Beckett avec Omar Porras dans le rôle de Krapp.

22 LES DÉCHARGEURS
Christophe Lidon met en scène *L'Art de Suzanne Brut* de Michael Stampe.
Avec Marie-Christine Danède, magistrale.

23 RÉGION / LE GRAND T / THÉÂTRE DE LA COLLINE
Sébastien Barrier met sa parole-fleuve au service du jeune public dans *Gus*. Un portrait de chat à son image : brillant et inattendu.

© Abain

Gus.

24 RÉGION / COMÉDIE DE BETHUNE
Cécile Backès part sur les routes du Pas-de-Calais avec *L'Autre Fille* d'Annie Ernaux.

25 ESPACE CIRQUE ANTONY
Anne-Laure Liégeois et les Pagnozoo, spécialistes de voltige à cheval, créent *J'accrocherai sur mon front un as de cœur*. Un dialogue réussi.

27 THÉÂTRE DE BELLEVILLE
Sophie Gazel crée *Le Langage des cravates*, un théâtre de situations comiques ans la filiation de Jacques Tati.

© D. R.

Le Langage des cravates.

Entretiens

10 THÉÂTRE DE L'AQUARIUM
François Rancillac reprend *Cherchez la faute !* d'après Marie Balmary. Une façon de continuer de nous interroger sur l'altérité.

12 ATHÉNÉE THÉÂTRE LOUIS-JOUVET
La Baleine, *Le Camp naturiste* et *Le Casino de Namur* racontent les ultimes aventures de Ferdinand. Ferdinand s'en va, Philippe Caubère demeure !

Gros plans

20 ACADÉMIE FRATELLINI
Stuart Seide crée *Un Garçon à New York*, avec neuf apprentis de l'Académie Fratellini.

20 CHAPITEAU DU CIRQUE ROMANÈS
Les Romanès proposent *Les Nomades tracent les chemins du ciel*, un spectacle festif et chatoyant.

Danse

Critiques

27 GRANDE HALLE DE LA VILLETTE
Les Via Katlehong rencontrent Gregory Maqoma. Dans un cocktail sud-africain survolté et révolté, ils proposent *Via Kanana*.

28 LES GÉMEAUX
Dakhla d'Abou Lagraa offre une vision de la danse universelle.

29 MONACO DANCE FORUM
La Mégère apprivoisée de Jean-Christophe Maillot est recréée pour sa compagnie des Ballets de Monte-Carlo.

32 REPRISE / CHAILLOT-THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE
Reprise de *La Fresque* d'Angelin Preljocaj, mêlant les registres du merveilleux et du surnaturel.

33 NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL
Bacchantes est traversée par l'énergie insolente de Marlene Monteiro Freitas.

© Filipe Ferreira

Bacchantes.

34 THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES / MONACO DANCE FORUM
Une explosion de couleurs, de formes, de matières, avec *Viva Momix Forever*, dirigé par Moses Pendleton.

34 NANTERRE-AMANDIERS
Avec *Crowd*, Gisèle Vienne explore la dimension archaïque de la fête.

Entretien

30 THÉÂTRE DE LA CITÉ INTERNATIONALE / ESPACE PIERRE CARDIN
Robyn Orlin crée *Oh Louis... we move from the ballroom* avec Benjamin Pech, et s'empare avec humour de la figure de Louis XIV.

Classique

36 GRAND PALAIS
Singin' in the Rain : la production du Théâtre du Châtelet fait son retour au Grand Palais.

36 THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
Franco Fagioli et Andreas Scholl : deux immenses contre-ténors en récital.

37 MAISON DE LA RADIO ET PHILHARMONIE
Trevor Pinnock et Marc Minkowski tour à tour dans la même œuvre : l'*Oratorio de Noël* de Bach.

37 RADIO-FRANCE
Daniel Lozakovich, nouveau visage du violon, donne son premier concert à Paris.

© D. R.

Daniel,Lozakovich.

38 ÎLE-DE-FRANCE
Création : *Corps pour corps*, opéra Hip-Hop mis en scène par Hervé Sika.

38 BAL BLOMET
Les vingt ans du Quatuor Psophos, formation chambriste française d'excellence.

38 CHÂTEAU DE VERSAILLES
Noël à Versailles : étourdissante fin d'année musicale au Château de Versailles.

40 MONTREUIL ET PARIS
Les vingt ans du Trio Polycordes, trio à cordes pincées.

40 MUSÉE D'ORSAY / PIANO
Ferenc Vizi, pianiste hongrois, virtuose génial et poète.

40 THÉÂTRE DES ABBESSES
Le Trio Con Brio Copenhagen joue Beethoven.

41 ÎLE-DE-FRANCE
L'Orchestre national d'Île-de-France sous la direction d'Enrique Mazzola propose une création de Dai Fujikura, son compositeur en résidence.

41 PHILHARMONIE
Daniel Harding, directeur musical de l'Orchestre de Paris, dirige une rareté en France, célèbre outre-Manche : *Dream of Gerontius* d'Edward Elgar.

42 MAISON DE LA RADIO
Mikko Franck ouvrira l'année 2018 avec la *Neuvième* de Beethoven à la tête de son Orchestre philharmonique de Radio France.

42 TCE & OPÉRA-COMIQUE
Rossini-ci, Rossini là ! Deux nouvelles productions consacrées aux *Barbier de Séville* et *Comte Ory*.

Focus

39 Le compositeur et directeur de La Muse en Circuit Wilfried Wendling crée *Hamlet, je suis vivant et vous êtes morts*. Avec Pierre Henry et Serge Merlin.

41 La Spedidam accompagne Pascal Gallois, bassoniste de l'Ensemble Intercontemporain et chef d'orchestre, et Magali Mosnier, flûtiste super soliste du Philharmonique de Radio-France et soliste.

Jazz

43 ATELIER DU PLATEAU
Fidel Fourneyron, nouvelle étoile du trombone jazz européen, présente son nouveau groupe en leader, un trio intitulé « Animal ».

© D. R.

Fidel Fourneyron.

43 PARIS
Dialogue entre le grand orgue majestueux de l'Église Saint-Étienne du Mont de Thierry Escaich et l'accordéon nomade de Richard Galliano.

44 PARIS
Un mois en trois coups de cœur au Duc des Lombards.

45 PANTIN
Hommage au pianiste allemand Joachim Kühn et découverte de Kaja Draksler, jeune pianiste slovène en solo.

45 NEW MORNING
James Carter Electrik Outlet : nouveau projet du saxophoniste entouré de musiciens de la scène de Detroit.

45 SUNSET / JAZZ
Mossy Ways, nouvel album du trompettiste Éric Le Lann.

46 PAN PIPER
Jazzy Poppins : Laurent Mignard et son Duke Orchestra crée un nouveau spectacle inspiré par les chansons du film *Mary Poppins*.

© Pascal Boucher

Laurent Mignard.

46 NEW MORNING
Le guitariste et chanteur malien Boubacar Traoré présente son nouvel album.

47 MAISON DE LA RADIO
Double plateau pour une soirée sous le sceau de la guitare manouche, et de l'héritage de Django Reinhardt.

La Commune

Un spectacle en moins
création de Jérome Bel artiste associé
FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
DU 8 AU 10 DÉCEMBRE 2017

Don Karlos
d'après Schiller mis en scène par Catherine Umbdenstock artiste associée
DU 9 AU 22 DÉCEMBRE 2017

La Princesse de Clèves
de Madame de La Fayette mis en scène par Magali Montoya
16 ET 17 DÉCEMBRE 2017

centre dramatique national

Aubervilliers

2 rue Édouard Poisson
93300 Aubervilliers
+ 33 (0)1 48 33 16 16

lacommune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers–Pantin
Quatre Chemins

Critique

Tous des oiseaux

LA COLLINE – THÉÂTRE NATIONAL / DE **WAJDI MOUAWAD**

En anglais, allemand, hébreu et arabe, Wajdi Mouawad propose une fresque théâtrale éblouissante. Servi par de remarquables comédiens, il explore à nouveau la question de l'identité, dans une perspective intime et collective, à travers les tourments d'une famille israélienne.

Du très grand art ! À la manière d'un auteur tragique d'aujourd'hui, Wajdi Mouawad met en jeu une crise familiale déchirante et poignante, où l'intime est empli des violences du monde et d'héritages douloureux. L'ensemble impressionne à la fois par l'écriture pénétrante et vibrante, par la beauté et la précision de la construction formelle, par le jeu absolument éblouissant des comédiens. S'il renoue avec la veine du cycle *Le Sang des Promesses*, qui explorait les douleurs liées à la guerre civile libanaise – chrétien maronite, Wajdi Mouawad a quitté le Liban dans l'enfance pour Paris puis le Québec –, l'auteur et metteur en scène part ici à la rencontre d'Israël, pays pourtant désigné comme ennemi qu'on lui a appris à haïr. La démarche n'est pas banale. Fondée sur la curiosité de l'expérience de l'autre, sur la mise en perspective de ses manques et de ses douleurs aigus, l'écriture profonde touche et captive parce qu'elle dépasse le cadre historique et géopolitique pour s'élever et atteindre, au cœur de l'humain, une dimension épique, poétique et mythique. La source première de la pièce est la rencontre entre Wajdi Mouawad et l'historienne juive Natalie Zemon Davis, qui a rédigé un ouvrage retraçant la vie de Hassan Ibn Muhamed el Wazzân, diplomate et historien né à la fin du XVe siècle, capturé par des pirates qui le livre au pape Léon X. Il fut libéré en échange de sa conversion au christianisme. Curieux et polyglotte, « Léon l'Africain » se consacra à l'écriture, apprit de son nouveau monde et écrivit aussi sur son univers africain à destination des chrétiens. Sous sa plume parut la légende persane de l'oiseau amphibie, qui conte l'histoire d'un désir de rencontre si fort entre le monde des oiseaux et celui des poissons qu'un oiseau plongea dans l'eau et devint amphibie. Ce récit faisait rêver l'enfant Wajdi Mouawad, et, aujourd'hui, alors qu'il s'immerge dans le territoire de l'ennemi consacré, il façonne une langue qui questionne puissamment la question de l'identité, des racines, de la transmission et de la perte. Une langue qui retrace un chemin difficile vers une vérité douloureuse et dévastatrice, où émergent des résonances, correspondances et ramifications qui traversent les générations. La mise en scène épurée et millimétrée restreint l'espace par de hauts murs mobiles où se dessinent la trace de possibles ouvertures, insoupçonnées : l'art ou le théâtre ouvrent le champ des possibles, quoique sur le plateau la seule issue certaine mène à l'au-delà.

Une vie parsemée de manques

Contre l'enfermement, un impossible apaisement demeure l'unique horizon, mais Wajdi Mouawad a encore et toujours la passion de dire les douleurs et les joies. Il ausculte le destin d'une famille d'origine israélienne sur laquelle pèse un lourd secret, que le parcours du petit-fils va faire éclater au grand jour. Ses grands-parents israéliens se sont séparés lorsque son père avait quinze ans – Leah est restée en Israël tandis qu'Etgar est parti s'installer à Berlin avec son fils David. Ses parents, David et Norah, vivent à Berlin. À New York, Eitan tombe amoureux d'une jeune fille très belle, Wahida, qui écrit une thèse sur Hassan Ibn Muhamed el Wazzân. Il la présente à sa famille lors d'un repas de fête. Pour Eitan, jeune scientifique, l'identité, *« c'est 46 chromosomes »*, mais c'est évidemment plus complexe, plus mouvant. Entre l'attentat qui le frappe et la vérité qui broie son univers, son voyage en Israël avec Wahida sera une épreuve radicale. L'une des forces de la pièce est qu'aucun personnage n'est caricaturé, malgré une intrigue et des sentiments exacerbés. L'autre atout est l'idée géniale et essentielle de jouer le drame dans la langue des personnages : l'anglais, l'allemand, l'hébreu et l'arabe, ce qui a obligé à travailler de manière inhabituelle, à partir d'une version initiale destinée à être traduite. Les langues s'entrechoquent, résonnent de pertes flagrantes ou secrètes, d'héritages enfouis effarants. L'humour acide de la grand-mère est une merveille de défense face au tourment de son âme. La langue de l'enfance et la mère, c'est la même chose, soulignent Lacan et d'autres : un monde de sons et de sensations perdues. La pièce nous évoque le rapport à la langue d'un immense et merveilleux écrivain israélien, Aharon Appelfeld, qui débarqua tout jeune et seul en Israël après la Shoah, et connaît au plus profond de son être ce que signifie le manque. Bien qu'articulée au passé, c'est une brûlante écriture du présent qui se révèle. Les comédiens sont époustouflants : Jérémie Galiana (Eitan), Souheila Yacoub (Wahida), Leora Rivlin (Leah), Judith Rosmair (Norah), Raphael Weinstock (David), Rafael Tabor (Etgar), Darya Sheizaf (Eden), Jalal Altawil et Victor de Oliveira. Pour sa première création au Théâtre de la Colline, Wajdi Mouawad réussit un coup de maître.

Agnès Santi

© Simon Gosselin

Eitan et Wahida (Jérémie Galiana et Souheila Yacoub). Rencontre dans une bibliothèque à New York.

La Colline, 15 rue Malte-Brun, 75020 Paris.
Du 17 novembre au 17 décembre 2017.
Du mardi au samedi à 19h30, le dimanche à 15h30. Tél. 01 44 62 52 52.
Également du 28 février au 10 mars 2018 au **Théâtre national Populaire, Villeurbanne**.

Critique

Festen

ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE-ATELIERS BERTHIER /
DE **THOMAS VINTERBERG** ET **MOGENS RUKOV** / ADAPTATION **BO HR. HANSEN** /
ADAPTATION FRANÇAISE **DANIEL BENOIN** / MES **CYRIL TESTE**, **COLLECTIF MXM**

Après le succès de *Nobody*, Cyril Teste et le Collectif MxM créent à nouveau une performance filmique remarquablement maîtrisée, fondée sur le texte du film *Festen*. Une cérémonie épurée se déploie vers la reconnaissance de la vérité, se frayant un chemin cruellement contrasté entre le dit et le non-dit, le visible et l'invisible.

On se souvient du film coup de poing réalisé par Thomas Vinterberg et Mogens Rukov (1998), où l'urgence se traduit par le mouvement nerveux des images, à la manière du mouvement danois Dogme95 ou de John Cassavetes dans *Une Femme sous influence*. Dans la lignée du très applaudi *Nobody*, qui explorait le monde du travail à partir de textes de Falk Richter, Cyril Teste et le collectif MxM s'emparent du texte écrit par Thomas Vinterberg et Mogens Rukov et traduit par Daniel Benoin pour créer à nouveau une performance filmique, qui unit le plateau et l'écran en un geste créatif remarquablement précis et fécond. Le jeu théâtral ainsi s'articule de manière millimétrée à la réalisation et la projection d'un film en direct, qui accorde toute son importance au hors champ. Très différente du film qui révélait crûment la violence des affects, la mise en scène crée avec une sobriété très tenue, quasi chorégraphiée, une sorte de cérémonie ritualisée, nette, élégante, qui éclaire la souffrance intime chevillée à la cruauté de l'ordre établi, préservé envers et contre tout par des apparences trompeuses, ancrées et puissantes. Figure d'autorité indiscutable, Helge (Hervé Blanc) célèbre ses 60 ans. Ses trois enfants, Christian, Hélène et Michaël (Mathias Labelle, Sophie Cattani et Anthony Paliotti) sont là. Linda, la sœur jumelle de Christian, est la grande absente ; elle s'est suicidée un an plus tôt. Tel Hamlet hanté par le spectre de son père et décidé à démasquer Claudius, Christian s'emploie à démolir la fiction entretenue par ses parents, en révélant à travers un discours aux convives un terrifiant "secret" d'enfance.

Autopsie d'un crime
et d'un mensonge collectif

Sa prise de parole est une prise de pouvoir (et de caméra) qu'il a la force d'accomplir au nom de sa sœur morte, son regard sur le réel d'abord nié cherche à s'imposer, avec l'aide des employés de la maison qui semblent ici comme des veilleurs sacrés. À la fin, le corps du roi est nu. Grâce aux talents conjugués de toute l'équipe, le déploiement de la représentation captive et interroge profondément sur la dialectique qui se noue entre le dit et le non-dit, le visible et l'invisible, le crime et ses complicités. Fiction et vérité se confrontent et coexistent, unissant dans le même temps gaieté affichée et souffrance poignante. La pièce vise aussi à laisser émerger ce qui depuis l'enfance nourrit la mémoire dans une dimension sensorielle. Cyril Teste a fait appel à Francis Kurkdjian pour restituer divers parfums (un défi technique peu probant le soir de la première, qui va se perfectionner). Dans ce dialogue permanent entre théâtre et cinéma, on pourrait craindre une sorte de conflit de priorité du regard, hésitant entre une focalisation sur la scène ou sur l'écran, et l'écueil d'une mise à distance trop soignée qui rendrait la dimension humaine moins palpable. Soutenue par de remarquables interprètes, la pièce déjoue tous les pièges et réussit son pari avec maestria. Sans jamais céder à aucune facilité émotionnelle ou illustrative, elle enclenche un libre exercice captivant, au cœur de cet affrontement vital et bouleversant entre déni et vérité qui empoigne tout l'être. Un enjeu théâtral, et politique, car si le ciment du mensonge pervertit la cellule familiale, on sait à quel point il peut aussi abîmer la société tout entière, engendrant passivité et hypocrisie.

Agnès Santi

© Simon Gosselin

Festen, performance filmique mise en scène par Cyril Teste.

Odéon Théâtre de l'Europe-Ateliers Berthier, 1 rue André-Suarès, 75017 Paris.
Du 24 novembre au 21 décembre, du mardi au samedi à 20h, dimanche à 15h.
Tél. 01 44 85 40 40. Durée : 1h50.
Spectacle vu à Bonlieu, Scène nationale d'Annecy.
Tournée jusqu'en juin 2018. **Le Quai, CDN Angers Pays de la Loire** (49), **MC2: Grenoble** (38), **Théâtre du Nord, CDN Lille Tourcoing Hauts-de-France** (59), **Théâtre National de Bretagne, Rennes** (35), **Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Scène nationale** (78), **Le Liberté, Scène nationale de Toulon** (83), Comédie de Valence, CDN Drôme-Ardèche en partenariat avec Lux, Scène nationale de Valence (26), **Le Parvis Scène nationale de Tarbes-Pyrénées** (65), **Théâtre de Cornouaille, Scène nationale de Quimper** (29), **Comédie de Reims- CDN** (51), **Équinoxe, Scène nationale de Châteauroux** (36), **TAP, Scène nationale de Poitiers** (86), **Les Célestins, Théâtre de Lyon** (69), **Printemps des Comédiens, Montpellier** (34).

Critique

Les Trois Sœurs

THÉÂTRE DE L'ODÉON / D'APRÈS **ANTON TCHEKHOV** / ÉCRITURE ET MES **SIMON STONE**

Après un très applaudi *Ibsen huis* présenté l'été dernier lors du Festival d'Avignon, Simon Stone, artiste associé au Théâtre de l'Odéon, propose pour notre présent une libre adaptation des *Trois Sœurs* de Tchekhov. Une haute ambition, relativement réussie même si cet écho actuel de Tchekhov s'éloigne de l'universalité de l'écriture originale et affirme le désastre.

Céline Sallette et Assaad Bouab, interprètes de Macha et Alexandre.

© Thierry Depagne

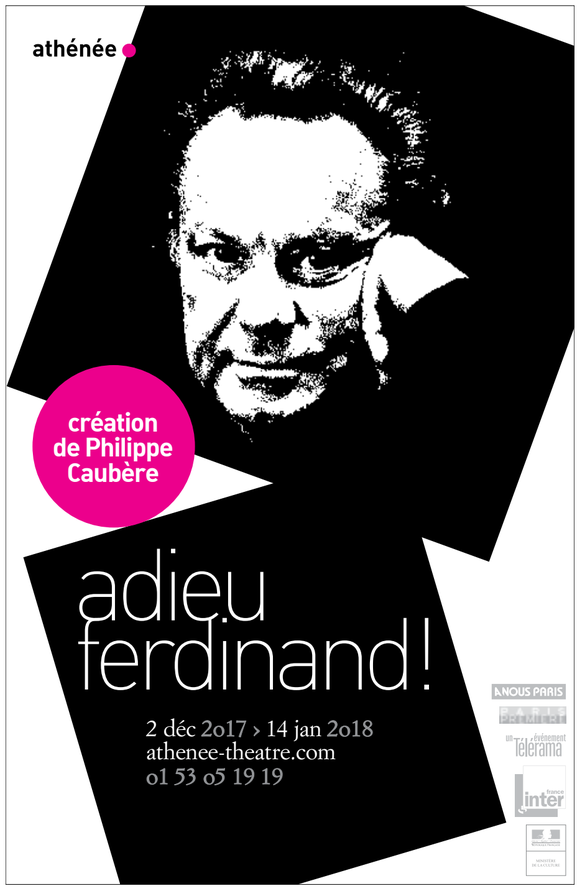
« Tchekhov fait commencer toutes ses pièces en indiquant qu'elles se déroulent dans le temps présent, et à cet égard je le prends au mot » souligne Simon Stone. D'emblée, une ambition aussi radicale impose une très grande liberté dans la langue et la forme, repensées à l'aune de notre société et notre jeunesse, si souvent décrite comme manquant d'espoir et idéal. Ici, pas de petite ville de province languissante animée par les visites des officiers d'un régiment voisin, pas de paradis perdu évoqué à travers un cri d'espoir sans lendemain : *« À Moscou ! »*. Le point d'ancrage est plutôt le temps : Simon Stone installe les 11 personnages dans une de ces maisons de vacances familiales, où l'air que l'on respire est nourri des rites de l'enfance et d'un passé en commun. Les parents ne sont plus là (l'urne contenant les cendres du père traîne dans la cuisine), Irina fête son anniversaire et les préparatifs vont bon train. Comme dans le texte initial, les fêlures des personnages rendent les relations difficiles et l'avenir plus qu'incertain. Aucun horizon convaincant ne remplace Moscou. Entre le passé suspendu dans la mémoire et l'avenir difficile voire impossible à appréhender, la marge de manœuvre s'étiole, les ratages s'étalent au grand jour et la tragédie est prête à éclater. Lors des premières scènes, on craint fort que la pièce ne sombre dans un vaudeville moderne, avec son lot de bavardages, névroses, désespoir et vulgarité, vaudeville d'autant plus boboïsant que les protagonistes appartiennent quasi tous à une classe privilégiée, cultivée, accroc à l'alcool voire à la drogue et capable d'ironie acide. Or le sarcasme n'est pas le genre du médecin Tchekhov.

Le chaos contemporain imprègne l'écriture

Puis, étonnamment, grâce à une direction d'acteurs impeccable, grâce aux relations qui se déploient en échos à l'œuvre originale, la pièce passe un cap et laisse voir sous la superficialité des mots et la banalité du quotidien des enjeux humains profonds, reliés à la solitude, l'amour, le mariage, l'utopie, le renoncement, l'échec… *Heroes* de David Bowie fait bien sûr son effet. Simon Stone utilise la même scénographie que pour *Ibsen huis*, une maison tournante avec étage et vastes baies vitrées, laissant voir plusieurs pièces en même temps et permettant un jeu libre, au plus près du réel, quasi cinématographique, grâce aussi aux micros HF qui équipent les comédiens. Est-ce l'essence de la pièce tchekhovienne qui s'exprime ici ? Chacun jugera en toute subjectivité ce qu'il reconnaît en cette proposition plus frontale, plus tranchante, plus chaotique, plus prosaïque que l'écriture du médecin russe. Plus affirmée aussi car on ose dire et faire tellement plus de choses de nos jours. Il est évidemment impossible de reproduire au présent l'alchimie tchekhovienne, où l'intime résonne de manière si universelle, mais la transposition est intéressante. Renforcée par une contextualisation aiguë et reconnaissable, l'acuité remplace l'universalité : le gâchis est identique quoique plus évident, bien au-delà de la mélancolie. Il questionne, toujours et encore, le sens de la vie. Audacieux, Simon Stone fait à nouveau la preuve de son talent, avec une très bonne équipe de comédiens, notamment Amira Casar (Olga), Irina (Eloïse Mignon), Céline Sallette (Macha), Éric Caravaca (André), Laurent Papot (Nicolas).

Agnès Santi

Odéon-Théâtre de l'Europe, place de l'Odéon, 75006 Paris. Du 10 novembre au 22 décembre 2017. Tél. 01 44 85 40 40. Durée : 2h35 avec un entracte.



Critique

Le Quai des brumes

THÉÂTRE ESSAÏON / D'APRÈS LE SCÉNARIO DE **JACQUES PRÉVERT** / ADAPTATION, MUSIQUE ET MES **PHILIPPE NICAUD**

Philippe Nicaud réussit le pari risqué de rendre *Le Quai des brumes* au théâtre, en adaptant le scénario original de Jacques Prévert pour la scène, pour un spectacle plein d'émotion et de poésie.

© Félix Lahache

Philippe Nicaud et ses complices revisitent *Le Quai des brumes*.

« T'as de beaux yeux tu sais. » La réplique est culte, le film est célébrissime… On se souvient évidemment des yeux transparents et des boucles sages de Michèle Morgan, du chapeau de Jean Gabin repoussé sur la nuque et des prolos bien habillés dans un film fleurant bon le chromo populo et dont la violence demeure décente et retenue. Philippe Nicaud revisite le texte de Jacques Prévert et lui rend sa fièvre première. *Le Quai des brumes* est une histoire d'amour, mais c'est surtout une histoire de déveine et de débine : celle d'un petit gars auquel rien n'a jamais souri avant qu'il ne croise le regard de Nelly. Fabrice Merlo, en teigneux rogue et taiseux, tête rentrée dans les épaules et poing agile à la castagne, l'interprète avec une très forte émotion. Le Jean qu'il incarne n'a pas la gueule d'ange du beau Gabin, ni son charisme tranquille. C'est un gars comme il en poussait sur les barrières, dur à la peine et n'osant rien réclamer, faute de savoir remercier. Déserteur de l'armée coloniale, il arrive au Havre en espérant prendre le large et refaire sa vie au loin, pourquoi pas au Venezuela, vers lequel part le bateau de l'exil.

Sophistication scénique pour poésie simple

Mais il rencontre Nelly. Sara Viot donne à ce personnage une sensualité énigmatique qui fait merveille. Elle glisse entre les hommes de la troupe avec une sobre élégance, à la fois enfantine et brisée, jolie comme un cœur et pure comme le cristal. Philippe Nicaud, Idriss Hamida, Sylvestre Bourdeau se partagent les rôles masculins de la pièce. Tous sont blessés, torturés et tordus, mais chacun choisit son baume ou sa béquille. La peinture ou la musique (la « grande », que préfère le méchant Zabel, ou la petite, qu'interprète à l'accordéon le talentueux Pamphile Chambon), l'alcool, le cynisme ou la rêverie désabusée : tous sont seuls, tous sont malheureux. Jean, lui, a la chance de plaire à Nelly, mais l'amour est comme le malheur : il faut en avoir l'habitude pour pouvoir en supporter les effets. Comme dans une tragédie où le destin scelle ses implacables arrêts, Jean mourra, fauché par la main imbécile d'un encore plus misérable que lui. Blottie dans la petite salle de l'Essaïon, la troupe réunie par Philippe Nicaud donne vie à un spectacle remarquablement agencé, où le regard se pose sur les différentes scènes comme l'œil de la caméra sur les différents plans, suivant d'étape en étape la lente et douloureuse histoire de ces deux enfants qui s'aiment, avant que ne se referment les portes de la nuit sur leur triste et magnifique aventure.

Catherine Robert

Théâtre Essaïon, 6 rue Pierre-au-Lard, 75004 Paris. Du 6 octobre 2017 au 14 janvier 2018. Vendredi et samedi à 19h30 et dimanche à 18h. Tél. 01 42 78 46 42. Durée : 1h20.

Critique

Sulki et Sulku ont des conversations intelligentes

THÉÂTRE DU ROND-POINT / TEXTE ET MES **JEAN-MICHEL RIBES**

Pour sa nouvelle création, Jean-Michel Ribes redonne la parole à deux personnages issus de l'un de ses anciens spectacles : *Musée haut, musée bas*. Une promenade sur les sentiers de l'absurde, servie par un talentueux duo de comédiens.

Romain Cottard et Damien Zanoly dans *Sulki et Sulku*.

© Giovanni Cittadini Ces

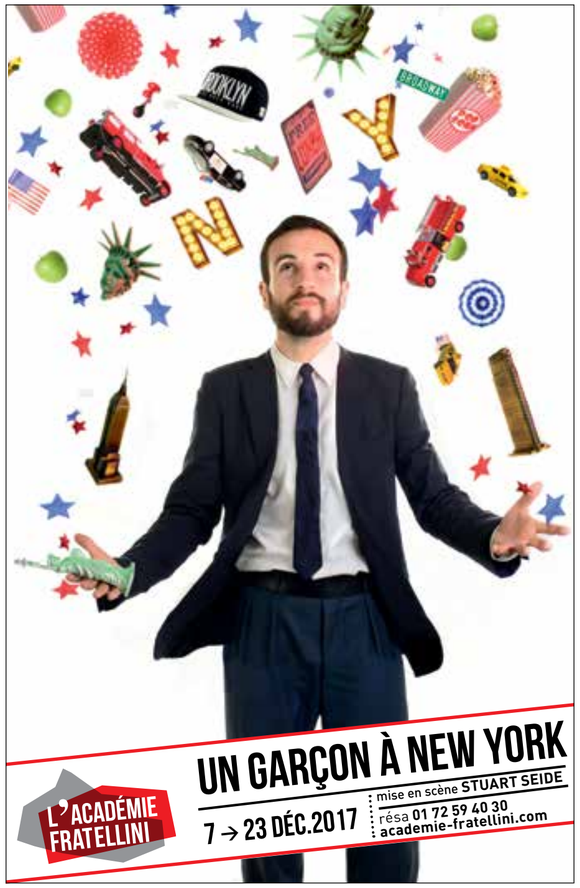
On se souvient, en 2004, de la création de *Musée haut, musée bas* au Théâtre du Rond-Point. Dans ce spectacle maniant raillerie et caricature, Jean-Michel Ribes prenait le parti du dessin à gros traits pour pointer du doigt le ridicule de certains conformismes et faux-semblants contemporains. Cela, en nous guidant à travers les différents espaces d'une grande institution muséale, au sein de laquelle nous pouvions notamment faire la connaissance d'un couple d'œuvres d'art vivantes : Sulki et Sulku. Ces personnages interprétés, à l'époque, de façon maladroite par Jean-Damien Barbin et Micha Lescot, renaissent aujourd'hui sous un jour beaucoup plus subtil. Et plus drôle. Ce sont Romain Cottard et Damien Zanoly qui incarnent ces deux êtres loufoques et imaginatifs dans Sulki et Sulku ont des conversations intelligentes (texte édité aux Éditions Actes Sud-Papiers). Ils forment, au sein de la nouvelle pièce écrite et mise en scène par Jean-Michel Ribes, un duo comique d'une grande exigence. Pas question pour eux de se laisser aller à quelque facilité ou effet de manche. Aigus, précis, d'une cocasserie à la fois libre et recherchée, les deux comédiens nous gagnent à la cause du monde burlesque dans lequel vivent leurs personnages.

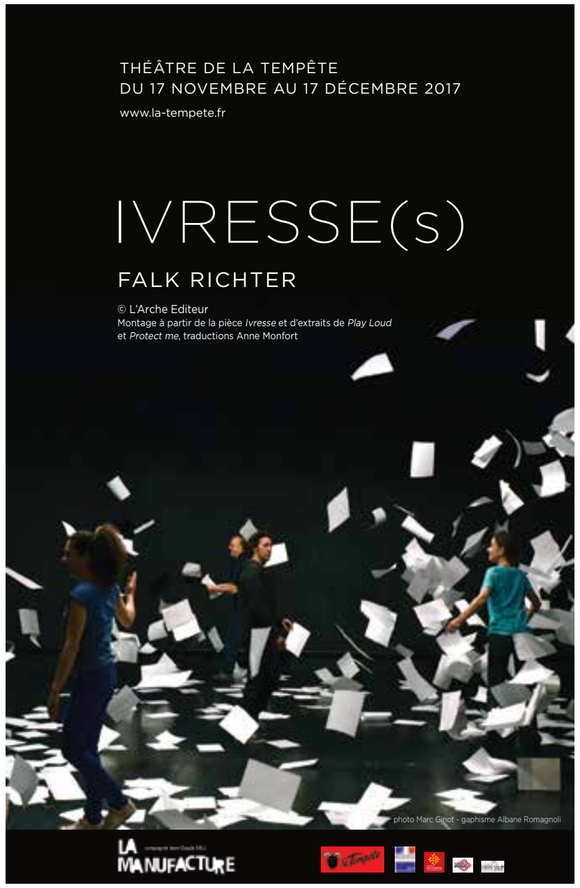
Quand burlesque rime avec exigence

Un monde traversé par des bouffées d'imaginaire surréalistes. Sulki et Sulku échangent, discutent, dévoilent récits et pensées fantasques. On apprend ainsi que Sulki croise régulièrement le pape – le matin, à l'heure de l'ouverture du magasin – au rayon croquettes pour chat de son supermarché. On partage, à l'occasion d'un voyage en montgolfière, le bonheur qu'éprouvent les deux œuvres d'art à s'éloigner du monde, se coupant de la sphère des opinions pour jouir de celle des idées. On suit l'histoire du cousin de Sulki, Georges, qui s'est mis du jour au lendemain à uriner de l'essence. Ou celle de la tante de Sulku, Feodora Plastikova, qui, bien qu'originaire de Limoges, comme l'ensemble de sa famille, est russe… Ce concentré d'absurde nous promène, en une heure quinze, sur toutes sortes de sentiers inattendus. Romain Cottard et Damien Zanoly remplissent haut la main le contrat de la drôlerie. Mais ils vont même plus loin, touchant par instants au domaine du poétique. C'est là leur grande réussite. Parvenir à faire se rejoindre les excès du grotesque et l'intelligence du sensible.

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre du Rond-Point, 2 bis av. Franklin-Delano-Roosevelt, 75008 Paris. Salle Jean-Tardieu. Du 8 novembre au 10 décembre 2017 à 21h. Le dimanche à 15h30, relâche les lundis ainsi que les 11 et 14 novembre. Représentations supplémentaires les samedis 25 novembre, 2 et 9 décembre à 15h30. Durée du spectacle : 1h15. Tél. 01 44 95 98 21. www.theatredurondpoint.fr





Critique

La fin de l'homme rouge / Dix histoires au milieu de nulle part

THÉÂTRE DE L'ATALANTE / DE **SVETLANA ALEXIEVITCH** / MES **STÉPHANIE LOÏK**

Avec *Dix histoires au milieu de nulle part* et la recréation de *La fin de l'homme rouge* (2015), Stéphanie Loïk poursuit en beauté un travail commencé il y a dix ans sur l'œuvre de la Biélorusse Svetlana Alexievitch.

Stéphanie Loïk n'a pas attendu l'attribution du Prix Nobel de Littérature à Svetlana Alexievitch en 2015 pour s'intéresser à l'œuvre de l'auteure et journaliste biélorusse. Dès 2009, elle adapte et met en scène avec les élèves du Conservatoire National Supérieur de Paris *La guerre n'a pas un visage de femme* et *Les cercueils de zinc*. Des romans-documents – hybrides, les livres de Svetlana Alexievitch échappent à toute catégorie – composés de nombreux témoignages d'anonymes sur la Seconde Guerre Mondiale et la guerre en Afghanistan. Dès lors, la femme de théâtre se donne pour objectif de rendre hommage avec ses outils à la constance et la ténacité de la femme de lettres et aux milliers de voix que celle-ci a recueillies et dont elle a nourri ses six ouvrages. La détermination de Stéphanie Loïk n'a pas failli. Pour preuve, le diptyque composé de *La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement*, recréé pour l'occasion, et de *Dix histoires au milieu de nulle part* créé en septembre à Anis-Gras / Le lieu de l'autre et repris au Théâtre de l'Atalante, où d'autres jeunes comédiens issus d'une école supérieure de théâtre – l'Académie-École Professionnelle Supérieure de Théâtre du Limousin – se font les merveilleux passeurs de tragédies individuelles sauvegardées par Svetlana Alexievitch. Cela autour d'une nouvelle période sombre de l'histoire soviétique : l'éclatement de l'URSS.

***L'homo sovieticus* par l'épure**

À rebours d'une tendance à la représentation hyperréaliste des drames historiques, Stéphanie Loïk opte dans ce diptyque pour une forme épurée à l'extrême. Étrangère à toute forme de séduction, y compris par les larmes. Sur un plateau nu, plongés dans une semi-pénombre, les six interprètes – Vladimir Barbera, Denis Boyer, Véra Ermakova, Aurore James, Guillaume Laloux et Elsa Ritter –, très simplement vêtus en noir, occupent le plateau comme s'il était le dernier refuge de la parole. Mais sans la précipitation qui accompagne souvent l'urgence de dire. Au contraire. Avec une retenue et une précision en phase avec la pudeur des récits collectés par l'écrivain biélorusse, les comédiens font surgir tout un monde de leur partition de mots et de gestes. Lesquels s'arrêtent dans la première partie juste avant de devenir danse, et franchissent souvent le cap dans la seconde, également plus acrobatique et musicale. C'est qu'il y est question d'un amour. D'une passion brisée par le conflit armé qui oppose les deux peuples arméniens et azerbaïdjanais dans le Haut Karabakh entre 1988 et 1994. Sans proposer une incarnation de ces drames, le délicat théâtre rituel de Stéphanie Loïk en transmet la profondeur. Et suggère une méditation sur les répétitions de l'Histoire.

Anaïs Heluin

©Michael Bunel

Dix histoires au milieu de nulle part, mis en scène par Stéphanie Loïk.

Théâtre de l'Atalante, 10 place Charles-Dullin, 75018 Paris, France. Du 29 novembre au 22 décembre 2017. Lundi, mercredi et vendredi à 20h30, jeudi et samedi à 19h.
Diptyque le dimanche : première partie à 16h, la seconde à 18h15. Durée : 1h45 par spectacle. Tél. 01 46 06 11 90. www.theatre-latalante.com

THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD / TEXTE ET MES **PASCAL RAMBERT**

Actrice

S'inspirant de la personnalité et du travail des acteurs russes avec lesquels il a travaillé sur *Clôture de l'amour*, Pascal Rambert imagine le crépuscule fleuri d'une actrice mourante et célèbre le théâtre.

© Pauline Roussille

Marina Hands et Pascal Rambert.

« J'aime écrire pour les actrices. C'est peut-être ça mon travail : donner du travail aux actrices. Leur donner de grands rôles », dit Pascal Rambert, qui confie à Marina Hands le soin d'incarner une immense actrice, condamnée par la maladie et qui, en quelques semaines, dit adieu à tous ceux qu'elle a aimés. Entre les membres de sa famille, ses collègues du théâtre et les bouquets de ses admirateurs déposés autour d'elle, elle joue son dernier rôle. La distribution internationale, les références à toutes les grandes pièces du répertoire et l'amour affirmé pour l'art des planches et ses servants font de cette pièce, écrite en 2015 pour les acteurs du Théâtre d'Art de Moscou, un vibrant hommage au théâtre, *« filtre de la vie »* qui offre à l'humain la force de *« tenir droit par la parole »* et de résister jusqu'au bout aux forces contraires de la mort.

Catherine Robert

Théâtre des Bouffes du Nord, 37 bis bd de la Chapelle, 75010 Paris. Du 12 au 30 décembre 2017. Du mardi au samedi à 20h30 et le 17 décembre à 16h. Tél. 01 46 07 34 50. Tournée jusqu'en avril 2018.

LA VILLETTE

Festival Le Québec à la Villette

Arts de la scène, arts visuels, activités sportives, créatives et festives… Durant cinq semaines, La Villette nous invite à *« découvrir la diversité et la richesse de la culture québécoise »*.

© David Leclerc

La Face cachée de la lune, de Robert Lepage, présentée dans le cadre du Festival Le Québec à La Villette.

C'est tout un monde qui a investi le Parc de La Villette le 24 novembre dernier. Le monde en blanc et bleu du Québec qui, jusqu'au 31 décembre, se présente aux publics parisiens dans toute sa variété. Spectacles de théâtre et de cirque (*La Face cachée de la lune* de Robert Lepage, *Bosch Dreams* de la Compagnie Les 7 doigts, *Transit* de Flip Fabrique), expositions du photographe François Poche et du dessinateur Michel Rabagliati, ateliers autour de l'univers de la glisse au sein d'une patinoire installée pour l'occasion, activités créatives, culinaires, littéraires pour les petits et les grands… Organisé en association avec la Délégation générale du Québec à Paris, le Festival Le Québec à la Villette a été pensé come un rendez-vous festif et populaire. Un rendez-vous familial qui souhaite nous plonger dans *« l'ambiance féérique des hivers québécois »*.

Manuel Piolat Soleymat

La Villette, 211 av. Jean-Jaurès, 75019 Paris. Du 24 novembre au 31 décembre 2017. Tél. 01 40 03 75 75. www.villette.com

LE CENTQUATRE-PARIS, LA GAÎTÉ LYRIQUE, LE T2G / **FESTIVAL**

Festival Impatience

Place aux nouvelles pousses du théâtre que le festival Impatience fait désormais germer à la bascule de l'hiver.

© Asia Zarosinska

Walpurg Tragédie sera à la Gaîté Lyrique dans le cadre du Festival Impatience.

Et hop, le festival Impatience reprend du service. À l'aube de l'hiver, cette fois, et en partage entre le 104, le T2G et la Gaîté Lyrique. Cet évènement qui a fait émerger ces dernières années nombre d'artistes qui paraissent désormais durablement inscrits dans le paysage théâtral – Thomas Jolly, Julie Deliquet ou Fabrice Murgia pour ne citer qu'eux – décernera encore trois prix, du jury, du public et des lycéens. Dix spectacles sont en lice. Une programmation qui fait la part belle aux écritures collectives et aux aventures du théâtre vers d'autres arts : littérature, arts plastiques, architecture, vidéo ou même télévision. Un festival résolument ambitieux et indispensable pour découvrir la jeune création contemporaine et ses grandes tendances. Avec des pièces de David Séchaud, David Farjon, Marion Pellissier, Florence Minder, Linda Dušková, Jessica dalle, le collectif les bâtards dorés, Leslie Bernard, Elise Chatauret et Tanguy Malik Bordage.

Éric Demey

Festival Impatience, du 12 au 22 décembre, au 104, à la Gaîté Lyrique et au T2G.

LE CENTQUATRE-PARIS / D'APRÈS **FRÉDÉRIC VOSSIER** / MES **TOMMY MILLIOT**

Lotissement

Lauréat en 2016 du prix du Jury Impatience, *Lotissement* est repris au Centquatre-Paris. L'occasion de découvrir ce troublant huis clos familial mis en scène par Tommy Milliot, d'après un texte de Frédéric Vossier.

© Alain Fonteray

Matthias Hejnar dans *Lotissement*.

Lotissement de Frédéric Vossier commence de manière banale. Tout comme sont banals ses personnages qu'il ne prend pas la peine de nommer. Un jour pareil à tous les autres, Lui (Miglen Mirtchev), un CRS à la retraite, amène la jeune et séduisante Elle (Eye Haidara) dans le pavillon situé *« entre la forêt et la plage »* qu'il partage avec son fils, l'Autre (Matthias Hejnar). Mal vécue par ce dernier, la cohabitation vire au drame et à l'étrange. Tommy Milliot s'empare avec bonheur de cette écriture au scalpel, qui n'est pas sans faire penser à celle de Harold Pinter ou de Lars Norén. Sur un plateau presque nu, éclairé de néons blancs, les névroses et perversités de chacun se révèlent peu à peu. Cela avec une irréalité décuplée par la caméra dont se sert l'Autre pour assouvir ses fantasmes érotiques. Bienvenue chez Tommy Milliot.

Anaïs Heluin

Le Centquatre-Paris, 5 rue Curial, 75019 Paris, France. Du 2 au 9 décembre 2017. Du mardi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h. Tél. 01 53 35 50 00. www.104.fr

Martin Crimp
Probablement les Bahamas
Traduction de Danielle Merahi
© L'ARCHE Editeur
Mise en scène
Anne-Marie Lazarini

actuellement

Artistic Théâtre

à partir du 18/01/2018

Vaclav Havel
Audience
Vernissage
Mise en scène
Anne-Marie Lazarini
créations Les Athévains

athénée
adieu ferdinand!
création de Philippe Caubère
la baleine & le camp naturiste
le casino de namur
grande salle
2 déc 2017 › 14 jan 2018
cap au pire
avec Denis Lavant
texte Samuel Beckett
mise en scène
Jacques Osinski
salle Christian-Bérard
2 déc 2017 ›
14 jan 2018
athenee-theatre.com
01 53 05 19 19
Inrockuptibles

Critique

Ivresse(s)

THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE / TEXTES DE **FALK RICHTER** (*IVRESSE, PROTECT ME* ET *PLAY LOUD*) / MES **JEAN-CLAUDE FALL**

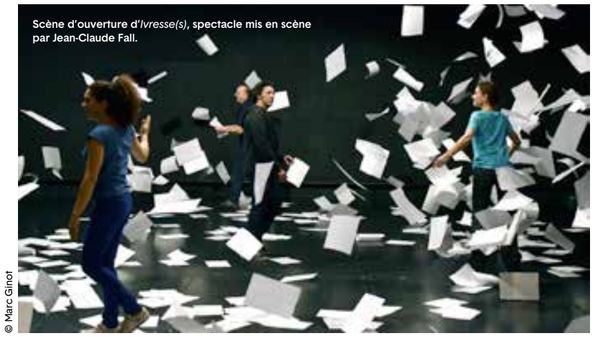
Le capitalisme crée la crise, en jouit et prospère grâce à elle. Jean-Claude Fall lutte contre ses effets avec un spectacle en forme d'antidote efficace, remarquablement dosé et administré !

Soumise à l'empire des passions tristes, des faux amis, de la pseudo-gloire et des vagissements plaintifs, la société occidentale contemporaine est d'un ennui terrifiant. On travaille trop, on aime mal, on réclame de l'autre ce qu'il ne peut pas donner, les parents se prennent pour les amis de leurs enfants ou les transforment en confidents de leurs indécentes forfaitures amoureuses… Cap au pire ! Le théâtre des affects règne en maître et les atermoiements narcissiques des privilégiés obèses sont misérables et risibles. Comment mettre en critique un tel système et y résister ? Comment refonder un véritable humanisme sur les ruines des solidarités défuntes ? D'aucuns s'y emploient en choisissant la réaction, la déploration millénariste ou le cynisme aristocratique. Jean-Claude Fall propose beaucoup plus intelligent, beaucoup plus sain et beaucoup plus efficace que cela ! Puisque la société est devenue théâtrale et que chacun choisit la médiation des écrans pour mettre en scène son quotidien sordide, le metteur en scène préfère la mithridatisation comme remède, et lutte contre le mal par le mal.

Art en résistance

Les comédiens entrent sur scène dans une tenue et une dégaine ordinaires. L'adresse au public est directe. Les techniciens sont acteurs et les acteurs techniciens, les torches des téléphones portables tiennent lieu de projecteurs et leurs caméras permettent de faire apparaître les visages des comédiens sur les écrans de papier accrochés aux fils préalablement tendus en travers de la scène. Si l'on peut faire du beau et du sens avec des appareils accessibles au plus grand nombre, c'est donc que l'insanité et la fadeur ambiantes tiennent davantage à l'utilisateur qu'à sa machine. De même que pour Dario Fo, ce n'est pas la planche qui fait le jongleur, mais le génie de l'artiste qui fait théâtre d'un rien, dans ce spectacle, c'est le talent créatif des interprètes qui sublime l'usage des outils, simple feuille de papier, pince à linge, tablette électronique ou smartphone. La troupe réunie autour de Jean-Claude Fall (Roxane Borgna, Jean-Marie Deboffe, Isabelle Fürst, Paul-Frédéric Manolis, Nolwenn Peterschmitt, Laurent Rojol et Alex Selmane) fait preuve d'un talent interprétatif remarquable et danse plutôt qu'elle ne joue cette partition des égarements. Que faut-il au monde contemporain pour ne pas complètement désespérer ? Ne pas oublier qu'on ne peut pas affronter le tragique sans créer d'œuvre d'art. Jean-Claude Fall et les siens le rappellent de manière implacable !

Catherine Robert



Scène d'ouverture d'*Ivresse(s)*, spectacle mis en scène par Jean-Claude Fall.

© Marc Ginot

Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris. Du 17 novembre au 17 décembre 2017. Du mardi au samedi à 20h30 ; le dimanche à 16h30. Tél. 01 43 28 36 36. Durée : 1h45.

Entretien / François Rancillac

Cherchez la faute !

THÉÂTRE DE L'AQUARIUM / D'APRÈS **MARIE BALMARY** / ADAPTATION ET MES **FRANÇOIS RANCILLAC**

Créé en 2003 à la Comédie de Saint-Étienne, *Cherchez la faute !* est aujourd'hui repris au Théâtre de l'Aquarium. Une façon, pour le metteur en scène François Rancillac, de continuer de nous interroger sur l'humain et sur l'altérité.

***Cherchez La Faute* s'inspire d'un essai de Marie Balmary*. De quelle façon cet ouvrage éclaire-t-il la Genèse ?**

François Rancillac : Psychanalyste, Marie Balmary est obsédée par la question du sujet : quand est-ce qu'un être se met à parler en propre, délié de tout ce qui parlait jusqu'alors en lui, pour lui ? Il n'y a guère que les grands mythes fondateurs pour nous renseigner sur cette apparition de l'homme, doué de conscience et capable de « dire je ». *La Genèse* en est un, que Marie Balmary lit sans aucun présupposé. En exégète, elle retourne au texte original (en hébreu ancien) qu'elle interroge au plus près de chaque mot, en toute rigueur mais aussi en toute liberté.

Comment vous est venue l'idée de créer un spectacle à partir de ces réflexions ?

F. R. : En 2001, pour répondre à une commande du Théâtre d'Épernay. On m'a parlé de *La divine origine* : je suis tombé de ma chaise en le lisant ! Le spectacle a trouvé sa forme définitive en 2003 et a été joué jusqu'en 2008. Dans le contexte actuel de retour des intégrismes de tout poil et de dévoiement de la laïcité (je créerai sur ce sujet, la saison prochaine, un texte commandé à Mariette Navarro), j'ai voulu reprendre ce spectacle. Avec un sentiment d'urgence encore plus grand qu'il y a seize ans.

Quelle place occupent les comédiens Danielle Chinsky, Daniel Kenigsberg et Frédéric Révérend au sein de votre mise en scène ?

F. R. : Pour lire la Bible, Marie Balmary prône la lecture à plusieurs. Polyphonique et contradictoire, elle permet de déjouer les pré-interprétations qu'on plaque plus ou moins inconsciemment sur ce texte. J'ai donc imaginé une assemblée de personnes qui lisent ensemble le récit de la Genèse en acceptant d'oublier ce qu'elles croient déjà en savoir. D'où un dispositif très simple : un grand rectangle de tables, où sont assises une trentaine de personnes, entourées d'un deuxième cercle d'une autre trentaine de spectateurs. Parmi eux, « trois exégètes » animent la lecture, modérée par « un candide » (joué par moi-même, en alternance avec Fatima Souahlia-Manet). Chaque spectateur a le texte sous les yeux. C'est de cette communauté éphémère de lecteurs-enquêteurs qu'une interprétation semble peu à peu surgir…

L'idée est donc que chacun se sente accueilli dans votre travail ?

F. R. : Oui, chacun, quelles que soient ses connaissances et ses convictions. En cela, ce spectacle met en acte une « laïcité de conscience ». Il s'agit de rappeler qu'il est de notre responsabilité citoyenne de nous ré-accaparer ces écrits fondateurs de notre humanité, de ne pas les laisser entre les seules mains des intégristes. Lire, c'est interpréter, c'est ouvrir les sens infinis de ces textes transmis du fond des âges qui nous rappellent que notre humanité est infiniment plus diverse, plus riche, plus inventive que ce que d'aucuns voudraient nous faire accroire.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

* *La Divine Origine / Dieu n'a pas créé l'homme*, Éditions Grasset.

François Rancillac.

© Théâtre de l'Aquarium

« Lire, c'est interpréter, c'est ouvrir les sens infinis de ces textes transmis du fond des âges. »

Théâtre de l'Aquarium, Cartoucherie de Vincennes, route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris. Du 12 au 23 décembre 2017 et du 9 au 21 janvier 2018. Du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 16h. Tél. 01 43 74 99 61. www.theatredelaquarium.com

Critique

Trust Karaoké-Panoramique

THÉÂTRE DE LA CITÉ INTERNATIONALE / D'APRÈS **FALK RICHTER** / MES **MAËLLE DEQUIEDT**

Le Théâtre de la Cité Internationale met en avant la jeune création avec *Trust-Karaoké Panoramique*, une pièce noire et énergique, inspirée de Falk Richter.

Trust Karaoké-Panoramique.

© Jean-Louis Fernandez

C'est un dispositif nommé Cluster qui a élu deux projets de jeunes autrices et metteuses en scène. Soutenu par le JTN, le Théâtre de la Cité Internationale et le Théâtre de Chelles, il a choisi parmi six propositions celle du *Monde Renversé*, œuvre collective de jeunes femmes issues de la Comédie de Saint-Étienne, et *Trust-Karaoké Panoramique*, mis en scène par Maëlle Dequiedt, diplômée du TNS en 2016. *Trust-Karaoké Panoramique* s'appuie sur un texte de Falk Richter qui raconte la désintégration des relations interpersonnelles, sous les coups de boutoir d'une logique néo-libérale s'insinuant partout. Lui-même fragmenté en dialogues, monologues, parfois répétés, toujours entrecroisés, le texte isole et disperse ses personnages, si l'on peut appeler ainsi ces êtres enfermés dans leurs obsessions et leurs solitudes. Un spectacle sans fil narratif qui conduit à une mise en jeu aux frontières du théâtre et de la performance et à un éclatement des lieux de jeu au plateau, suffisamment bien pensé pour assurer une belle fluidité à l'ensemble.

Mise en scène chorégraphiée

Bien sûr, il y a quelque chose de malheureusement un peu vieilli dans *Trust*, non dans le constat de Falk Richter mais dans la forme qu'il prend. Ce qui était nouveau en 2000 a perdu maintenant cette qualité, et quand des comédiens et une metteuse en scène dans la vingtaine s'en emparent, surgit vite la peur que leur jeunesse les fasse s'engouffrer pour de mauvaises raisons dans un texte qui brille par la radicalité de son désespoir. Un temps, une lenteur un peu affectée du narrateur, le didactisme appuyé d'un écrivain qui demande comment se révolter aujourd'hui, ou l'effet de déjà-vu de cette critique contre le tout mercantile laissent redouter les affres d'un spectacle bien vert. Mais petit à petit, le rythme s'impose et l'entrecroisement des personnages, dans une mise en scène pensée comme une chorégraphie où il se passe toujours quelque chose et où l'énergie de la troupe va crescendo, emporte l'adhésion du spectateur. Les saynètes s'enchaînent, qui racontent l'isolement des êtres confrontés à leur impuissance face à cette valeur argent qui gangrène les corps et le corps social. Les errances finissent par imprégner la scène, les personnages – nommés par leur vrai prénom – prennent chair, et ce qu'on soupçonnait de constituer des maladresses scéniques prend du sens. Un spectacle qui, sans être éblouissant, mériterait donc d'être mis en lumière.

Éric Demey

Théâtre de la Cité Internationale, 17 bd Jourdan, 75014 Paris. Du 8 au 22 décembre à 20h, jeudi et samedi à 19h, relâche le dimanche et le mercredi 13 décembre. Tél. 01 43 13 50 60. Spectacle vu au théâtre de Chelles. Durée : 1h30.

Entretien / Philippe Caubère

Adieu Ferdinand !

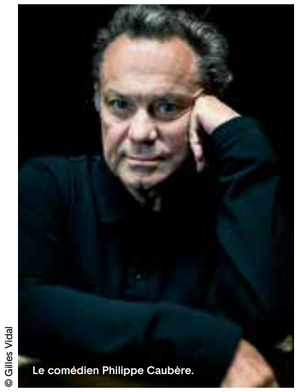
ATHÉNÉE THÉÂTRE LOUIS-JOUVET / TEXTE, MES ET INTERPRÉTATION **PHILIPPE CAUBÈRE**

Trois contes en deux soirées : *La Baleine*, *Le Camp naturiste* et *Le Casino de Namur* racontent les ultimes aventures de Ferdinand. Ferdinand s'en va, Philippe Caubère demeure !

Pourquoi cet adieu ?
Philippe Caubère : Parce que j'ai fini de vider mes tiroirs ! J'arrive au bout de ce que contenaient d'intéressant les deux grandes improvisations réalisées en 1981 et 1983, progressivement mises en forme. Restaient trois épisodes : les voilà ! Il ne s'agit pas de mes adieux à la scène, mais des adieux à un personnage. J'espère bien continuer et même reprendre ces spectacles. Il s'agit d'un adieu à l'écriture, d'un adieu littéraire. Au début, je voulais intituler cette dernière série *« adieu au roman »*, mais Clémence Massart trouvait ce titre trop prétentieux. Ce n'est pas *« Adieu Philippe Caubère ! »*, mais *« Adieu Ferdinand ! »*.

Que racontent ces trois derniers épisodes ?
P. C. : *La Baleine* raconte le premier adultère dans un jeune couple, Ferdinand et Clémence, dans les années 70. J'ai beaucoup dit comment Clémence trompait Ferdinand, mais je n'ai jamais abordé l'épisode où lui la trompe. C'est drôle – j'espère ! –, vrai, juste. Je raconte comment les choses se sont passées, très bien, et évidemment très mal, bien sûr ! Dans *Le Camp naturiste*, à un moment où Ferdinand est à ramasser à la petite cuillère, Clémence l'emmène dans le pire endroit qu'on puisse imaginer, une sorte de cauchemar en plein air, un camp naturiste où il n'y a que des Belges à poil ! Face à cet hallucinant franchissement des tabous, qui pourrait emporter ce qui reste de Ferdinand, il est sauvé par Proust ! Pour résumer *Le Casino de Namur*, il s'agit d'une sorte de *Festen* chez les betteraviers ! Deux Marseillais assistent à un règlement de comptes effroyables entre Belges. Je pensais que j'allais faire ça les doigts dans le nez, mais, en fait, c'est monstrueux parce que très abondant. Je suis sur le chantier depuis le 1er juin dernier, mais, comme toujours, il faudra donner l'impression que tout cela s'écrit et se joue les doigts dans le nez !

Comment expliquer l'engouement permanent du public, souvent jeune, pour les aventures de Ferdinand ?
P. C. : Caubère a presque soixante-dix ans, Ferdinand a entre zéro et trente ans. Ferdinand est une invention ; ce n'est pas moi : il faut éviter la confusion. Un acteur de soixante-sept ans joue un jeune homme de trente ans : c'est la magie du théâtre. Après il faut se débrouiller pour que


© Gilles Vidal
Le comédien Philippe Caubère.

« Il ne s'agit pas de mes adieux à la scène, mais des adieux à un personnage. »

le public y croie : c'est tout l'art et tout le travail ! Mes pièces prouvent que le monde n'a pas tellement changé. Seuls les journalistes croient à la précipitation des événements, mais les poètes savent que le monde ne change pas. On est encore en 68. L'arrivée des téléphones portables, d'Internet et de tous ces objets modernes n'est qu'un épiphénomène. Le camp de Montalivet n'a pas changé. Le jeune homme qui trompe sa copine, ça n'a pas changé d'un millimètre. C'est toujours la même histoire ! Et c'est pareil pour les betteraviers. Un jeune homme martyrisé par sa famille qui refuse qu'il fasse du théâtre, c'est une situation peut-être un peu plus rare aujourd'hui chez les bourgeois, qui admettent mieux – et encore ! – cette vocation. Mais la situation est loin d'avoir disparu. La preuve en est que les gamins de vingt ans qui viennent voir mes spectacles s'y retrouvent, et souvent davantage que dans les spectacles actuels. Ce vieux qui joue sa jeunesse, ça les fait marrer ! Ils disent : c'est comme nous ! On n'est pas tout seul, il a vécu ça avant nous ! C'est un peu le rôle de l'art en général. Pardon pour la comparaison, mais c'est aussi ce qui se passe avec Céline, Goldoni, Tchekhov ou Molière. Ce qui m'intéresse au théâtre c'est de représenter la vie, ce qui n'est pas l'objet principal du théâtre contemporain.

Vous retrouvez l'Athénée pour ces adieux…
P. C. : Le compagnonnage avec ce théâtre est comme celui que j'ai connu avec Jean-Michel Ribes, au Théâtre du Rond-Point. À l'Athénée, je suis désormais installé, enraciné, c'est vraiment une histoire d'amour. Avec Patrice Martinet, il s'agit d'une vraie collaboration artistique, très harmonieuse. Comme avec Gérard Gelas au Chêne Noir, où je vais créer ce spectacle, on s'entend bien. Ce sont des amis artistiques. C'est là l'essentiel, alors pourquoi s'en priver ?

Propos recueillis par Catherine Robert

Athénée Théâtre Louis-Jouvet, square de l'Opéra Louis-Jouvet, 7 rue Boudreau, 75009 Paris. Du 2 décembre 2017 au 14 janvier 2018. Le mardi à 19h ; du mercredi au samedi à 20h ; dimanche à 16h. Tél. 01 53 05 19 19.
La Baleine & ***Le Camp naturiste*** et ***Le Casino de Namur***, en alternance dans la grande salle. Voir calendrier de l'alternance sur le site : www.athenee-theatre.com

François d'Assise

THÉÂTRE DES QUARTIERS D'IVRY / D'APRÈS LE ROMAN DE **JOSEPH DELTEIL** / ADAPTATION D'**ADEL HAKIM** ET **ROBERT BOUVIER** / MES **ADEL HAKIM**

Le Théâtre des Quartiers d'Ivry reprend le spectacle créé il y a vingt ans par Adel Hakim, qui s'est éteint le 29 août 2017, et Robert Bouvier. Une avancée sur les pas d'un personnage à l'humanité universelle.

En intitulant son œuvre *François d'Assise* et non pas Saint François, Joseph Delteil (1894-1978) a voulu signifier que tout homme peut devenir François d'Assise. Que cette personnalité née au XIIe siècle est aussi de notre temps, qu'elle porte l'étendard des combats de notre époque. Écrit *« dans une folle émotion »*, *« tantôt en criant de joie, tantôt en ruisselant de larmes »*, ce texte investi par Robert Bouvier et dirigé par Adel Hakim donne chair à une écriture foisonnante, sensuelle, qui traverse un personnage en rupture avec l'égoïsme et la petitesse de ses semblables. Un personnage qui se départit de sa terreur de la mort, se bat pour la justice, et s'émerveille devant la nature comme Adel Hakim souhaite que le public s'émerveille devant les effets du théâtre.

Un puissant solo de théâtre
Intense et vibrant, ce solo de théâtre éclate d'humanité, dans la veine d'un théâtre profondément libre et humaniste, ardemment défendu par Adel Hakim tout au long de sa vie d'artiste interrompue l'été dernier. *« C'est un spectacle d'une grande actualité. On est aujourd'hui dans un contexte qu'on appelle de crise, mais l'humanité a toujours eu des difficultés à lutter pour la justice, l'amour ou la beauté. Le discours de François n'est pas un discours naïf, c'est un discours philosophique raconté à travers son parcours de vie. D'ailleurs, Delteil ne l'appelle pas saint François ! La parole de cet homme est de celles que tout citoyen peut et doit entendre. Continuer à jouer ce spectacle atteste de l'universalité de ce texte et de la pensée de Delteil que rejoint la nôtre »* confiait en 2016 le regretté Adel Hakim dans nos colonnes.

© Mario Del Curto
François d'Assise, mis en scène par Adel Hakim et interprété par Robert Bouvier.

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre des Quartiers d'Ivry, Le Lanterneau, Manufacture des Œillets, 1 place Pierre Gosnat, 94200 Ivry-sur-Seine. Du 1er au 12 décembre 2017 à 20h, sauf jeudi à 19h, samedi à 18h, dimanche à 16h, relâche le mercredi. Tél. 01 43 90 11 11.

Critique

Madame Marguerite

LE LUCERNAIRE / DE **ROBERTO ATHAYDE** / MES **ANNE BOUVIER**

Le monologue marqué par l'interprétation d'Annie Girardot dans les années 70 est remonté avec l'impeccable Stéphanie Bataille.

En pleine dictature militaire brésilienne, Roberto Athayde, né en 1949, écrit *Madame Marguerite*, sous-titré *Monologue pour une femme impétueuse*. De fait, l'institutrice qui durant plus d'une heure fait la classe à ses élèves de 7e (CM2) n'est en rien conventionnelle. Les mathématiques, la biologie, la fonction des verbes ou des adverbes sont bien des notions traitées, mais d'une façon peu orthodoxe au regard des programme classiques d'une école. Ainsi, la division, décrite comme une *« opération destinée à faucher un maximum aux autres »*, se comprend comme une allégorie du pouvoir, notion au cœur de ce monologue qui fait écho aux dictatures autoritaires d'Amérique du Sud.

© D. R.
Stéphanie Bataille.

Dénonciation de l'endoctrinement
C'est Annie Girardot qui a fait connaître ce texte au Théâtre Montparnasse dans une mise en scène de Jorge Lavelli dans les années 70. Quarante ans après, au Lucernaire, Stéphanie Bataille endosse le rôle sous la direction d'Anne Bouvier. Un rôle fort comme elle les aime, elle qui a joué *Les Monologues du vagin* ou Peggy Guggenheim. Dès le début, dans la petite salle du Paradis située tout en haut du théâtre du Lucernaire, l'ambiance est celle d'une salle de classe où les spectateurs assis sur les banquettes se sentent des écoliers devant leur maîtresse. La mise en scène est simple (tableau noir, bureau), et permet de jouer avec les spectateurs. Stéphanie Bataille, chemise blanche, pantalon noir et baskets, installe d'emblée son autorité, entre bienveillance apparente et invectives contre ses élèves qui ne savent rien. Des tics la traversent régulièrement, faisant penser, *mutatis mutandis*, à ceux du Dictateur de Chaplin, métaphore filée à la fin, où, de dos, l'institutrice paraît l'incarnation d'un chef autocratique haranguant la foule. Il faut saluer le talent de la comédienne dans ce texte perpétuellement sur la corde raide. Elle se montre tour à tour pathétique, névrosée, attachante, hystérique ou touchante. Certes, le texte a un peu vieilli, sans doute parce que Mai 68 est passé par là ou que le contexte politique a changé. La métaphore du dictateur cède le terrain par rapport à une interprétation plus large où l'auteur semble nous enjoindre, dans cette société rongée par l'individualisme et le politiquement correct, à résister aux techniques de manipulation et de soumission. En ce sens, *Madame Marguerite* et sa dénonciation des entreprises d'endoctrinement sont toujours pertinentes.

Isabelle Stibbe

Théâtre du Lucernaire, 53 rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris. Du 8 novembre 2017 au 27 janvier 2018 à 19h. Séances exceptionnelles les dimanche 24 décembre à 15h et 31 décembre à 19h. Tél. 01 45 44 57 34. Durée : 1h15.

L'APPLI !

la terrasse

INDISPENSABLE POUR LE PUBLIC ET POUR LES PROS !

Disponible gratuitement sur google play et App Store.

Disponible sur App Store · Disponible sur Google play

Critique

La Princesse de Clèves

MC93 BOBIGNY / **THÉÂTRE DE LA COMMUNE** / DE **MADAME DE LAFAYETTE** / MES **MAGALI MONTOYA**

Le défi était de taille : porter le chef-d'œuvre de Madame de Lafayette à la scène dans son intégralité. Accompagnée de quatre comédiennes et d'un guitariste, Magali Montoya s'est lancée dans cette folle aventure. Le résultat est captivant.

Ces huit heures passent comme un rêve. Un rêve de théâtre, également de littérature. Car on ne se lance pas dans un tel projet de spectacle sans être passionné, non seulement par l'œuvre que l'on choisit d'investir, mais aussi par le monde des mots, de l'écriture, de la lecture – le monde des Lettres dans son entier. Magali Montoya le dit, cette *Princesse de Clèves* est une façon de témoigner « *de la nécessité de la littérature dans une vie, comme augmentation de la vie même* ». L'idée d'augmentation traverse d'ailleurs de part en part la représentation-fleuve (quatre parties se succèdent, entrecoupées de trois entractes) que la comédienne et metteure en scène reprend cette saison, après l'avoir créée en janvier 2016 à la MC2 de Grenoble. Il y a, d'abord, l'augmentation du roman de Madame de Lafayette – de son style, de ses innombrables lignes narratives – par le travail de plateau qui l'offre en partage aux publics. Il y a également, à l'inverse, l'augmentation du pari audacieux que constitue ce marathon théâtral par la force et les fulgurances de l'un des chefs-d'œuvre de notre patrimoine littéraire.

Un spectacle qui se redessine sans cesse

L'expérience que nous proposent de vivre Eléonore Briganti, Elodie Chanut, Emmanuelle Grangé, Bénédicte Le Lamer et Magali Montoya (à leurs côtés, le guitariste Roberto Basarte prend en charge l'univers musical du spectacle) relève, pourrait-on dire, de l'improbable. Car la vie de *La Princesse de Clèves* jaillit, comme par prodige, à l'instant même où sont adressés sur scène ses premiers mots. « *La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne de Henri second...* » Une évidence est là. Nous sommes happés. Sur le champ. Et nous le resterons. Transportés dans un voyage au sein d'intrigues de cour du XVIe siècle. Témoins privilégiés des amours contrariées de Mademoiselle de Chartres, de son futur époux le Prince de Clèves et de son soupirant malheureux, le Duc de Nemours. Passant avec beaucoup d'aisance du récit à l'incarnation, les interprètes font naître une représentation fluide, mobile, qui se redessine sans cesse. Et qui échappe à toute idée d'illustration. Tout cela est admirable. Les voix s'entrelacent, se complètent, se répondent. Ainsi que les corps qui habitent le plateau de façon extrêmement libre. Ensemble, les cinq actrices signent une véritable célébration de la littérature. Par la puissance d'un théâtre brut, artisanal, profondément authentique.

Manuel Piolat Soleymat

MC93 Bobigny, 1 bd Lénine, 93000 Bobigny. Les 2 et 3 décembre 2017 à 15h. Durée de la représentation : 8h avec trois entractes. Spectacle vu à la MC2 à Grenoble, le 12 novembre 2017. Tél. 01 41 60 72 72. www.mc93.com **Théâtre de la Commune**, 2 rue Édouard-Poisson, 93300 Aubervilliers, les 16 et 17 décembre 2017. Tél. 01 48 33 16 16. Également à **Bonlieu, Scène nationale d'Annecy** les 25 et 26 novembre 2017.

La Princesse de Clèves, mis en scène par Magali Montoya.

© Jean-Louis Fernandez

Critique

Probablement les Bahamas

ARTISTIC THÉÂTRE / DE **MARTIN CRIMP** / MES **ANNE-MARIE LAZARINI**

Avant de reprendre *Audience et Vernissage de Václav Havel en janvier prochain, Anne-Marie Lazarini crée *Probablement les Bahamas* de Martin Crimp. La directrice de l'Artistic Théâtre nous immerge dans l'univers énigmatique de l'auteur anglais. Une réussite.**

Probablement les Bahamas, mis en scène par Anne-Marie Lazarini.

© Marion Duhamel

Ils habitent dans le sud de l'Angleterre. Possèdent un pavillon que l'on imagine confortable, quoiqu'ordinaire. Retraités de la classe moyenne, Milly (Catherine Salviat) et Franck (Jacques Bondoux) affichent la soixantaine. Ils vivent avec Marijka (Heidi-Eva Clavier), une jeune étudiante hollandaise qui les aide à quelques tâches ménagères en dehors de ses heures de cours. Ce jour-là, un ami est venu chez eux (Augustin Dumontet, en alternance avec Willy Maupetit). Assis dans un fauteuil, tournant le dos au public, cet invité dont on ne voit pas le visage fait face, silencieusement, aux épanchements du couple : flots de digressions et d'incises verbales qui, sous des airs de banalité, tournent insidieusement au trouble. Un cambriolage. La perte d'un bébé. Un chien auquel on tranche la tête. Une agression qui pourrait être un viol... Voilà. C'est le monde de *Probablement les Bahamas* (texte publié chez L'Arche Éditeur). Le monde faussement paisible de l'une des premières pièces de Martin Crimp (écrite pour la radio, au milieu des années 1980), auquel Anne-Marie Lazarini donne corps sans chercher à en résoudre le mystère. Et c'est heureux. Car la force de cette écriture réside précisément dans ses non-dits, ses grondements furtifs, ses zones d'opacités et d'inconfort.

Une menace sourde

Rien n'est jamais sûr, chez Martin Crimp. Les perplexités l'emportent sur les évidences. Les rires finissent par laisser la place à une forme de malaise. Celles et ceux qui suivent le parcours d'Anne-Marie Lazarini ne seront pas étonnés de voir la metteure en scène en venir au théâtre de l'auteur anglais. Lectrice passionnée, défenseuse des écritures contemporaines (elle a créé des textes d'Edna O'Brien, Michel Vinaver, Jean Echenoz, Simone Schwarz-Bart, Alain Pierremont, Robert Pinget, Georges Perec...), la directrice de l'Artistic Théâtre aime se confronter aux univers littéraires ambitieux. Elle est ici accompagnée d'excellents interprètes. Et joue d'une scénographie alliant habilement champ et hors-champ (le décor représente l'ensemble des pièces de la maison). À travers toutes les incertitudes de *Probablement les Bahamas*, ce spectacle d'une belle exigence donne à percevoir les parts obscures d'un quotidien coincé entre ironie et failles souterraines. Une ombre s'y déploie. Peu à peu. Elle révèle la présence d'une menace grandissante. Une menace sourde dont on ne parviendra jamais vraiment à saisir la nature, l'origine et les modalités de déflagration.

Manuel Piolat Soleymat

* Critique dans *La Terrasse* n° 249, décembre 2016.

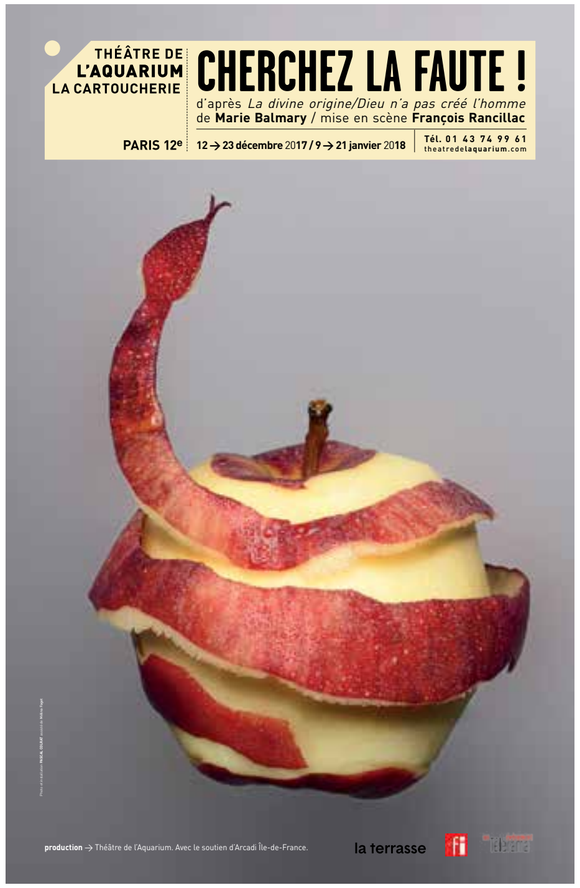
Artistic Théâtre, 45 bis rue Richard-Lenoir, 75011 Paris. A partir du 20 novembre 2017. Les mardis à 20h, les mercredis et jeudis à 19h, les vendredis à 20h30, les samedis à 18h et 21h, les dimanches à 16h sauf le 31 décembre à 19h. Relâche les lundis sauf les 18 décembre et le 8 janvier à 20h30. Relâches exceptionnelles les 19 décembre et 12 janvier. Durée du spectacle : 1h05. Tél. 01 43 56 38 32. www.artistic-athevains.com

THÉÂTRE DE L'AQUARIUM LA CARTOUCHERIE

CHERCHEZ LA FAUTE !

d'après *La divine origine/Dieu n'a pas créé l'homme* de **Marie Balmary** / mise en scène **François Rancillac**

PARIS 12e · 12 → 23 décembre 2017 / 9 → 21 janvier 2018 · Tél. 01 43 74 99 61 · theatredelaquarium.com



production → Théâtre de l'Aquarium. Avec le soutien d'Arcadi Île-de-France.

la terrasse · rfi · télérama

Critique

Cyrano

EN TOURNÉE / D'**EDMOND ROSTAND** / MES **LAZARE HERSON-MACAREL**

Avec la Compagnie de la Jeunesse aimable et Eddie Chignara dans le rôle-titre, Lazare Herson-Macarel met en scène, dans un élan de liberté revendiquée, un *Cyrano* festif.

Il faut du panache – mot sur lequel d'ailleurs se termine ce morceau de bravoure dramatique – pour s'emparer de cette comédie héroïque et populaire, dont le héros touche au mythe. Héritier de tant de figures romanesques et dramatiques, de Quasimodo à Don Quichotte en passant par Alceste ou d'Artagnan, personnage également attaché à la personnalité historique du véritable Cyrano, Hercule Savignien Cyrano de Bergerac, soldat et poète, noble gascon éclairé, disciple de Gassendi, célèbre épicurien de son temps, ce *Cyrano* d'Edmond Rostand est un sommet qui reste un défi. Le jeune metteur en scène Lazare Herson-Macarel relève le gant « *parce que donner cette pièce,* dit-il, *c'est toujours donner une fête populaire au véritable sens du terme, fête pour un festin de mots, d'intelligence, d'énergie vitale, de jubilation pure* ». L'intention festive explose sur le plateau avec cette troupe de jeunes comédiens. Pleins d'une énergie débordante, les dix acteurs investissent leurs personnages avec une ardeur touchante ; ils font plier l'alexandrin au rythme de l'expression de leurs sentiments et de leurs actions, au risque d'en faire trop dans l'exaltation du mélange des registres.

Une profusion de jeux de contrastes

Comment maîtriser cette fantaisie poétique néoromantique ? C'est l'enjeu principal de la scénographie d'Ingrid Pettigrew. Le décor modulable, manipulé à vue par les acteurs eux-mêmes, est conçu pour neutraliser les effets du non respect des règles classiques, auxquelles seule l'unité d'action fait exception. Échafaudé à partir d'éléments usuels (tables, chaises) privés de style particulier, rehaussé de deux lustres baroques suspendus aux cintres, mis en mouvement par de grands panneaux verticaux de bois clair posés sur roulettes, le décor, dans son épure, donne au jeu la priorité. Il met également en relief, par effet d'opposition, les fantaisies de la rencontre des genres voulues par le metteur en scène. En témoignent les costumes, lesquels mêlent audacieusement le registre d'époque et celui du cabaret, les plumets et les paillettes. De même la musique, dont la partition fait dialoguer sur scène une batterie et une viole de gambe. De même encore les effets de lumière, dont les variations contrastées jouent sur toute la gamme des possibles. Dans ce *Cyrano* qui flirte avec l'outrance, à laquelle le nez du héros invite en servant de métaphore, tout est donné à l'envi jusqu'à l'excès lié à cette générosité et à cette flamme propres à la fougue de la jeunesse. Au cœur du dispositif, Eddie Chigagna tient rigoureusement le rôle-titre. Une belle réponse du metteur en scène à cette question primordiale que pose *Cyrano* : celle de son interprète.

Marie-Emmanuelle Galfré

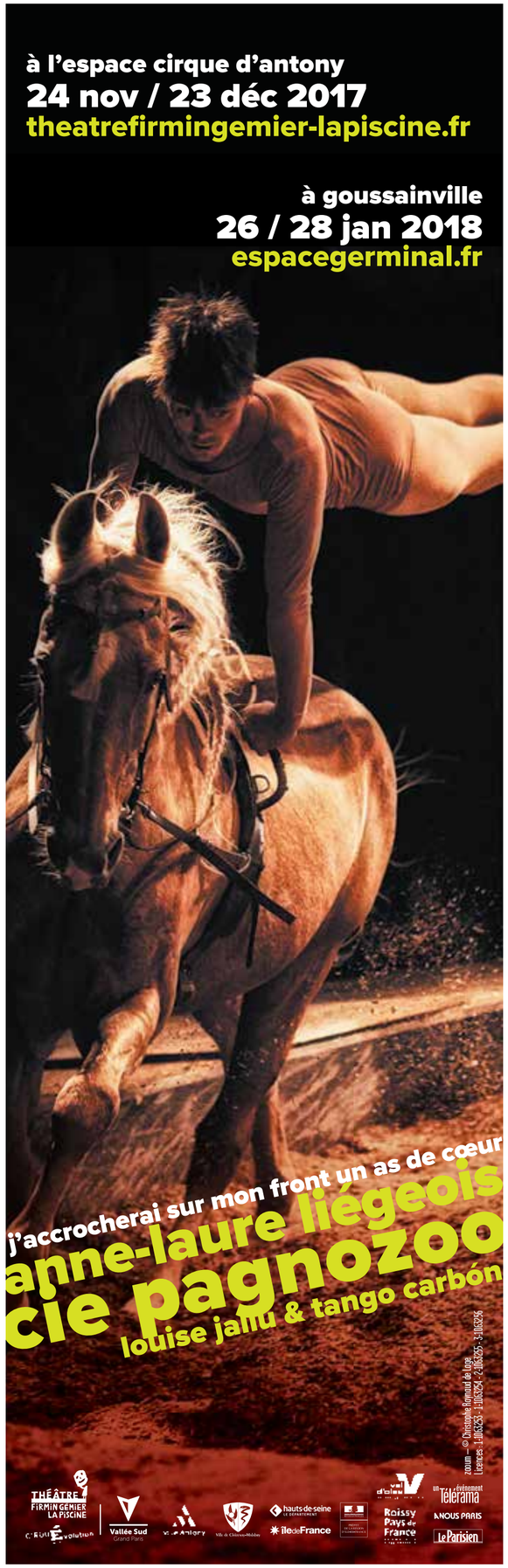
Roxane (Morgane Nairaud) et Cyrano (Eddie Chignara).

© D. R.

Théâtre d'Angoulême, Scène Nationale, av. des Maréchaux, 16000 Angoulême. Du 5 au 7 décembre 2017. Le mardi et le mercredi à 20h30, le jeudi à 19h30. Durée de la représentation : 2h45 (sans entracte). Tél. 05 45 38 61 62. www.theatre-angouleme.org Spectacle vu le 12 novembre 2017 au Théâtre de Suresnes Jean-Vilar. Également le 21 décembre 2017 au **théâtre Les Passerelles**, du 17 au 21 janvier au **Théâtre Montansier de Versailles**, le 23 janvier au **Carré Sévigné de Cesson-Sévigné**, le 26 janvier au **Théâtre Roger Barat d'Herblay**, le 28 janvier au **Théâtre Le Figuier-Blanc d'Argenteuil**, le 30 janvier au Théâtre le Forum/Scène nationale d'Évreux, du 8 au 11 février au **Théâtre Jean-Arp à Clamart**, les 13 et 14 février au **Scènes du Golfe de Vannes**, du 19 au 22 février au **théâtre Le Quai, Centre dramatique national d'Angers**, le 24 février au **Pianocock'Tail de Bouguenais**, le 9 mars au **Théâtre du Blanc-Mesnil**, les 13 et 14 mars au **Carré Magique de Lannion**, le 17 mars au **Théâtre des Bergeries à Noisy-le-Sec**, le 20 mars au **Théâtre Edwige Feuillère de Vesoul**, le 23 mars à **l'Orange Bleue d'Aubonne**.

à l'espace cirque d'antony
24 nov / 23 déc 2017
theatrefirmingemier-lapiscine.fr

à goussainville
26 / 28 jan 2018
espacegerminal.fr



Critique

Price

T2G-THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS / D'APRÈS **STEVE TESICH** / MES **RODOLPHE DANA**

Premier roman du dramaturge et scénariste Steve Tesich, *Price* retrace l'été de toute une vie : celui au cours duquel un adolescent franchit le seuil de l'âge adulte. Rodolphe Dana porte à la scène cette fresque d'inspiration autobiographique autour des espoirs et des désillusions de l'existence.

Rodolphe Dana adapte *Price* au théâtre.

© Jean-Louis Fernandez

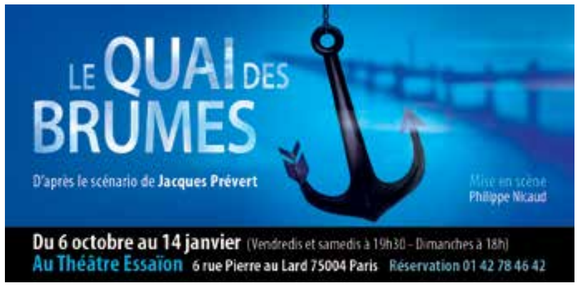
Ce n'est que seize ans après sa mort, en 2012, que Steve Tesich (1942-1996) conquit la reconnaissance des lecteurs français grâce à la parution de *Karoo* aux Editions Monsieur Toussaint Louverture. Deux ans plus tard, le même éditeur publie *Price*, premier roman de l'auteur américain d'origine serbe qui obtient lui aussi les faveurs du public après être passé inaperçu, en 1984, lors d'une première publication sous le titre *Rencontre d'été*. Aujourd'hui, c'est à la matière vivante du théâtre que se confronte cette œuvre, par le biais d'un spectacle mis en scène par Rodolphe Dana. À la tête d'un groupe d'acteurs qui saisit avec beaucoup de justesse la vérité de l'instant, le directeur du Centre dramatique national de Lorient tente de nous transmettre l'enthousiasme qui a été le sien lorsqu'il a découvert ce texte mettant en lumière un entrelacs d'existences qui dérivent et qui achoppent. Celle du personnage central, Daniel Price (Antoine Kahan), lycéen de 18 ans qui, faute de bourse universitaire, ne peut quitter l'univers bouché au sein duquel il a grandi.

L'évidence d'un esprit de troupe

Mais aussi, l'existence de ses parents (Françoise Gazio et Simon Bakhouche), de deux amis (Grégoire Baujat et Lionel Lingelser), de la jeune fille qu'il aime (Inès Cassigneul) et du père de celle-ci (Rodolphe Dana). Nous voilà donc dans la banlieue ouvrière de Chicago, au début des années 1960, face à des destins qui n'ont rien de dorés. Dans *Price*, les aléas de l'amour se mêlent aux tourments de la maladie, à la perspective de la mort, aux empêchements et aux désillusions d'une classe sociale sans privilège. Servie par l'évidence d'un esprit de troupe, la mise en scène est nette, vive : les scènes se télescopent, se succèdent en empiétant les unes sur les autres. Sans effets de transition, elles laissent surgir un comédien alors qu'un autre n'a pas encore laissé sa place. Un joli spectacle ? Oui. Mais alors qu'est-ce qui, malgré l'humour désenchanté, malgré l'intensité concrète du jeu, nous tient à distance de cette histoire ? Sans doute le format de la représentation qui, en deux heures, ne peut que survoler le roman de Steve Tesich. Tout en angles et en sursauts, cette version théâtrale de *Price* emprunte de nombreux raccourcis. Elle ne prend pas le temps de laisser s'installer les influx profonds des vies qui s'ouvrent à nous.

Manuel Piolat Soleymat

T2G-Théâtre de Gennevilliers, Centre dramatique national de création contemporaine, 41 av. des Grésillons, 92230 Gennevilliers. Du 16 novembre au 2 décembre 2017. Les lundis, jeudis et vendredis à 20h, les samedis à 18h, les dimanches à 16h. Durée de la représentation: 2h. Spectacle vu le 6 novembre 2017, lors de sa création au Théâtre de Lorient. Tél. 01 41 32 26 26. www.theatre2gennevilliers.com
Également du 5 au 9 décembre 2017 au **Théâtre du Nord à Lille**, du 13 au 16 décembre au **Théâtre de Nîmes**, du 10 au 17 janvier 2018 au **Théâtre Garonne à Toulouse**, le 30 janvier au **Bateau Feu à Dunkerque**, les 2 et 3 février à **Châteauvallon**, les 8 et 9 février au **Bois de l'Aune à Aix-en-Provence**, du 27 février au 2 mars au **Théâtre national de Bordeaux**, le 7 avril à **La Scène Watteau à Nogent-sur-Marne**, les 16 et 17 avril au **Centre dramatique national de Thionville**.



Critique

Cap au pire

THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE LOUIS-JOUVET / DE **SAMUEL BECKETT** / MES **JACQUES OSINSKI**

Jacques Osinski retrouve Denis Lavant pour porter à la scène l'un des derniers textes de Samuel Beckett. Une performance sensorielle sculptée par les mots, dans une pénombre traversée de constellations.

Un homme debout, immobile, bras le long du corps, pieds nus, tête inclinée, au seuil d'un carré de lumière. « *Rien que là. Rester là. Là encore. Sans bouger.* » Avant la fin définitive, la voix de cet homme dit la tentative de dire, comme une obligation et une impossibilité à la fois. Avec un entêtement sans bornes et une ironie sans appel. C'est insensé, navrant, épuisant, douloureux même, mais… c'est ainsi. « *Encore. Dire encore. Soit dit encore. Tant mal que pis encore. Jusqu'à plus mèche encore. Soit dit plus mèche encore. Dire pour soit dit. Mal dit. Dire désormais pour soit mal dit.* » *Cap au pire* fait état du ratage, évidemment sans s'en émouvoir. C'est l'un des derniers textes de Samuel Beckett, publié en 1983 sous le titre *Worstward Ho* (rappelant paraît-il le titre du roman *Westward Ho !* (1855) de Charles Kingsley) et traduit de l'anglais par Édith Fournier en 1991. Inutile de dire qu'un tel texte, non théâtral et écrit pour être lu, représente un immense défi pour un acteur. Quelque vingt ans après *La Faim* de Knut Hamsun, et six ans après *Le Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg, Jacques Osinski a souhaité travailler à nouveau avec Denis Lavant, fin lecteur capable de redoutables prouesses théâtrales. Il relève le défi avec sobriété et maîtrise, évitant l'écueil de jouer de manière trop appuyée sur les effets de sa voix d'acteur si singulière.

Voix tenace et corps immobile

Le metteur en scène conçoit la pièce comme une performance contemporaine, une expérience nourrie de sensations plurielles. On ne peut en effet que se défaire du confort du sens et en quelque sorte lâcher prise afin d'entrer dans l'écriture. L'enjeu est de parvenir dans cette immobilité contrainte à faire entendre malgré tout l'humanité profonde au-delà du dire, au-delà de cette lutte acharnée du langage qui se construit et se déconstruit tout à la fois. Car ici, contrairement aux œuvres précédentes de l'auteur irlandais, la veine burlesque a quasi disparu, tout comme les accessoires : rien pour se raccrocher au réel, se raccrocher au temps, et exprimer l'obstination à vivre. Là est peut-être la principale difficulté de la mise en scène : il n'est pas aisé pour le spectateur d'atteindre malgré tout l'humanité fragile, de s'engager, au-delà de cet exercice si virtuose et si implacable de la profération. L'aventure est extrême, car les mots qui se découpent absorbent en eux-mêmes toute l'énergie, à l'écart de tout jeu. La mise en scène transforme l'espace en une sorte de grotte cosmique dont la pénombre obscure est traversée de fines constellations scintillant doucement dans le néant, peut-être pour rappeler notre finitude – même les étoiles meurent – et aussi une forme de beauté qui résiste. Les lumières de Catherine Verheyde sont absolument remarquables. On imagine que d'un soir à l'autre la représentation transforme son alchimie, touche différemment. L'aventure singulière est à tenter.

Agnès Santi

Denis Lavant, interprète de *Cap au Pire* de Samuel Beckett.

© jEfou pour le Pôle Média

Athénée Théâtre Louis-Jouvet, square de l'Opéra Louis-Jouvet, 7 rue Boudreau, 75009 Paris. Du 2 décembre 2017 au 14 janvier 2018, mardi à 19h, mercredi, vendredi et samedi à 20h, dimanche à 16h.
Tél. 01 53 05 19 19. Durée : 1h25. Spectacle vu au Théâtre des Halles à Avignon en juillet 2017.

Critique

Le paradoxe des jumeaux

THÉÂTRE DE LA REINE BLANCHE /
JEAN-LOUIS BAUER ET **ELISABETH BOUCHAUD** / MES **BERNADETTE LE SACHÉ**

***Le paradoxe des jumeaux*, à cheval entre carrière scientifique et déboires personnels, rend maladroitement hommage à Marie Curie.**

Elle fut la première femme à recevoir un prix Nobel et sa dépouille repose, depuis 1995 et un transfert à la mise en scène grandiloquente, au Panthéon. Marie Curie, figure iconique française pourtant née Maria Salomea Skłodowska en Pologne, a eu fort à faire avec la domination masculine à la bascule du XXe siècle. C'est ce que nous apprend *Le paradoxe des jumeaux*, qui croise l'histoire d'amour entre Marie Curie et Paul Langevin, et le récit d'une femme scientifique au travail dans une France patriarcale où sourdent le racisme et la pensée réactionnaire. C'est Elisabeth Bouchaud qui est à l'origine de ce projet. Responsable du Théâtre de la reine blanche depuis deux ans, cette femme à la fois physicienne, actrice et autrice cherche à mettre la science à l'honneur dans cette salle située du côté de la Chapelle, à deux pas des Bouffes du Nord. Un projet ambitieux, original et pertinent qui trouve malheureusement dans ce *Paradoxe des jumeaux* une réalisation inaccomplie.

Une science en pleine ébullition

Théâtre naturaliste au programme avec pour décor le cabinet de travail de Marie Curie. Tableau noir blanchi de notes à la craie, éprouvettes, fioles et béchers remplis de substance chimique sur la table, Marie Curie est incarnée par Elisabeth Bouchaud elle-même, qui rend convaincant et crédible son personnage de femme forte et déterminée, mais aussi sensible et fragile. Avec elle, sa sœur et le fameux Paul Langevin. Nous sommes en 1911 quand Marie Curie vient recevoir à Stockholm son second prix Nobel – le premier avait été attribué à elle et son mari, Pierre, décédé depuis dans un accident de calèche. Polonaise dans une France à moitié anti-dreyfusarde et participant à une relation adultérine avec Paul Langevin, relayée par la presse, Marie Curie affronta la tourmente qui se compliqua d'une forme de lâcheté de son amant. Ce sont les quatre années qui menèrent à cette situation de crise qu'ont décidé d'éclairer les auteurs. On y croise Einstein et sa théorie de la relativité et les bouleversements d'une science en pleine ébullition, mais aussi les raideurs et les hypocrisies d'une société en transition. Le manque de rythme et d'enjeux dans les situations mises en place rend la mise en scène convenue. On apprend certes des éléments souvent écartés de l'Histoire officielle et l'icône Curie s'humanise, prend vie, mais la forme ronronnante et un peu datée du spectacle ternit la portée du projet.

Éric Demey

Le paradoxe des jumeaux au Théâtre de la reine blanche

© Pascal Gély

Théâtre de la reine blanche, 2 bis passage Ruelle, 75018 Paris. Du 16 novembre au 28 décembre, du jeudi au samedi à 20h45, les dimanches à 15h30. Également le vendredi 1er et mardi 19 décembre à 14h30. Relâche le 24 décembre. Tél. 01 42 05 47 31. Durée : 1h15.

Critique

La Révolte

LES DÉCHARGEURS / DE **VILLIERS DE L'ISLE-ADAM** / MES **SALOMÉ BROUSSKY**

L'implacable critique de Villiers de l'Isle-Adam résonne toujours aussi cruellement dans la mise en scène atemporelle de Salomé Broussky, qui souligne les rapports de force intimes et sociaux.

Il est minuit, c'est l'heure des comptes pour ce couple de banquiers installé dans son salon bourgeois. Félix savoure cette fin de journée où il se laisse aller à énumérer les qualités d'Elisabeth. Quelle femme parfaite ! En quatre ans et demi de mariage, n'a-t-elle pas triplé la fortune de son mari, tout en lui donnant une fille qu'elle élève avec dignité ? Mais bientôt, l'heure des comptes prend une tout autre tournure et vire au dynamitage de l'apparente tranquillité familiale. Car Elisabeth annonce qu'elle quitte le domicile conjugal. Ce qu'elle veut ? « *Vivre !* » Non pas pour rejoindre un amant, mais pour assouvir sa soif d'horizons larges quand son mari n'a soif que d'argent et de considération sociale. Hélas, quatre heures plus tard, elle revient, vaincue. « *On croyait que l'Idéal rosserait le Commerce, et c'est l'Idéal qui est rossé.* », a finement résumé Barbey d'Aurevilly à la création de la pièce, en 1870, une pièce déprogrammée au bout de cinq jours : la révolte féminine d'Elisabeth et l'ironie acerbe de Villiers de l'Isle-Adam heurtaient par trop la morale bourgeoise.

Reddition des comptes et reddition de soi

C'est justement ce personnage de femme, qui ose quitter mari et enfant pour accéder à elle-même, qui la rend moderne. En adoptant comme point d'ancrage, non pas 1870 mais plutôt, par touches discrètes (le design d'un bureau ou les fleurs d'un chemisier), les années 1970, époque d'affranchissement de la femme, la metteuse en scène Salomé Broussky affirme l'universalité de la pièce. Dans ses ressorts intimes d'abord, en cadrant l'attention sur le couple – Dimitri Storoge, qui campe un Félix aussi suffisant qu'absent à son épouse, et Maud Wyler, parfaite en femme volontaire puis défaite –, comme une caméra filmerait en plans serrés. Dans les rapports de force sociaux aussi. Car si les femmes ont aujourd'hui plus de liberté qu'il y a cent cinquante ans, si elles peuvent voter et ouvrir un compte en banque, il n'en reste pas moins que le capitalisme et la rentabilité à outrance ont plus que jamais raison des idéaux, laissant peu de place au rêve et à la poésie. « *Et combien aujourd'hui restent dans un mariage désastreux pour des raisons économiques ?* », s'interroge Salomé Broussky. De fait, on ne peut s'empêcher de se demander quelle sera la vie de cette famille une fois le rideau baissé. Les derniers mots, « *Pauvre homme !* », laissent présager d'autres orages. Décidément, *La Révolte* aurait pu figurer au rang des *Contes cruels* de Villiers de l'Isle-Adam.

Isabelle Stibbe

© Lee Fou Messica

Maud Wyler et Dimitri Storoge.

Les déchargeurs, 3 rue des Déchargeurs, 75001 Paris. Du 31 octobre au 9 décembre 2017, du mardi au samedi à 21h30.
Tél. 01 42 36 00 50. Durée : 1h10.

LE MONFORT / MES **DANIELLE LE PIERRÈS** ET **CHRISTOPHE LELARGE**

Eden

Après le très beau et très tendre *Hirisinn*, voici le retour du P'tit Cirk, en mode duo.

© Mehdi Nedellec

Deux tronches de clowns pour un meilleur *Eden*.

Danielle Le Pierrès et Christophe Lelarge sont les deux clowns Crécelle et Zinc. Après huit années passées au sein des Arts Sauts, autour des techniques de l'aérien, le tandem a voulu se resserrer autour d'un lieu plus modeste, symbolisé par leur chapiteau, leur « P'tit Cirk ». S'ensuit une aventure, qui depuis 2004, donne au cirque le goût de la poésie, du merveilleux, et des choses simples. Au Monfort, ils présentent *Eden* en mode Cabane, dans un souci de cultiver, non pas leurs techniques acrobatiques, mais leurs personnages de clowns. Ainsi, les voilà qui se projettent dans un Eden, interprétant un Adam et une Ève des plus décalés. Au cœur de leur relation, l'amour bien sûr, qu'ils torpillent avec humour, construisant un nouveau monde, un nouvel Eden prompt à recevoir tous leurs débordements. Un paradis qui n'est pas perdu, mais à rebâtir à l'aune de leurs délires poétiques et burlesques.

Nathalie Yokel

Le Monfort, 106 rue Brancion, 75015 Paris. Du 13 au 16 décembre 2017 à 20h30. Tél. 01 56 08 33 88.

LA MARGE / DE **MIGUEL DE CERVANTÈS** / ADAPTATION ET MES **DENIS CHABROULLET** / MUSIQUE **ROSELINE BONNET DES TUVES**

Don Quichotte

Après de nombreux spectacles muets, la compagnie de la Mezzanine retrouve les mots et met son inventivité truculente et sa poésie inspirée au service des combats livresques et chevaleresques de l'extraordinaire hidalgo de la Mancha !

© Jean-François Chastria

Laurent Marconnet dans le rôle de Don Quichotte.

On les a connus à vélo, les voici à cheval ! On les a vus sans les entendre, les voici revenus avec l'envie de reprendre la parole en la donnant à Don Quichotte, pourfendeur des méchants et défenseur des femmes, réfractaire à l'injustice et redresseur de torts. Cela dit, il faut, comme toujours, compter avec la douce folie et la sidérante imagination de cette troupe de créateurs hors du commun ! Point seulement de méchants géants et de Rossinante déglinguée, de Sancho ventripotent et d'enchanteur griffu si Chabroullet et les siens s'emparent des aventures du chevalier à la Triste-Figure, mais une balade tragi-comique *« d'un cirque de Calder à un studio radiophonique des années 40, des moulins à paroles sans paroles aux grossières hallucinations de Dulcinée »*, où l'on se laisse guider par des marionnettes et des objets malicieux. Un rendez-vous à ne surtout pas manquer !

Catherine Robert

La Marge, 37 av. Pierre-Point, 77127 Lieusaint. Du 7 au 9 décembre et du 14 au 16 décembre à 20h30 ; le dimanche 17 décembre à 16h. Puis du 25 au 27 janvier 2018 à 20h30 (supplémentaire scolaire le 24 janvier à 14h). Tél. 09 67 25 51. À partir de 14 ans.

Critique

Tristesse et joie dans la vie des girafes

LE MONFORT THÉÂTRE / TEXTE DE **TIAGO RODRIGUES** / TRADUCTION ET MES **THOMAS QUILLARDET**

Thomas Quillardet met en scène le voyage initiatique de Girafe, petite fille de 9 ans, une fable imaginée par Tiago Rodrigues dans les rues de Lisbonne en crise. À la croisée de l'intime et du collectif, du rêve et du réel, le périple déploie un théâtre inventif, astucieux et touchant. Pour petits et grands.

C'est à un voyage singulier que convie Girafe, un voyage à hauteur d'enfant qui cherche à comprendre le monde et à le corriger grâce à ses infinies capacités d'imagination. À la manière de Mowgli découvrant la jungle ou d'Alice explorant le Pays des merveilles, la petite Girafe – ainsi nommée par sa maman à cause de sa grande taille – s'aventure dans un voyage initiatique riche en rebondissements et en rencontres fantastiques. Grande ou petite, optimiste ou pessimiste : il n'est pas facile pour une enfant – ni d'ailleurs pour un adulte – de savoir comment regarder le monde et comment l'affronter lorsqu'on constate qu'il ne tourne pas rond. Ponctuée de trouvailles scéniques, de jeux d'ombres et d'échelles, la mise en scène concrétise à merveille les enjeux, dans un monde pétri d'oppositions entre joie et tristesse. Très débrouillarde malgré ses 9 ans, Girafe traverse une épreuve terrible : elle a récemment perdu sa maman, qui était écrivain. C'est elle sans doute qui lui a légué le goût des mots et des définitions qui la caractérise et la transforme parfois en conférencière ingénue : elle s'efforce de construire son propre dictionnaire et tente de combler les vides, accompagnée par Judy Garland, un ours en peluche mal léché capable de lâcher à répétition des bordées de gros mots.

Un malicieux périple initiatique mis en scène par Thomas Quillardet sur un texte de Tiago Rodrigues.

© Jeanne Roualet

Éloge de la résistance à la fatalité

Girafe vit avec son père, artiste au chômage ; si elle décide de fuguer dans Lisbonne, c'est dans le but de trouver les 53 507 euros qui lui permettront de bénéficier d'un abonnement à vie à Discovery Channel. Elle doute de l'entreprise, tout en étant emplie de cette détermination entière dont sont capables les enfants. Très vite, elle constate à quel point le besoin d'argent s'avère très difficile à satisfaire dans la jungle de la ville, où sévit une profonde crise économique et où les banques trouvent toujours des solutions pour les autres. La pièce, qui aborde des sujets graves et conjugue drame intime et enjeux économiques ou politiques, s'adresse autant aux enfants qu'à leurs parents, à des niveaux différents. Là aussi les contrastes jouent et résonnent entre eux, et peuvent susciter de féconds dialogues entre générations, notamment sur les "choses importantes". Celles par exemple qu'évoque Anton Tchekhov, en train de ramer tranquillement dans son canoë gonflable. Peut-on rêver meilleure rencontre pour en savoir un peu plus sur l'écriture ? Et peut-être même sur la vie ? La mise en scène de Thomas Quillardet, à la fois économe dans ses moyens, astucieuse et inventive, sert formidablement le texte de Tiago Rodrigues. Les comédiens Maloue Fourdrinier, Marc Berman, Christophe Garcia, Jean-Toussaint Bernard forment une équipe irrésistible. Véritablement un spectacle tout public, parce qu'en fin de compte il faut bien avouer qu'on grandit à tout âge…

Agnès Santi

Le Monfort Théâtre, 106 rue Brancion, 75015 Paris. Du 28 novembre au 9 décembre 2017 à 19h30. Tél. 01 56 08 33 88. Spectacle vu à la Chapelle des Pénitents Blancs lors du Festival d'Avignon en juillet 2017. À partir de 10 ans. Durée : 1h20. Également le 11 janvier 2018 au **Théâtre Paul Éluard de Choisy-le-Roi**. Les 19 et 20 au **Trident à Cherbourg**. Le 26 à la **Scène nationale d'Aubusson**. Les 29 et 30 au **Théâtre de Vanves**.

Critique

La Fuite !

THÉÂTRE GÉRARD-PHILIPE, CDN DE SAINT-DENIS / DE **MIKHAÏL BOULGAKOV** / MES **MACHA MAKEÏEFF**

La directrice du Théâtre national de Marseille revient sur son histoire familiale à travers une pièce de Mikhaïl Boulgakov relatant l'exil des Russes blancs au début des années 1920. C'est *La Fuite !*, une grande fresque théâtrale qui déploie tous les charmes poétiques des rêves.

La Fuite !, de Mikhaïl Boulgakov, mise en scène par Macha Makeïeff.

© Pascal Victor

Une petite fille est là, au sein d'une chambre, à l'avant-scène. Près d'un lit. Dans une forme de pénombre. De beau clair-obscur onirique. Il s'agit bien là d'un rêve. Le rêve d'une metteure en scène, Macha Makeïeff, qui avant de se lancer dans l'œuvre de Boulgakov (1891-1940), se revoit enfant, auprès de sa grand-mère, en train d'écouter les récits exaltants et dangereux qu'elle lui racontait, des années après avoir dû quitter la Russie et s'installer en France. Ce sont de tels récits – d'exil, de paradis perdus, d'ailleurs incertains, de destins à reconstruire… – qui composent les huit songes de *La Fuite !*. Dans cette comédie fantastique, l'auteur du *Maître et Marguerite* revient sur l'exode des Russes blancs, au début des années 1920, à la suite de la prise de pouvoir bolchévique. Il nous entraîne dans les pérégrinations d'une société bigarrée : des femmes et des hommes en perte de repères tentant de survivre au sein d'un monde en pleine débâcle. Dans la représentation que signe Macha Makeïeff, ce monde nous apparaît à travers tous les accents de son excentricité, de sa drôlerie, de sa mélancolie.

Critique

La 7e fonction du langage

RÉGION / COMÉDIE DE BÉTHUNE / D'APRÈS **LAURENT BINET** / ADAPTATION ET MES **SYLVAIN MAURICE**

Avec un trio de comédiens affûtés et remarquablement dirigés, Sylvain Maurice porte à la scène le roman de Laurent Binet et donne pleins pouvoirs à la fonction performative du langage théâtral.

Après *Réparer les Vivants*, Sylvain Maurice porte à la scène le roman *La 7e Fonction du langage* de Laurent Binet.

© Elisabeth Carecchio

Le 25 février 1980, à quelques pas du Collège de France où il enseigne, Roland Barthes est renversé par une camionnette. Il mourra un mois plus tard. À partir de ce fait réel, Laurent Binet a imaginé un polar drôle et captivant, transformant l'accident en assassinat motivé par une lutte sans merci pour récupérer une mystérieuse 7e fonction du langage. L'enquête est confiée au commissaire Bayard, qui réquisitionne un jeune chargé de TD à la fac de Vincennes, Simon Herzog, pour ses compétences en sémiologie. Le policier a en effet besoin d'un *« traducteur pour toutes ces conneries »*. Sylvain Maurice confie avoir beaucoup ri en lisant le roman, et son adaptation scénique restitue formidablement l'intelligence alerte et l'humour tranchant du roman. Au théâtre, dire, c'est faire, et la mise en scène donne ainsi pleins pouvoirs au langage théâtral ! Agrémenté par des panneaux coulissants et des projections d'images figurant les lieux, le jeu tout en nuances et soigneusement rythmé des trois comédiens donne corps au récit théâtral, à la manière vive et haletante d'une bande dessinée animée avec maestria. Le metteur en scène structure et resserre l'intrigue autour du duo formé par le flic et le sémiologue, le *« vieux baraqué, style Lino Ventura »*, plutôt réactionnaire, et le *« jeune maigrichon »*, dégoûté par le pouvoir mais *« sensible aux propositions ludiques de l'existence »*.

Un polar théâtral ludique et haletant

Manuel Vallade est absolument remarquable dans le rôle du jeune anthropologue, de même que Pascal Martin-Granel dans celui de Bayard (et du malheureux Philippe Sollers…). Constance Larrieu interprète avec une parfaite aisance et un talent aiguisé quelques figures du monde intellectuel des années 1970 et 1980, dont le *« grand chauve »* Michel Foucault, Julia Kristeva ou Umberto Eco, alors que se profile l'élection présidentielle de 1981. L'intrigue se réfère aussi à Jacques Derrida ou John Searle, et surtout au linguiste Roman Jakobson. Jouée en direct par Manuel Peskine (qui a composé la partition) à cour et Sébastien Lété à jardin, la musique galvanise et pimente l'ensemble. L'enquête haletante nous entraîne depuis Paris jusqu'à Bologne, Ithaca – de l'université au cimetière –, et Venise, en passant par le Logos Club dirigé par le grand Protagoras, club ésotérique très fermé où se lancent de redoutables défis d'éloquence (exemple de sujet : *« on forcène doucement »*). Au-delà de l'aspect ludique fondamental, se dessine dans cette pièce une réflexion sur l'articulation entre communication et pensée, sur la question des utopies, qui concerne différemment le monde intellectuel et le monde politique. Il faut avouer que cette image d'une foule (provisoirement) heureuse le 10 mai 1981 laisse songeur. Comment réinventer le politique ? Quels sont en ce début de XXIe siècle nos grands hommes, nos grandes femmes ? Quelles sont les pensées qui nous enchantent, loin de l'hystérie désinhibée des réseaux sociaux et du buzz permanent ? Ce qui est sûr, c'est que Sylvain Maurice et son équipe prouvent ici la vitalité joyeuse de la fonction performative du théâtre.

Agnès Santi

Comme à l'intérieur d'un vaste rêve, les lieux se succèdent et le temps s'éfaufile. Les personnages vivent avec démesure.

De Sébastopol à Paris, en passant par Constantinople

D'un pays à l'autre, ils s'opposent, s'aiment, se perdent, livrent le combat de l'existence. Ils sont une trentaine, incarnés par une troupe d'interprètes absolument remarquables : Pascal Rénéric, Vanessa Fonte, Vincent Winterhalter, Thomas Morris, Geoffroy Rondeau, Alain Fromager, Pierre Hancisse, Sylvain Levitte, Samuel Glaumé, Karyll Elgrichi, Emilie Pictet. C'est toute la matière de cette course folle qui nous touche par leur biais. Et par le biais des tableaux d'une grande beauté composés par la directrice du Théâtre de La Criée (les lumières sont de Jean Bellorini, la création sonore est de Sébastien Trouvé). Entre fulgurances esthétiques et densité d'un jeu d'acteurs très corporel, Macha Makeïeff trouve ici un parfait équilibre. Elle nous suspend au fil de son enfance et nous plonge dans un rêve de théâtre profondément personnel.

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre Gérard-Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis, 59 bd Jules-Guesde, 93200 Saint Denis. Du 29 novembre au 17 décembre 2017. Du lundi au samedi à 20h, le dimanche à 15h30. Relâche les mardis. Durée de la représentation : 3h20 avec entracte. Tél. 01 48 13 70 00. www.theatregerardphilipe.com Également du 7 au 9 novembre 2017 au **Théâtre national de Nice** ; les 14 et 15 novembre au **Parvis, Scène nationale de Tarbes** ; le 21 novembre au **Théâtre de Corbeil-Essonnes** ; les 21 et 22 décembre au **Théâtre Liberté à Toulon** ; du 9 au 13 janvier 2018 aux **Célestins, Théâtre de Lyon** ; les 19 et 20 janvier au **Quai à Angers**. Spectacle vu le 11 octobre 2017 à La Criée, Théâtre national de Marseille.

Comédie de Béthune, Le Palace, 138 rue du 11 novembre, 62400 Béthune. Du 12 au 15 décembre à 20h sauf le 14 à 18h30. Tél : 03 21 63 29 19. Durée : 1h30. Dès 14 ans. Spectacle vu au Théâtre de Sartrouville et des Yvelines, Centre Dramatique National, en novembre 2017. Également au **Théâtre Dijon-Bourgogne – CDN**, du 20 au 23 mars 2018, à l'**Espace des Arts-Scène nationale à Chalon-sur-Saône**, les 27 et 28 mars 2018.

Critique

Terabak de Kyiv

REPRISE / **LE MONFORT THÉÂTRE** / DE **STÉPHANE RICORDEL** ET **LES DAKH DAUGHTERS** / MES **STÉPHANE RICORDEL**

Stéphane Ricordel et les Dakh Daughters signent un cabaret entremêlant musique, numéros de cirque et de magie. Un spectacle aux accents festifs, proposé l'an dernier au Monfort et repris à l'occasion des fêtes de fin d'année.

On n'est pas au bord du Dniepr, à Kiev, mais à l'entrée du parc Georges-Brassens, dans le quinzième arrondissement de Paris. Et pourtant, tout peut commencer par un bol de bortsch, ou une assiette de tapas slaves. Les tables et les bancs disposés au sein de l'Espace chapiteau du Monfort Théâtre se remplissent. Bientôt, Ruslana Khazipova, Tanya Havrylyuk, Solomia Melny, Anna Nikitina, Natalia Halanevych et Zo, des Dakh Daughters, se lanceront dans un des morceaux qui, tout au long de la soirée, serviront de fil rouge à *Terabak de Kyiv*, spectacle conçu par Stéphane Ricordel en complicité avec les chanteuses-musiciennes-comédiennes ukrainiennes. Les Dakh Daughters, c'est un groupe de filles fondé, à Kiev, en 2012. Le public français a pu notamment les découvrir au Monfort Théâtre l'an dernier à l'occasion de la présentation de ce cabaret, ou au Off d'Avignon en 2015… Vêtues de noir, les visages peints en blanc et les lèvres en rouge vif, elles électrisent de leur musique (issue du punk, du rap, du rock, mais aussi des airs traditionnels de leur pays) ce cabaret métissé qui sert également de cadre à d'excellents numéros de cirque et de magie.

Trampoline, cadre aérien, mât chinois…

Monsieur Loyal de la soirée, le magicien Yann Frisch est chargé de faire le lien entre les différents artistes prenant part au spectacle. Il le fait sur un ton humoristique qui, disons-le, n'atteint pas toujours sa cible. Mais une fois un jeu de cartes en mains, le champion du monde de magie close-up 2012 se révèle étonnant. Le public, bien sûr, est mis à contribution. Yann Frisch se joue des couleurs, des figures, des numéros, et sort victorieux des challenges qu'il se lance. Dans un autre registre, les Argentins Josefina Castro Pereyra et Daniel Ortiz sont tout aussi remarquables. Ils présentent un duo de cadre aérien à l'occasion duquel voltige et prise de risque se font sensualité. Allégories des rapprochements et des divisions qui voient le jour au sein des relations de couple, leurs corps à corps, leurs balancements, leurs envolées sont d'une grâce vertigineuse. Benoît Carpe (au monocycle sur trampoline), Oscar Nova de la Fuente (aux sangles), Julieta Martin (au mât chinois) et Mathias Pilet (acrobatie) apportent eux aussi leur pierre à l'édifice de cette suite de propositions virtuoses. C'est un très beau groupe d'artistes que présente ce *Terabak de Kyiv*. Des artistes qui, dès les saluts passés, invitent les spectateurs à improviser en leur compagnie quelques pas de danse. Pour que la fête continue.

Manuel Piolat Soleymat

© Christophe Raynaud de Lage

Un cabaret festif orchestré par Stéphane Ricordel et les Dakh Daughters.

Le Monfort Théâtre, 106 rue Brancion, 75015 Paris. Du 28 **décembre 2017 au 13 janvier 2018 à 20h30**, relâche les 1er, 2, 7 et 8 janvier 2018. Tél. 01 56 08 33 88. Durée : 1h30.

Un Garçon à New York

ACADÉMIE FRATELLINI / MES **STUART SEIDE**

Le grand chapiteau de l'Académie Fratellini redevient, le temps de Noël, le haut lieu d'une création circassienne qui mêle des personnalités de haut vol au travail des apprentis. Pour le plaisir des familles !

C'est Stuart Seide qui tient les rênes de ce nouveau projet. Metteur en scène américain, français de cœur depuis les années 70, il porte dans son travail la parole d'auteurs comme Harold Pinter, Shakespeare, Christopher Marlowe ou même Dylan Thomas. Pendant quinze ans à la tête du Théâtre National de Lille, il n'a pas pour autant eu plus d'accointances dans sa carrière pour le cirque. Mais il y a deux ans, à la faveur d'un Apéro-cirque de l'Académie Fratellini, l'artiste a pu expérimenter un premier travail de création avec des jeunes circassiens et des musiciens, « sans aucun mot ». Il n'en fallait pas plus pour piquer la créativité du metteur en scène et l'engager dans un projet de création, qui continue de faire la part belle à la musique. Né à New York, Stuart Seide propose ici un regard sur sa ville natale. Jamais américain, toujours new-yorkais, il n'oublie pas d'où il vient, et où il a grandi les vingt-quatre premières années de sa vie.

Au cœur des grouillements du monde

Pourtant, c'est aussi sur les représentations que chacun de nous a de la Grosse Pomme que le metteur en scène souhaite s'appuyer. Ville fantasmée, ville-mère d'artistes et de démarches qui font références, elle amène son flot d'images, d'influences, et l'échange avec les neuf apprentis de l'Académie Fratellini promet d'être constructif. Comme toujours, nombreuses seront les disciplines représentées, entre le jonglage, le monocycle, l'acrobatie, le mât chinois… Au final, l'élan et le dynamisme de cette jeunesse en devenir symbolisent très bien la plongée au cœur de l'effervescence new-yorkaise que propose le spectacle, un spectacle où *« ça grouille, ça gronde, ça chante et ça danse »* !

Nathalie Yokel

Les apprentis de la 2e année à l'Académie Fratellini, interprètes avec Stuart Seide

© Julie Carretier-Cohen

Académie Fratellini, 1-9 rue des Cheminots, 93210 La Plaine-Saint-Denis. Le 7 décembre 2017 à 19h30, le 10 à 14h, le 13 à 14h30, le 17 à 16h30, le 23 à 16h30. Représentations scolaires : le 15, 19 et 21 décembre à 9h30 et 14h. Tél. 01 72 59 40 30. Et du 26 au 28 janvier 2018 au Cirque-théâtre d'Elbeuf.

Les Nomades tracent les chemins du ciel

CHAPITEAU DU CIRQUE ROMANÈS / CONCEPTION **LES ROMANÈS**

Les Romanès proposent un spectacle festif et chatoyant, mêlant musique, danse et cirque, dans une ambiance tzigane plus libre et chaleureuse que jamais.

Plutôt le ciel étoilé que le plafond ! Et plutôt celui du chapiteau qu'un autre ! De retour à Paris depuis l'automne, les Romanès proposent un spectacle chatoyant et revigorant, entrelaçant comme toujours le cirque, la musique et la danse. Contorsions, trapèzes, rubans, cerceaux, funambules pour le cirque, danses flamencas et tziganes, orchestre tzigane des Balkans avec violon, guitare, contrebasse, accordéon, clarinette, et chant qui « *montre le chemin du dernier peuple nomade…* » Tous leurs talents se conjuguent pour créer un spectacle hors du temps et des tourments du monde, comme un puissant antidote à la morosité et la tristesse.

Désir de partage

Les préjugés qui sévissent contre le peuple tzigane ne font en rien reculer la bienveillance et le désir de partage des Romanès. Ils poursuivent leur art, et la défense de leur culture souvent ignorée. « *On devrait avoir deux vies : une pour apprendre, l'autre pour vivre* » dit souvent Alexandre Romanès, poète tzigane. Son épouse Délia chante et leurs cinq filles seront bien sûr là, dont Alexandra qui propose un joli numéro de trapèze avec un chat. Le petit chien de la troupe, Piki, est aussi de la fête. Les Romanès vous invitent à partager un grand moment de joie et de beauté.

Agnès Santi

Les Romanès, un tourbillon de couleurs et d'émotions.

© D. R.

Chapiteau du Cirque Romanès, square Parodi, face du 31 bd de l'Amiral-Bruix, 75016 Paris. Métro : Porte Maillot. Tél. 01 40 09 24 20 ou 06 99 19 49 59.

Critique

Santa madera

THÉÂTRE DE L'AGORA / CONCEPTION **JUAN IGNACIO TULA** ET **STEFAN KINSMAN**

Inspirés par un rituel sud-américain, Juan Ignacio Tula et Stefan Kinsman développent autour de la roue Cyr un vocabulaire complexe et merveilleux pour dire la fraternité au-delà des différences.

© Christophe Raynaud de Lage

Juan Ignacio Tula et Stefan Kinsman dans *Santa madera*.

Juan Ignacio Tula et Stefan Kinsman ont beau avoir été formés au Centre National des Arts du Cirque (CNAC) où ils se sont rencontrés en 2013, le cirque appartient pour eux au domaine du magique. Du rite. Artiste suisse ayant grandi au Costa Rica, initié aux arts de la piste et à la musique dès l'âge de 13 ans, Stefan Kinsman le signifie dès les premières minutes de Santa madera, créé début 2017 après le très remarqué *Somnium*. Torse nu, des seaux remplis de terre rouge à la main, le roquin au physique de danseur trace un cercle au centre de la piste. Lentement, comme si de la précision de ses gestes dépendait la réussite de la suite. La qualité de son ancrage au sol en même temps que de sa capacité d'élévation. Si la roue Cyr, qu'il fait bientôt entrer à l'intérieur de sa frontière terreuse, est l'un des agrès les plus récents de l'histoire du cirque et les moins efficaces en matière de lutte contre la gravité, elle devient en effet ainsi outil de communication avec l'au-delà.

Roue magique

Cela d'après une croyance de peuples indigènes d'Amérique du Sud – les Incas et les Quechuas –, selon laquelle le Palo santo ou bois sacré d'Amazonie permet d'éloigner les mauvais esprits, de se rapprocher des dieux et de faciliter les relations humaines, aussi bien sur le plan intime que communautaire. À condition de le faire brûler d'une manière précise, répétée de génération en génération. En plus de métisser la pratique de leur agrès favori avec les disciplines rencontrées tout au long de leurs parcours voyageurs – la musique, et la danse pour Juan Ignacio Tula –, les deux artistes imaginent donc une façon singulière de relier leur art à une tradition autre que celle du cirque. Chose rare dans le paysage du nouveau cirque, largement autoréférentiel. Et d'autant plus remarquable qu'ils le font sans lester leur travail de bons sentiments. Dans leur roue Cyr et en dehors, les deux garçons sont en effet loin de se tomber dans les bras ou de dialoguer paisiblement avec l'autre monde qu'ils convoquent. Bien brun, plus trapu que son compagnon, Juan Ignacio Tula prend souvent le dessus sur lui. Non sans une certaine brutalité. Chacun avec son style et ses techniques, les prodiges de la roue Cyr s'inventent alors une fraternité tout en nuances qui n'appartiennent qu'à eux. Une entente patchwork faite de références piochées un peu partout, puis transformées en gestes inscrits dans les différents cercles qui composent *Santa madera*. L'éclectique et envoûtante musique de Gildas Céleste ainsi que la lumière crépusculaire de Jérémie Cusenier font le reste. Comme le Belge Alexander Vantournhout et une poignée d'autres circassiens, Stefan Kinsman et Juan Ignacio Tula consolident ainsi l'autonomie de leur bel agrès.

Anaïs Heluin

Théâtre l'Agora, place de l'Agora, 91000 Evry. Les 19 et 20 décembre 2017, à 20h. Durée du spectacle : 55 mins. Tél. 01 60 91 65 65. www.theatreagora.com Également les 8 et 9 février 2018 au **Domaine d'O à Montpellier**, les 20 et 21 février au **Merlan à Marseille**, le 24 mars au **festival SPRING – plateforme de 2 pôles cirque en Normandie-Cherbourg**, le 25 mai au **Théâtre de Rungis**. Vu en août 2017 au festival La Route du Cirque à Nexon (87).

THÉÂTRE SÉNART / CONCEPTION **KATI PIKKARAINEN** ET **VICTOR CATHALA**

Pour le meilleur et pour le pire

C'est ainsi que l'on parle du mariage : pour le meilleur et pour le pire, soir une épopée à double face revisitée par le Cirque Aïtal.

© Mario del Curto

Le mariage de la vraie vie et du cirque, *Pour le meilleur et pour le pire*.

C'est en duo qu'ils se sont fait connaître en 2004 (*Le Numéro*), c'est en duo qu'ils poursuivent l'aventure de leur compagnie, réunis ici autour d'un spectacle qui n'est pas sans comporter une certaine dimension autobiographique… La vie à deux quand on est porteur et voltigeuse, la vie à deux quand on est un couple, tout ça sous la fameuse maxime « *pour le meilleur et pour le pire* », voici l'angle d'attaque de Kati Pikkarainen et Victor Cathala. Sous le regard de Michel Cerda, ils rejouent leur vie d'artistes, de nomades, avec leur vie quotidienne, leur besoin de construire, leur envie d'intime. Cela parle d'espace, de temps, de fuite, de terre à défricher ou à modeler… Souvent, le cirque joue avec ses propres clichés, un peu bohèmes, d'une vie en mode collectif sous couvert d'aventures humaines. Là, si la poésie est présente, le fond révèle une profonde vérité sur le cirque d'aujourd'hui.

Nathalie Yokel

Théâtre Sénart, sous chapiteau, 8/10 allée de la Mixité, 77127 Lieusaint Sénart. Du 16 au 22 décembre 2017, le samedi à 18h, le dimanche à 16h, le mardi à 20h30, le mercredi et le jeudi à 19h30, le vendredi à 20h30. Tél. 01 60 34 53 60.

THÉÂTRE DU RANELAGH / DE ET MES **DOMINIQUE GAILLARD-KAHN**

Les célèbres Amants de Nohant

Ce spectacle musical ressuscite le château de Nohant, cadre de la passion entre George Sand et Frédéric Chopin. Un voyage au cœur du romantisme.

La rencontre entre George Sand et Frédéric Chopin est loin d'avoir été un coup de foudre. « *Elle est antipathique cette Sand ! Est-ce bien une femme ? J'arrive à en douter.* », s'interroge en termes peu galants le compositeur et pianiste. Pourtant, leur liaison sera une des plus célèbres de la période romantique. C'est cette relation passionnelle que retrace la pièce écrite et mise en scène par Dominique Gaillard-Kahn, à laquelle s'ajoutent les relations non moins tumultueuses entre George Sand et sa fille, Solange. Celle-ci est interprétée par Claire-Estelle Murphy, Chopin est joué par Claude Kahn tandis qu'Anna Kasyan, Olivier de Narnaud ou Cécilia Norick chantent le répertoire de prédilection de la cantatrice Pauline Viardot, grande amie du couple.

Ilana Mazel

Théâtre du Ranelagh, 5 rue des Vignes, 75016 Paris. Les dimanches 3, 10, 17 décembre 2017, lundi 29 janvier, mardi 13 février, mardis 20 et 27 mars 2018. Tél. 01 42 88 64 44. Durée : 1h30.

Critique

La dernière bande

TKM THÉÂTRE KLÉBER-MÉLEAU / DE **SAMUEL BECKETT** / MES **DAN JEMMETT**

Sur la scène du Théâtre Kléber-Méleau, Omar Porras interprète Krapp avec maestria. Si elle éclaire le délitement du vieux clown, la mise en scène de Dan Jemmett rend aussi hommage à la vigueur de la création artistique. À sa manière singulière de défier le temps et la solitude.

Omar Porras dans le rôle de Krapp.

© Mario Del Curto

« *Quelle œuvre extraordinaire !* » souligne Dan Jemmett, qui confie avoir voulu mettre en scène *La dernière bande* dès ses débuts au théâtre. Il connaît Omar Porras depuis une vingtaine d'années, et c'est l'art théâtral du comédien et metteur en scène, imprégné de traditions plurielles et d'un travail sur le corps extrêmement précis, qui l'a convaincu de franchir le pas. Parmi l'œuvre de l'auteur irlandais, ce monologue intime évoque de manière particulièrement aiguë et bouleversante le rapport au temps, au parcours si fugace d'une vie, traversées de désirs et de renoncements, de douleur et de douceur. Avec la minutie d'une partition musicale, les didascalies si détaillées de Beckett décrivent à la fois la scénographie, l'apparence physique de Krapp – « *Pantalon étroit, trop court, d'un noir pisseux. (...) Chemise blanche crasseuse (...). Surprenante paire de bottines, d'un blanc sale, du 48 au moins, très étroites et pointues. Visage blanc. Nez violacé. Cheveux gris en désordre. Mal rasé* » –, et le déroulé rigoureusement rythmé de ses actions. À chacun de ses anniversaires, depuis des décennies, Krapp, qui a échoué à devenir auteur, livre au magnétophone une chronique de sa vie. Cette activité essentielle, obsessionnelle, le tient en alerte. Vieux clown désabusé, affaibli, seul, il écoute aujourd'hui, à l'âge de 69 ans, la voix de sa jeunesse (boîte 3, bobine 5). Trente ans plus tôt, l'évidence de l'amour le saisissait au creux d'une barque tranquille dérivant parmi les roseaux...

La turne de Krapp, un théâtre réinventé

Omar Porras compose avec un talent millimétré un clown infiniment fragilisé par la vieillesse, lorsque les déplacements deviennent lents et difficiles, les gestes imprécis. Il oscille de manière impressionnante entre une spontanéité maladroite et espiègle et une gravité profonde et émouvante. Entre une joie enfantine et une tristesse insondable. Sans pathos, c'est toute la condition humaine, à la fois dérisoire et tragique, qu'exprime ainsi le dialogue de Krapp avec son passé, avec son magnétophone et ses « bobines ». Le temps demeure le maître de toute vie, le maître du théâtre aussi. Pourtant, la mise en scène souligne, malgré notre finitude, malgré le délitement et la déréliction de l'être, cette extraordinaire capacité humaine à représenter la vie à travers l'art. La turne de Krapp est ici un théâtre. À travers son parti pris, la mise en scène célèbre l'art qui traverse le temps, rend hommage à la ténacité et à l'engagement des artistes. Par ricochet, sans doute à cause de ses fameux petits cahiers noirs classés et annotés, la persévérance de Krapp nous rappelle en particulier celle d'un immense écrivain, expert en accumulation, qui se consacra tout entier à son œuvre, *À la recherche du temps perdu*. Sur ses cahiers inlassablement corrigés, Marcel Proust lutta avec un courage admirable pour créer une forme juste. En 1930, Beckett rédigea un essai à son sujet. Il est aussi émouvant de savoir que Dan Jemmett a rêvé mettre en scène son père, qui était acteur, dans le rôle de Krapp. Grâce à sa collaboration féconde avec Omar Porras, il maintient et porte haut l'exigence artistique. Contre l'oubli, contre la solitude. Car l'obscurité qui enveloppe Krapp est celle de l'écoute.

Agnès Santi

TKM, Théâtre Kléber Méleau, chemin de l'Usine à Gaz 9, CH – 1020 Renens-Malley, Suisse. Du 14 novembre au 3 décembre 2017. Tél. +41 21 625 84 29. www.tkm.ch

Critique

L'Art de Suzanne Brut

LES DÉCHARGEURS / DE **MICHAEL STAMPE** / MES **CHRISTOPHE LIDON**

Michael Stampe invente Suzanne Brut, petite sœur de Séraphine de Senlis et des génies de l'art hors normes, qu'interprète magistralement Marie-Christine Danède, dans la miniature polychrome mise en scène par Christophe Lidon.

Marie-Christine Danède, magnifique et poignante Suzanne Brut.

© Stéphane Cottin

« *Où viennent s'installer les estrades pompeuses de la Culture et pleuvoir les prix et lauriers sauvez-vous bien vite : l'art a peu de chance d'être de ce côté. (...) Le vrai art, il est toujours là où on ne l'attend pas. Là où personne ne pense à lui ni ne prononce son nom. L'art, il déteste être reconnu et salué par son nom. Il se sauve aussitôt. L'art est un personnage passionnément épris d'incognito* » disait Jean Dubuffet dans *L'Homme du commun à l'ouvrage*. Ainsi va Suzanne, inconnue et cachée dans un couvent du Périgord, rôdant dans la grange la nuit venue pour y voler de la peinture. Elle la mélange aux herbes et aux fleurs dans lesquelles elle aime à se coucher pour mieux entendre le vol des abeilles. Autour d'elles, il y a les autres folles qu'on a cloîtrées, les sœurs acariâtres et les Allemands qui ont réquisitionné le couvent. C'est la guerre. Les vivres manquent, mais Suzanne n'en a cure, tant qu'elle peut trouver des « *bois* » pour peindre le visage de la sainte Vierge et de son amie sainte Jeanne, qui vient régulièrement la visiter pour une petite causette. Elle peint des auréoles merveilleuses, des manteaux extraordinaires pour habiller la bonne Marie, qu'elle craint un peu mais qu'elle aime dévotement. On pense à Camille Claudel, grelottant dans l'asile de Montdevergues, à Séraphine de Senlis et au secret de ses pigments chatoyants, et à tous ces artistes, géniaux et fous, habités et enthousiastes, à ce point incompris des hommes qu'ils ne peuvent plus se vouer qu'aux saints pour survivre.

Simple et sublime

Le texte de Michael Stampe est à la fois drôle et poignant. Comme une mosaïque faite d'éclats de lumière et de petites touches narratives, il raconte la triste histoire de Suzanne et le drame qui l'a conduite à demeurer enfermée au couvent. La mise en scène de Christophe Lidon est économe et efficace. Suzanne est là, entre la chaise et le lit, sous lequel elle cache ses planches extraordinaires pour que le médecin ne les lui vole pas toutes. Le piédestal sur lequel se tient la comédienne sert de support à des projections colorées qui rappellent la technique du dripping et la douceur du vent faisant ondoyer la prairie. Marie-Christine Danède interprète Suzanne avec un talent éblouissant. La voix adopte un timbre rocailleux qui rappelle le phrasé chaud et pierreux du Périgord, les intonations sont mesurées avec une subtilité remarquable ; chaque geste dit à la fois la liberté intransigeante du personnage et la folie, la solitude et le dénuement qui l'affectent. Suzanne apparaît dans toute sa complexité psychologique, à la fois enfant demeurée et artiste transfigurée, sublime et poignante, humaine et sainte, pitoyable et admirable. Le magnifique travail de toute l'équipe qui réussit à créer cette miniature naïve et précieuse est à saluer et à chaudement recommander !

Catherine Robert

Les Déchargeurs, 3, rue des Déchargeurs, 75001 Paris. Du 31 octobre au 23 décembre 2017. Du mardi au samedi, à 19h30. Tél. 01 42 36 00 50. Durée : 1h15.

critique

Gus

LE GRAND T / **THÉÂTRE DE LA COLLINE** / TEXTE ET PAROLES **SÉBASTIEN BARRIER**

Après *Savoir enfin qui nous buvons* sur le vin nature et l'autofictif *Chunky charcoal*, Sébastien Barrier met sa parole-fleuve au service du jeune public dans *Gus*. Un portrait de chat à son image : brillant et inattendu.

Sébastien Barrier et Nicolas Lafourest dans *Gus*.

© Abain

Gus ne fait rien comme les autres. Il n'est pas très doux. Pas très câlin. Il ne se frotte pas aux mollets de ceux qui l'aiment ni ne miaule quand il faut. Assez laid de nature, il en rajoute en malmenant les poils de son ventre qui finissent par former des têtes de mort. Bref, Gus est un chat dont on ne mettrait pas la photo sur les réseaux sociaux, à moins de vouloir faire une frayeur à ses amis ou de s'en prendre à la mode qui fait de l'animal un outil de langage au service de l'expression de soi. Telle n'est pas l'intention première de Sébastien Barrier, artiste associé au Grand T à Nantes, dont on connaît la tendresse pour le félin depuis *Chunky charcoal* (2015), autoportrait sous le signe de la perte où il partageait la scène avec le dessinateur Benoît Bonnemaison-Fitte et le musicien Nicolas Lafourest. Lesquels poursuivent dans *Gus* leur aventure avec le comédien-conteur : l'un dans un costume de Grosminet aux oreilles synthétiques tombantes, au nez aplati et à la guitare dégourdie, l'autre à travers des dessins naïfs projetés sur un écran. Dans ce premier spectacle jeune public – on peut aller voir *Gus* à partir de dix ans –, le recours à l'animal aimé de tous ou presque permet avant tout à Sébastien Barrier de s'adresser à l'enfant sans renoncer à rien de sa verve satirique à l'inventivité plus galopante que son héros à quatre pattes. De rendre accessible aux petits sa vision mélancolique du monde et sa manière très personnelle de se débrouiller avec. Portrait de chat atypique, *Gus* s'adresse ainsi à l'intelligence autant qu'à la sensibilité.

Portrait de l'artiste en jeune chat

Neuvième chat d'une portée, abandonné à sa naissance dans un sac poubelle et recueilli par un garçon solitaire et complexé, Gus est pour Sébastien Barrier le motif d'une poésie hybride. Une façon de donner une direction précise à son verbe dont les huit heures de *Savoir enfin qui nous buvons* (2014) nous ont fait découvrir les passionnants débordements. L'épique teinté d'un désespoir toujours aux aguets. Comme les viticulteurs dont il dresse le portrait dans ce spectacle, la boule de poils éponyme de *Gus* est décrite par des cris et des chuchotements. Par des chants et des poèmes au lyrisme un peu trash. Mais pas trop. Avec son art habituel, Sébastien Barrier multiplie les registres de parole pour creuser son sujet bien plus profond qu'il n'y paraît. Aussi humanisé que le narrateur du *Chat Murr* de Hoffmann, le diabolique Béhémoth du *Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov, ou encore tous les protagonistes de *La Ferme des animaux* de George Orwell, Gus est un miroir malicieusement tendu à notre société. À ses mécanismes d'exclusion. De rejet de la différence. Des thèmes récurrents dans la création jeune public, que la figure du héros poilu de la pièce permet d'aborder avec une grande originalité. Tout en questionnant en filigrane le rôle de l'artiste. Car chez Sébastien Barrier : tel chat, tel maître.

Anaïs Heluin

Le Grand T, 84 rue du Général-Buat, 44000 Nantes. Du 23 novembre au 2 décembre. Tél. 02 51 88 25 25.
Théâtre de la Colline, 15 rue Malte-Brun, 75020 Paris. Du 6 au 29 décembre. Mercredi, jeudi et samedi à 14h30 et 20h (uniquement à 20h le 6 décembre), vendredi à 20h (excepté le 29 décembre à 14h30 et 20h), dimanche à 16h. Tél. 01 44 62 52 52. Durée : 1h.

L'ONDE THÉÂTRE

Festival Un Air de famille

Du 2 au 22 décembre, le Festival Un Air de famille ouvre les portes de L'Onde aux jeunes spectateurs à partir de deux ans.

La Nuit où le jour s'est levé, programmé lors du Festival Un Air de famille.

© Christophe Raynaud de Lage

C'était en décembre dernier. Le Festival La Fête des Mômes devenait Un Air de famille. Le nom changeait, mais le projet restait identique : rendre accessible au plus grand nombre le spectacle vivant. Pour son édition 2017, le festival jeune public présente *La Nuit où le jour s'est levé* (de Sylvain Levey, Magali Mougel et Catherine Verlaguet), proposition entre théâtre, cirque et musique du metteur en scène Olivier Letellier, ainsi que deux ciné-concerts. Le premier conçu par les frères Litzler (*Le Voyage du lion Boniface*, d'après deux courts métrages de Fiodor Khitrouk), le second par Benoît Charest, qui s'empare de l'univers du film d'animation *Les Triplettes de Belleville*. Quant au monumental *Sapin de l'Onde* (à travers lequel le public pourra circuler), il sera réalisé par le duo de plasticiens Grout / Mazeas et donnera lieu à des ateliers pour « *s'immerger dans le monde mystérieux et sauvage de la forêt* ». Une autre façon de partager en famille les plaisirs de l'imaginaire artistique.

Manuel Piolat Soleymat

L'Onde Théâtre-Centre d'art, 8 bis av. Louis-Breguet, 78140 Vélizy-Villacoublay. Du 2 au 22 décembre 2017. Tél. 01 78 74 38 60. www.londe.fr

STUDIO-THÉÂTRE DE STAINS / D'APRÈS **SARA STRIDSBERG** / CONCEPTION **YNGVILD ASPELI**

Chambre noire

À partir de *La faculté des rêves* de Sara Stribsberg, Yngvild Aspeli dresse un portrait marionnettique de Valérie Solanas. Une écrivaine féministe connue pour avoir tiré sur Andy Warhol.

Yngvild Aspeli dans *Chambre noire*.

© Benoît Schupp

Sur un matelas sommaire, une marionnette à taille humaine repose, désarticulée. C'est Valérie Solanas à la veille de sa mort, dans un hôtel miteux de San Francisco. Avec la percussionniste Marthe Sørlien Holen, la marionnettiste d'origine norvégienne Yngvild Aspeli fait apparaître dans *Chambre noire*, la dernière création de sa compagnie Plexus Polaire, les personnages et souvenirs les plus marquants de la vie de cette femme. Du moins telle que la dépeint la Suédoise Sara Stridsberg dans *La faculté des rêves*, fantaisie littéraire autour de celle qui est passée à la postérité pour son manifeste féministe radical S.C.U.M (Society for Cutting Up Men), écrit en 1967. Et pour avoir tenté un an plus tard de tuer par balles Andy Warhol. Avec plusieurs marionnettes représentant Valérie Solanas à des âges différents, musique et vidéos composent un portrait complexe. Celui d'une femme qui a cherché sa liberté très loin des sentiers battus.

Anaïs Heluin

Studio-Théâtre de Stains, 19 rue Carnot, 93240 Stains, France. Le 12 décembre 2017, à 20h45. Durée du spectacle : 1h.
Navette gratuite A/R : à 20h au métro Porte de la Chapelle et à 20h30 au métro Saint-Denis Université. Tél. 01 48 23 06 61.
www.studiotheatrestains.fr

Critique

L'Autre Fille

COMÉDIE DE BÉTHUNE / D'ANNIE ERNAUX / MES **CÉCILE BACKÈS**

Cécile Backès part sur les routes du Pas-de-Calais avec *L'Autre Fille* d'Annie Ernaux. La comédienne Cécile Gérard confère à cette lettre imaginaire adressée à une sœur morte l'évidence de la profondeur.

Cécile Gérard dans *L'Autre Fille*, d'Annie Ernaux.

© Thomas Faverjo

L'autre fille, c'est Ginette. La sœur qu'Annie Ernaux n'a pas connue. Morte à l'âge de six ans des suites de la diphtérie, deux ans avant la naissance de l'écrivaine, cette absente, qui deviendra une ombre, est longtemps restée enfouie dans le non-dit d'un secret de famille. Ce n'est qu'à l'âge de dix ans qu'Annie Ernaux, entendant sa mère se confier à une cliente sur le pas de son épicerie, apprend dans le même temps la naissance et la disparition de cette sœur aînée. Elle ne parlera jamais de cette découverte à ses parents, gardant pour elle le poids de cette connaissance clandestine. Mais l'autre fille, ce n'est pas uniquement Ginette, cette présence en creux, cette âme perdue pour le monde des vivants. C'est aussi celle qui est venue après, l'enfant de remplacement qui, elle, a su trouver les moyens de survivre… À partir de cette lettre adressée à une morte, Cécile Backès crée un monologue théâtral mis en scène dans le cadre du programme de décentralisation départementale de la Comédie de Béthune. Un monologue incarné par Cécile Gérard, qui s'empare de la mémoire d'Annie Ernaux (le texte est publié chez Nil Éditions) avec une force faite de simplicité et d'intériorité. La comédienne évolue au plus près du public, comme parmi lui, au sein d'un espace quadri-frontal peuplé de tables en bois et de divers objets (cette ingénieuse scénographie du quotidien est signée Raymond Sarti).

Un théâtre de l'intime et de la proximité

Entre mots et silences, lumières et paysages sonores, c'est un spectacle d'une grande sensibilité qui prend corps devant nous. On est saisis par l'intensité concrète que font naître la voix et la présence de Cécile Gérard. Par sa façon de se déplacer. De s'adresser aux spectatrices et spectateurs – sobrement, sans effet – les regardant à l'occasion dans les yeux, leur souriant. Les sollicitant pour lire une lettre. Établissant, avec eux, une communauté de l'instant. On retrouve, dans ce travail plein de charme, toute l'envergure de l'écriture d'Annie Ernaux. Passionnée par cette littérature de la mémoire, Cécile Backès a trouvé le chemin menant à son accomplissement théâtral. C'est ce qu'elle tentera une nouvelle fois de faire, la saison prochaine, en portant à la scène un autre roman de l'écrivaine. La directrice de la Comédie de Béthune créera *Mémoire de fille* (paru en 2016 aux Éditions Gallimard), avec notamment Nathalie Richard.

Manuel Piolat Soleymat

Comédie de Béthune, Centre dramatique national Nord-Pas de Calais, 138 rue du 11-novembre, 62400 Béthune. Spectacle en décentralisation dans le Pas-de-Calais : le 23 novembre 2017 à **Saint-Venant**, le 24 novembre à **Gonnehem**, le 30 novembre à **Auchy-les-Mines**, le 7 décembre à **Divion**, le 8 décembre à **l'Abbaye de Belval**, les 25 et 26 janvier 2018 à **Bruay-la-Buissière**, le 27 janvier à **Richebourg**, le 28 janvier à **Witternesse**, le 31 janvier à **Festubert**, le 1er février à **Marles-les-Mines**, les 21 et 23 février à Béthune. également du 6 au 9 février au **Théâtre d'Angoulême**. Durée de la représentation : 1h10. Spectacle vu lors de sa création à Lillers, le 16 novembre 2017. Tél. 03 21 63 29 19. www.comediedebethune.org

Critique

Vous n'aurez pas ma haine

THÉÂTRE DU ROND-POINT / D'APRÈS **ANTOINE LEIRIS** / MES **BENJAMIN GUILLARD**

À la suite des attentats du 13 novembre 2015, *Vous n'aurez pas ma haine* pose sérieusement la question de la transposition des tragédies du réel en spectacle.

Vous n'aurez pas ma haine d'après le récit d'Antoine Leiris.

© Giovanni Cittadini Cesi

Père d'un enfant de 17 mois, le personnage fait le récit des jours qui suivent la perte de sa femme dans l'attentat du Bataclan. On parle de personnage parce qu'il est interprété par Raphaël Personnaz mais, à l'origine, il s'agit bien du récit mené par une personne, une vraie, Antoine Leiris, dont le post bouleversant, sur Facebook, quelques jours après la mort de sa femme, avait ému les réseaux sociaux. Dans celui-ci, il affirmait haut et fort, s'adressant aux assassins djihadistes, qu'il ne céderait pas à la haine, tout en levant un voile pudique sur sa situation de jeune père qui se retrouve seul à seul avec son fils. Entre eux, l'absence soudaine de la maman. Sans doute pour combattre la douleur, pour se reconstruire, Antoine Leiris a ensuite fait le récit des jours consécutifs à l'attentat du Bataclan. En est né un livre paru très vite après les attentats, en mars 2016. Cette année, une société de production a fait commande à Benjamin Guillard de son adaptation pour le théâtre et de sa mise en scène.

Au bord du voyeurisme compassionnel

Seulement voilà, entre un post Facebook écrit au cœur du malheur, un journal qui rend plus supportable les premiers jours de l'après, et un récit qu'on porte deux ans après sur les planches, la parole change de statut. De réaction à vif, elle devient témoignage, puis se transforme en objet littéraire et spectaculaire. Sur ce dernier plan, qui est celui de cet article critique, nos doutes sont nombreux. Disons-le crûment, l'intérêt de *Vous n'aurez pas ma haine* est très faible. Quel apport documentaire que de suivre ce jeune homme du soir des attentats au lendemain de l'enterrement de sa femme, en passant par l'institut médico-légal, les premiers moments seul à seul avec son fils, le retour à la crèche… ? On est au bord du voyeurisme compassionnel. De même, du côté de l'analyse des faits, de la manière d'en rendre compte – rappelons-le encore, le témoignage est écrit très peu de temps après les événements – on ne trouvera pas, dans la métaphore filée de l'être aimé en astre disparu ou dans le récit des femmes qui apportent des petits pots à la crèche, beaucoup matière à réfléchir. Le récit d'Antoine Leiris est simple et authentique, c'est toute sa force. Et il colle aux faits dans une langue qui se prête certainement plus à la lecture – sobre, silencieuse, intérieure – qu'à la théâtralité. Ainsi, les énervements répétés du personnage surlignent inutilement les émotions du personnage. Quant aux intermèdes au piano – avec inutiles jeux de lumière sur le voile qui sépare la pianiste du protagoniste –, ils ont au moins l'avantage de ne pas verser dans le larmoyant. Non, décidément, rien ne trouvera grâce à nos yeux dans ce spectacle empli d'une parole consensuelle qui ne questionne rien.

Éric Demey

Théâtre du Rond-Point, 2 bis av. Franklin-Delano-Roosevelt, 75008 Paris. Jusqu'au 10 décembre, du mardi au dimanche à 18h30, relâche les lundis et le 19 décembre. Tél. 01 44 95 98 00. Durée : 1h20.

THÉÂTRE DE LA VILLE-ESPACE CARDIN / DE **FABRICE MELQUIOT** / MES **EMMANUEL DEMARCY-MOTA**

Alice et autres merveilles

Emmanuel Demarcy-Mota met en scène le texte dans lequel Fabrice Melquiot revisite le chef-d'œuvre de Lewis Carroll, ajoutant de la fantaisie à l'inventivité et de la profondeur à la légèreté du jeu avec les mots.

© Jean-Louis Fernandez

Merveilleuse Alice, réinventée par Melquiot et Demarcy-Mota.

« Alice et autres merveilles aborde le thème de la fantaisie, c'est-à-dire de la liberté de création sans entraves, donc la notion de liberté. Comment travailler sur l'émerveillement qui met en branle l'inconnu, comment comprendre Alice, ce personnage qui décide de s'enfuir du monde qu'elle n'aime pas, pour un monde d'imaginaire et de liberté ? », dit Emmanuel Demarcy-Mota. Comme une petite Antigone entêtée et rebelle, Alice est une aventurière qui sonde les mystères souterrains avant de remonter à la surface pour accéder au pays du théâtre, qui est celui de tous les possibles. En chemin, elle croise évidemment un bestiaire malicieux dont les membres espiègles (lapin archi-pressé et chat souriant, Barbie et E.T. et un impayable Pinocchio qui rêve de devenir Cyrano de Bergerac) l'accompagnent dans sa quête.

Catherine Robert

Théâtre de la Ville-Espace Cardin, 1 av. Gabriel, 75008 Paris. Du 13 au 30 décembre 2017. Mercredi, samedi et dimanche à 15h ; jeudi à 14h30 ; mardi et vendredi à 19h30. Relâche le 18 et du 24 au 26 décembre. Tél. 01 42 74 22 77. À partir de 7 ans.

THÉÂTRE DU ROND-POINT / DE ET AVEC **JONATHAN CAPDEVIELLE**

Adishatz / Adieu

Jonathan Capdevielle se dévoile entre les paroles de chansons glanées parmi les « tubes » accrochés au cœur de notre mémoire collective.

© Alain Monot

Un solo a cappella imaginé et interprété par Jonathan Capdevielle.

Sans doute ces quelques notes traînaient-elles depuis longtemps au creux d'un souvenir, coincé sous les caillasses brisées de l'oubli. Sans doute ces mélodies chantonnaient-elles encore secrètement au lointain des années. Jonathan Capdevielle les réveille, les répète, les décale, en se glissant dans la voix de ses idoles. *« Adolescent, outre mes exercices d'imitateur, j'apprenais et chantais fréquemment des "tubes" et principalement ceux de Madonna »* avoue-t-il. Complice de Giselle Vienne, étonnant imitateur et performeur, il a cousu chansons à succès et chants traditionnels pyrénéens pour dérouler le fil d'une confession intime où se révèle l'itinéraire d'un personnage vacillant entre vie réelle et fantasmée. Ambivalent, drôle ou nostalgique, il trouble les frontières d'identités sous le travestissement et l'imitation, laisse sourdre à travers les paroles *« cette quête de ressembler à… d'y croire et d'être finalement »*. Un solo a cappella mêlant pop music, répertoire baroque et chants traditionnels. Entre burlesque et gravité.

Gwénola David

Théâtre du Rond-Point, 2 bis av. Franklin-Delano-Roosevelt, 75008 Paris. Du 12 décembre 2017 au 6 janvier 2018, du mardi au samedi à 20h30, relâche le dimanche, le lundi et le 2 janvier. Tél. 01 44 95 98 21. Durée : 1h. Dans le cadre du Festival d'Automne.

THÉÂTRE DE SAINT-QUENTIN EN YVELINES / D'APRÈS L'OPÉRA DE **GEORGES BIZET** / CONCEPTION **MICHEL LAUBU**

Une cArMen en Turakie

Géniaux recycleurs d'objets usagés, Michel Laubu et ses complices du Turak Théâtre s'emparent très librement de *Carmen* de Georges Bizet. Une belle aventure en Turakie.

© Romain Etienne

Une cArMen en Turakie du Turak Théâtre

L'amour, en terre de Turakie, est un poisson rebelle que nul ne peut apprivoiser. Sur une île imaginaire inspirée par celle de Sein en Bretagne, où se dresse le phare d'Ar-Men, l'héroïne de *Une cArMen en Turakie* est en effet presque pareille à celle de Georges Bizet : séductrice et éprise de liberté. Bricolée par Michel Laubu avec du papier mâché, des vinyles et toutes sortes d'autres objets récupérés, la belle se fait libérer de son phare-prison par un Don José de bric et de broc. Cela sur une musique aussi savamment rafistolée que le reste par Laurent Vichard, également auteur d'adorables films d'animation, dont les crustacés musiciens prennent parfois le relai de l'opéra enregistré dans des harmonies et des timbres inattendus. Créé il y a trente ans par le Turak Théâtre, le territoire de Turakie regorge toujours autant de surprises et de fantaisie.

Anaïs Heluin

Théâtre de Saint-Quentin en Yvelines, 3 place Georges-Pompidou, 78180 Montigny-le-Bretonneux, France. Du 20 au 23 décembre 2017. Le 20 décembre à 15h, le 21 à 19h30, le 22 à 20h30, le 23 à 18h. Tél. 01 30 96 99 00. www.theatresqy.org

L'APPLI !

la terrasse

INDISPENSABLE POUR LE PUBLIC ET POUR LES PROS !

Disponible gratuitement sur google play et App Store.

Disponible sur App Store

DISPONIBLE SUR Google play

Critique

J'accrocherai sur mon front un as de cœur

ESPACE CIRQUE D'ANTONY / DE LA **COMPAGNIE PAGNOZOO** / MES **ANNE-LAURE LIÉGEOIS**

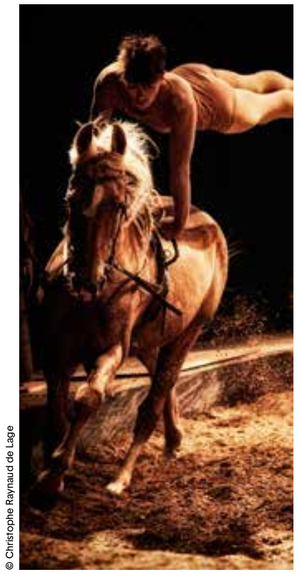
C'est le fruit d'une rencontre sous chapiteau. Celle des voltigeurs équestres de la Compagnie Pagnozoo et de la metteure en scène Anne-Laure Liégeois. *J'accrocherai sur mon front un as de cœur* nous invite à une suite de chevauchées teintées de rêveries. Entre corps à corps acrobatiques et rythmes de tangos.

Les Pagnot viennent d'un petit village de Franche-Comté. L'histoire de cette famille de voltigeurs à cheval a commencé il y a trente ans, dans les années 1980, lorsque Jacques, le patriarche, fonde une compagnie de cirque équestre sous chapiteau. Pagnozoo est née. De père à fille (Alice), à fils (Calou et Johan) et à belle-fille (Nolwen Gehlker) ; de grand-père à petits-enfants (Lilia et Soan, enfants de Nolwen et Calou) : c'est une véritable lignée d'artistes circassiens qui s'est au fil des ans constituée. Et qui présente aujourd'hui, à l'Espace Cirque d'Antony, *J'accrocherai sur mon front un as de cœur*. La particularité de cette nouvelle création est d'avoir vu le jour à partir d'un dialogue entre cette famille des arts de la piste et la metteure en scène de théâtre Anne-Laure Liégeois. L'idée de cette rencontre est venue du Théâtre Firmin Gémier, La Piscine (Pôle national des arts du cirque depuis 2011) qui connaît bien la Compagnie Pagnozoo pour avoir présenté, en 2015, le spectacle *Emmène-moi*. Le résultat de ce brassage artistique est très touchant. À l'image d'une rêverie physique, athlétique, mais également empreinte de sensibilité. D'une grande délicatesse. En un peu plus d'une heure, on assiste à une suite de tableaux déployant virtuosité équestre, ainsi qu'une forme de poésie concrète, terrienne, qui donne naissance à toutes sortes d'émotions.

Kala, Oman, Leston, Jazzy…, et quatre autres chevaux

Huit chevaux entrent et sortent. Vont au pas. Au trot. Accomplissent des tours de piste dans des corps à corps acrobatiques, ou fusionnels, avec leurs partenaires humains. Une jeune femme en robe de tulle lit un livre, tranquillement, comme extirpée du monde ouaté d'un conte poétique. Un autre personnage, plus quotidien, débarque d'on ne sait où. Étranger dans un monde qui le découvre et l'accueille, il fait l'apprentissage de la relation à l'animal. Il y a également le quatuor de la bandonéoniste Louise Jallu (Tango Carbón) qui, installé sur une mezzanine, fait naître une très belle atmosphère de tango (la composition est cosignée par Bernard Cavanna). Accessible à partir de cinq ans, *J'accrocherai sur mon front un as de cœur* nous séduit par ses numéros de voltige aventureux. Mais aussi par une façon de parler de respect, de complicité, de rapport à l'autre : qu'il soit humain ou animal.

Manuel Piolat Soleymat



© Christophe Raynaud de Lage

J'accrocherai sur mon front un as de cœur, à l'Espace Cirque d'Antony.

Théâtre Firmin Gémier, La Piscine, Espace Cirque d'Antony, av. Georges-Suant, 92160 Antony. Du 24 novembre au 23 décembre 2017. Les vendredis et samedis à 20h, les dimanches à 16h, le samedi 9 décembre à 18h, le samedi 23 décembre à 15h et 20h. Durée du spectacle : 1h10. Tél. 01 41 87 20 84. www.theatrefirmingemier-lapiscine.fr Également du 26 au 28 janvier 2018 à **Goussainville**, du 8 au 10 juin au **Cirque Théâtre d'Elbœuf**.

Critique

Les Autres

THÉÂTRE DE L'ÉPÉE DE BOIS / TEXTE DE **JEAN-CLAUDE GRUMBERG** / MES **JEAN-LOUIS BENOIT**

Jean-Louis Benoit réunit quatre pièces courtes de Jean-Claude Grumberg et offre un tableau habilement agencé du racisme ordinaire et du puits sans fond de la haine nourrie par la peur et la bêtise.

« Le type avec lequel on regarde le foot à la télé, celui qui vient vous aider à repeindre la cuisine le dimanche, parce que le week-end d'avant, c'est vous qui êtes allé l'aider à bricoler sa voiture. Venant d'un milieu ouvrier, cela symbolisait pour moi les relents de pastis, la pétanque, la connerie morne » disait François Cavanna du personnage qu'il appelait *« mon beauf »* et auquel Cabu offrit un visage dans ses dessins dès 1965. A la même époque, Jean-Claude Grumberg écrivait *Michu*, *Les Vacances*, *Rixe* et *La Vocation*. Xénophobe et haineux, sûr de lui et de son droit, convaincu d'être chez lui là où le hasard l'a fait naître, et supérieur aux autres quand il va chez eux, le *« beauf »* qu'il croque a le verbe haut et la gâchette facile, rudoie sa femme et ses enfants et dégomme *« bougnoules »* et *« ratons »* quand ils sont à portée de parechoc et de carabine. Sa chanson imbécile sert de musique de fond à tout le XXe siècle, et si certains l'entonnent aujourd'hui comme hier avec des accents moins graveleux, elle persiste toujours et mérite qu'on l'entende dans sa vérité brutale pour se garder de rejoindre son chœur prospère.

Les hoquets de la haine indigeste

Philippe Duquesne endosse avec un formidable talent le rôle de ce crétin ordinaire qui traverse les quatre pièces réunies comme autant de variations sur le thème du racisme. Le décor de Jean Haas ne force pas le trait de l'évocation populaire. On pourrait être dans n'importe quel milieu social : une fois réunis les intimes autour de la table familiale ou lorsque le secret du lit conjugal protège l'invective sincère, on est entre soi et on peut allègrement avouer que l'on déteste les autres, dont la seule présence est étouffante et odieuse.

© Bohumil Kostohryz

Philippe Duquesne, Nicole Max, Pierre Cuq, Stéphane Robles et Antony Cochin dans *Les Autres*.

Si la première et la dernière de ces quatre pièces sont particulièrement efficaces, les deux morceaux intermédiaires – faute sans doute d'un rythme assez enlevé le soir de la première – sont moins convaincantes. Mais les comédiens gagneront d'évidence en fluidité au fur et à mesure qu'ils roderont cette partition stupéfiante et émétique. On voudrait que tout cela passe très vite : la vertu de ce spectacle est de nous forcer à écouter ce qu'on fait souvent semblant de ne pas entendre. Jean-Claude Grumberg le dit lui-même : *« ces courtes satires sont encore, hélas, d'une actualité accablante »*. Jean-Louis Benoit le déplore tout autant mais rappelle qu'on ne peut pas combattre le danger si on l'ignore.

Catherine Robert

Théâtre de l'Épée de Bois, La Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris. Du 23 novembre au 24 décembre 2017. Du jeudi au samedi à 20h30 ; samedi et dimanche à 16h. Tél. 01 48 08 39 74. Durée : 1h30.

Critique

Bella Figura

THÉÂTRE DU ROND-POINT / TEXTE ET MES **YASMINA REZA**

Commande de Thomas Ostermeier pour les comédiens de la Schaubühne de Berlin, *Bella Figura* est aujourd'hui présentée au Théâtre du Rond-Point dans sa version française. Signant une piètre mise en scène, l'auteure Yasmina Reza transforme sa comédie mélancolique en petite pièce de boulevard.

Il n'y a parfois pas pire ennemi que soi-même, notamment lorsqu'il s'agit de donner corps, voix, envergure à ses propres mots sur un plateau de théâtre. C'est la remarque que l'on se fait au sortir de la grande salle du Théâtre du Rond-Point, où se joue actuellement, et jusqu'à la fin du mois de décembre, la dernière pièce de l'auteure – et ici donc metteure en scène – Yasmina Reza (le spectacle a été créé le 12 janvier dernier à Toulon, au Théâtre Liberté). À la lecture (le texte est publié aux Editions Flammarion), *Bella Figura* déploie un joli entrelacs de clairs et d'obscurs, d'ironie et de désenchantement, à l'occasion duquel un homme marié (Boris, Louis-Do de Lencquesaing) et sa maîtresse (Andrea, Emmanuelle Devos) se voient confrontés à la réalité et aux limites de leur relation. Tout commence par une scène de ménage, sur le parking du restaurant au sein duquel le couple avait prévu de dîner. Les attaques fusent, mordantes, laissant prévoir la fin anticipée du rendez-vous amoureux. C'est précisément au moment où Andrea et Boris s'apprêtent à quitter les lieux que surgissent de nouveaux personnages : Françoise (Camille Japy), son époux Eric (Micha Lescot) et sa belle-mère Yvonne (Josiane Stoléru), tous trois venus fêter l'anniversaire de cette dernière.

Josiane Stoléru et Emmanuelle Devos, deux grandes comédiennes

Cette rencontre inopinée va chambouler le cours de la soirée. Car – le hasard fait parfois mal les choses – Françoise est une grande amie de Patricia, l'épouse de Boris… Comme souvent dans les pièces de Yasmina Reza, on retrouve ici le goût des répliques intelligentes et des effets de paradoxe. On retrouve aussi des personnages de (petits) bourgeois engoncés dans des existences trop étroites, des êtres en butte aux faux-semblants contemporains. Tout cela pourrait donner naissance à une touchante comédie mélancolique, si la mise en scène conçue par l'auteure ne sonnait aussi creux. Comme un ballon qui reste à plat, la représentation à laquelle on assiste accentue les limites du texte (le rire facile, une forme de clinquant) sans réussir à mettre en évidence sa part de profondeur. Laissés à eux-mêmes, Camille Japy, Louis-Do de Lencquesaing et Micha Lescot font ce qu'ils peuvent : sans succès. Les grandes Josiane Stoléru et Emmanuelle Devos, elles, parviennent peu à peu à faire exister leur personnage. Elles trouvent le chemin d'une vérité intérieure. C'est insuffisant pour sauver le spectacle, mais ces bouffées de vie donnent un peu de couleur à *Bella Figura*.

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre du Rond-Point, salle Renaud-Barrault, 2 bis av. Franklin-Delano-Roosevelt, 75008 Paris. Du 7 novembre au 31 décembre 2017 à 21h. Le dimanche à 15h. Relâche les lundis, les 11 et 14 novembre, ainsi que le 5 décembre. Durée du spectacle : 1h25. Tél. 01 44 95 98 21. www.theatredurondpoint.fr

Bella Figura de Yasmina Reza, dans une mise en scène de l'auteure.

© D. R.

Entretien / Vincent Dussart

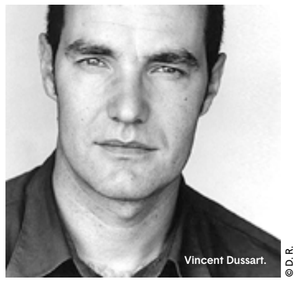
Sous la Glace

THÉÂTRE DE L'OPPRIMÉ / DE **FALK RICHTER** / **CIE DE L'ARCADE** / MES **VINCENT DUSSART**

Vincent Dussart met en scène l'histoire de Jean Personne, que son enfance transparente a conduit à transformer son âme en tonneau des Danaïdes : alerte existentielle sur fond de rock'n'roll…

Comment avez-vous choisi ce texte ?

Vincent Dussart : Je travaille depuis un certain nombre de spectacles, sinon dans tous mes spectacles, sur les stratégies que mettent en place les humains pour se sentir exister. Voilà aussi un certain temps que je m'interroge sur mon propre travail, sur la manière dont il me remplit, dont il me laisse vide. Je cherchais un texte qui parle du travail, et celui de Richter fait un lien tout à fait évident et très écrit (car très explicite) entre cette difficulté à se sentir exister, cette fragilité de la conscience de soi, et cette addiction au travail. Le texte alterne les scènes d'enfance où Jean Personne, Mister Nobody, éprouve cette défaillance du sentiment d'exister, et celles où, adulte, il essaie de combler cette défaillance par de la performance, sans jamais y parvenir vraiment : ce texte m'a bouleversé !



Vincent Dussart.

© D. R.

« Un texte sombre qui sonne comme une alerte. »

Comment le mettez-vous en scène ?

V. D. : C'est une pièce kaléidoscopique – scènes d'enfance, scènes dans l'entreprise, scènes avec ses collègues –, où Jean Personne cherche des stratégies pour se sentir exister, jusqu'à arriver en retard dans les aéroports pour entendre appeler son nom… C'est un récit de moments de vie, mais qui apparaissent plutôt comme des souvenirs. J'avais besoin de son pour les lier entre eux, le son vient fragmenter le récit et crée de l'accident en permanence. Un des trois personnages joue de la guitare électrique en live sur le plateau : on passe de la berceuse d'enfance avec des mélodies presque nostalgiques à des moments beaucoup plus violents, où la guitare est saturée.

Quelle leçon de vie nous propose-t-il ?

V. D. : À la fin du spectacle, l'être humain disparaît et les objets de consommation gèrent le monde. On est face à une humanité qui a abandonné la sensibilité et ce qui la fait humaine. Mais ce n'est pas un texte fait pour déprimer. La solution, c'est l'empathie : se regarder les uns les autres et retrouver le regard de l'enfance. Au-delà d'un jugement moral sur l'entreprise, c'est comme si Falk Richter nous disait : revenons à l'essentiel, à l'humain, même s'il nous montre un monde qui a complètement renoncé. C'est un texte sombre qui sonne comme une alerte : il faut faire attention aux autres.

Propos recueillis par Catherine Robert

Théâtre de l'Opprimé, 78 rue du Charolais, 75012 Paris. Du 6 au 22 décembre 2017. Tél. 01 43 40 44 44.

Critique

Le Langage des cravates

THÉÂTRE DE BELLEVILLE / TEXTE ET MES **SOPHIE GAZEL**

Dans la filiation de l'univers burlesque et absurde de Jacques Tati, Sophie Gazel crée avec un beau trio de comédiens un théâtre de situations comiques, qui révèle toute la cruauté du rapport au monde de l'entreprise.

Une salle d'attente : murs et mobilier blancs, climatisation, hauts-parleurs et diffusion de musique d'ascenseur, entrecoupée de spots publicitaires sirupeux vantant principalement des solutions destinées à améliorer la rentabilité des entreprises. Une plante verte. Anna entre, puis Raoul, et enfin Esteban : ils ont tous trois rendez-vous pour un entretien d'embauche. Chacun exprime à sa manière une nervosité extrême. Afin de rendre compte de la réalité aliénante du monde du travail et d'une société assujettie aux exigences économiques, Sophie Gazel opte pour la veine du burlesque et de l'absurde, dans la filiation de l'univers délicieux de Jacques Tati. Un pari difficile qui se fonde quasi exclusivement sur le jeu corporel, et qui doit, pour frapper juste, éviter le rire facile et l'outrance de la caricature. Un pari difficile aussi parce que la pièce ne met pas l'accent sur la relation entre candidats et recruteur, qui pourrait donner lieu à certains décalages percutants, mais centre le propos sur l'attente des candidats – que d'ailleurs personne ne va réellement recevoir.

Mimes, jeux de rôles et pression extérieure

Cette focalisation sur l'épreuve de l'attente se révèle une idée très judicieuse, car, ainsi, ce que la pièce dépeint, ce ne sont pas les excès des rapports de domination ou les dérives concrètes du monde de l'entreprise, c'est plutôt le tableau révélateur d'un désarroi immense, d'une dépossession de soi, de manière comique autant que poussée à l'extrême. Une souffrance et un désarroi tels que les personnes ressemblent ici à des pantins sans défense, perdus, prisonniers dans un espace de relégation totale, tant l'enjeu de l'attente les soumet à un diktat absolu, tant l'entreprise paraît une entité inaccessible, incompréhensible et hostile. Même satisfaire leurs besoins les plus élémentaires leur est interdit. C'est un théâtre de jeux de rôles, de mimes et de situations contrastés que déploie Sophie Gazel, qui a conçu la pièce en 2012 dans une Espagne en pleine crise économique. Un théâtre stylisé où s'expriment pleinement le corps et le geste, jusqu'à l'absurde le plus incongru. Rivalité larvée, complicité obligée, mesquineries, embarras… À l'unisson, le trio de comédiens déploie une interprétation précise et réjouissante, un peu hésitante au début puis plus harmonieuse. Maladroite, sans cesse en mouvement et incapable d'énoncer la moindre phrase, Anna (Véronic Joly) est une inquiète calamiteuse. Raoul (Matthieu Beaudin) est un formidable clown vif et dégingandé, une sorte de Monsieur Hulot qui se réfère régulièrement… au Japon. Entre chants naïfs et pleurs compulsifs, Esteban (Pablo Contestabile) déploie lui aussi une belle palette de jeu. Blessé au genou, il a tenu à poursuivre malgré les difficultés. L'interprétation du trio est sans doute moins ample et moins chorégraphiée que prévu, mais la qualité de l'écriture est là.

Agnès Santi

Théâtre de Belleville, passage Piver, 94 rue du Faubourg-du-Temple, 75011 Paris. Du 6 novembre au 19 décembre 2017. Les lundis et les mardis à 19h15. Tél. 01 48 06 72 34. Durée : 1h10. www.theatredebelleville.com

Le langage des cravates, écrit et mis en scène par Sophie Gazel.

© D. R.

Critique

Via Kanana

GRANDE HALLE DE LA VILLETTE / **VIA KATLEHONG** / CHOR. **GREGORY MAQOMA**

Les Via Katlehong rencontrent Gregory Maqoma. Dans un cocktail sud-africain survolté et révolté, ils reviennent aux origines du pantsula, danse populaire de contestation.

© Christian Ganer

Via Kanana par les Via Katlehong, sur une chorégraphie de Gregory Maqoma.

La compagnie Via Katlehong, menée par Buru Mohlabane, Vusi Mdoyi et Steven Faleni, tire son nom du township de Katlehong, où ils résident. C'est un de ces quartiers déshérités où est née la danse pantsula, influencée par les cultures urbaines et les claquettes américaines. Gregory Maqoma, né à Johannesburg, est un danseur et chorégraphe contemporain très repéré internationalement (il a collaboré avec Akram Khan et Sidi Larbi Cherkaoui), et très engagé dans la vie culturelle de son pays. Ensemble, ils ont créé *Via Kanana*, en référence à Canaan ou la Terre promise. Bien sûr, il s'agit des promesses d'égalité et d'une vie meilleure post-apartheid… qui n'ont jamais été tenues par les dirigeants politiques. Notamment pour cause de corruption, sujet central de cette création. Devant un écran vidéo qui fait apparaître des textes ou des paysages sud-africains, les danseurs se démultiplient en autant d'ombres chinoises, fantômes menaçants, voix d'un peuple invisible, ou spectres d'un passé douloureux. La chorégraphie, d'abord compacte, rassemble le groupe de huit danseurs dans un espace restreint, au centre du plateau, au sein duquel chacun tente de prendre le leadership.

Un groove d'enfer

Mais c'est la vitesse démoniaque du jeu de jambes et de pieds de la danse pantsula qui emporte le tout sur un rythme d'enfer. Chants traditionnels, projections, racontent les espoirs et désespoirs d'un peuple, tandis que sur l'écran s'affiche « reshuffle » (remaniement). Alternant les scènes et les musiques, de l'électro à la house en passant par des sonorités africaines, les interprètes expriment la révolte dans une danse minimale ou s'éclatent dans des sauts ébouriffants. Avec leurs frappes de main qui épousent tout le corps, ils nous racontent leur histoire à coup de rythmes et de pulsations. Ces différents tableaux évoquent toutes les formes de corruption, de la domination intime à la séduction générale, de la manipulation à la soumission brutale. L'ensemble est d'une vitalité et d'un dynamisme étourdissants.

Agnès Izrine

Grande Halle de La Villette, 211 av. Jean-Jaurès, 75019 Paris. Du 6 au 9 décembre à 20h00. Tél. 01 40 03 75 75. Spectacle vu à la Maison de la Danse à Lyon. Durée : 1h10. Également : Le 1er décembre, au **Rive Gauche à Saint-Etienne-du-Rouvray**, le 12 décembre au **Théâtre Paul Eluard de Bezons**, le 15 décembre 2017, au **Grand Angle à Voiron**, le 19 décembre 2017 à l'**Onyx de Saint-Herblain**, les 12 et 13 janvier 2018, au **Manège à Reims** le 16 janvier 2018, au **Manège à Maubeuge**, le 23 janvier, à l'**Espace des arts, Scène nationale de Chalon-Sur-Saône**, les 26 et 27 janvier au **Théâtre de Liège**, les 30 et 31 janvier à l'**Espace Malraux de Chambéry**, les 2 et 3 février à la **Maison de la musique, à Nanterre**, le 6 février au **Scènes du Jura à Lons-le-Saunier**.

GRANDE HALLE DE LA VILLETTE / DANSE ET ARTS VISUELS

William Forsythe X Ryoji Ikeda

On connaît l'attention portée par le Festival d'Automne pour les arts visuels. Ici, c'est dans une belle rencontre avec la danse qu'elle s'exprime.

© Wonge Bergmann

Une proposition plastique et sonore de Ryoji Ikeda sous la Grande Halle de La Villette.

Pendant un mois, déambuler sous la Grande Halle de La Villette promet autre chose qu'une simple promenade ! Et pour cause : l'immense espace accueille deux artistes non moins immenses, là où on ne les attend pas forcément. Pour *Nowhere and Everywhere at the Same Time N°2*, le chorégraphe William Forsythe a momentanément délaissé ses danseurs pour envisager l'installation dans l'espace de 444 pendules. Une contrainte pour le spectateur, qui réécrit sa présence en fonction de l'objet. Ryoji Ikeda, qui œuvre pour la musique notamment au sein du collectif Dumb Type, prend à bras-le-corps la monumentalité du lieu avec la déclinaison d'un dispositif sonore et lumineux intitulé *test pattern*, débuté en 2008. Ici, le principe immersif fonctionne à plein régime. Avec la seule bichromie du noir et blanc, sur le principe de la ligne, c'est une véritable chorégraphie visuelle et sonore qui s'écrit à travers le corps du visiteur.

Nathalie Yokel

Grande Halle de La Villette, 211 av. Jean-Jaurès, 75019 Paris. Du 1er au dimanche 31 décembre 2017, du mardi au dimanche de 14h à 20h, fermé le lundi. Tél. 01 53 45 17 17.

Critique

Dakhla

LES GÉMEAUX / CHOR. **ABOU LAGRAA**

Créée à Suresnes Cités Danse en janvier 2017, *Dakhla* d'Abou Lagraa offre une vision de la danse universelle, enrichie par le métissage des cultures.

Le fort des halles et la frêle danseuse. Digne d'une fable, ce duo reste l'image forte de *Dakhla*, dernière création signée Abou Lagraa. Nassim Feddal travaillait dans un cyber café d'Alger avant de rencontrer Abou et d'intégrer le Ballet contemporain d'Alger fondé par le chorégraphe en 2010. Amel Sinapayen, mi-algérienne, mi-réunionnaise, a été engagée par Nawal Lagraa, la femme d'Abou, lors de la création de *Do you be* ? Le couple est emblématique de cette création tout en contrastes et en oppositions. *Dakhla* (« entrée » en arabe, mais aussi une ville sur le côté atlantique du Maroc) est conçue comme un lieu de rencontres et de métissages, et voyage à travers trois villes portuaires : Alger, New-York, et Hambourg.

Un hymne à la joie

Avec quatre interprètes venus d'horizons différents, *Dakhla* joue de dynamiques, de musiques et de gestuelles divergentes, mixant la danse contemporaine et le hip-hop, la mélodie chaâbi arabo-andalouse et la sonorité funk de Prince, ou les meilleurs sets du DJ techno expérimental Mike Dehnert. Mais l'essentiel est ailleurs. Avec une danse à la fois féline et virtuose, la pièce est une ode à la liberté et à l'espoir. Abstraite mais bourrée de joie de vivre. L'écriture chorégraphique, tout en plénitude et en déliés, dessine une œuvre unique et célèbre le goût du mouvement. Conjuguant ondoiements sensuels et accélérations précises, pulsations orientales et fulgurances électriques, le quatuor traverse toutes sortes d'esthétiques avec bonheur. L'Italo-sénégalais Ludovic Collura aussi souple qu'aérien se fait plus léger que l'air. La Franco-libanaise Diane Fardoun se montre plus fluide qu'une rivière. Le langage d'Abou Lagraa, c'est la danse, et peu importent les figures qui lui sont attachées. *Dakhla* est aussi une porte ouverte sur le monde, et affirme l'engagement du chorégraphe en faveur de la libre circulation des êtres et des idées.

Agnès Izrine

Les Gémeaux, Scène nationale, 49 av. Georges-Clemenceau, 92330 Sceaux. Les 8 et 9 décembre à 20h45. Tél. 01 46 61 36 67. Spectacle vu au Théâtre de Suresnes Jean-Vilar. Durée : 1h.

Dakhla d'Abou Lagraa.

© Ulrike Moenning

THÉÂTRE FIRMIN GÉMIER / THÉÂTRE JACQUES PRÉVERT / CHOR. **MARION MOTTIN**

In the middle

Cela fait plusieurs années maintenant que la pièce de Marion Mottin tourne. Un concentré de talents inépuisable !

© Dati Photography

Les Swaggers, le crew 100 % féminin de Marion Mottin.

Laissons de côté la Marion Mottin danseuse de battles, chorégraphe des stars, des comédies musicales et des clips-vidéos : c'est avec sa compagnie Swaggers qu'elle s'exprime le mieux. Sa pièce *In the middle* a déjà fait le tour de nombreux plateaux, et elle continue son ascension, emportant avec elle un groupe de danseuses dans la plus puissante expression de leur art. Marion Mottin a chorégraphié du sur-mesure pour ces femmes, faisant de la féminité une des composantes de la pièce. Une écriture au plus près des corps, largement inspirée par les interprètes, mais aussi ancrée au cœur de l'espace et de la lumière, rigoureusement traités. Résultat : du hip hop à grand spectacle, des séquences d'une grande beauté, comme cette interprétation d'un tube de la regrettée Lhasa.

Nathalie Yokel

Théâtre Jacques Prévert, 134 av. Anatole-France, 93600 Aulnay-sous-Bois. Le 8 décembre 2017 à 20h30. Tél. 01 58 03 92 75.
Théâtre Firmin Gémier La Piscine, 254 av. de la Division-Leclerc, 92290 Châtenay-Malabry. Le 19 décembre 2017 à 20h30, le 20 à 21h. Tél. 01 41 87 20 84.

ATELIER DE PARIS · CAROLYN CARLSON / CHOR. **NADIA BEUGRÉ**

Tapis Rouge

Nadia Beugré, qui avait frappé fort il y a deux ans au Festival d'Automne avec *Legacy*, revient avec une nouvelle pièce en forme de regard acéré sur la société.

© Erik Houllier

Nadia Beugré exhume le travail des femmes dans les mines.

Voici une pièce née de la nécessité de remettre une nouvelle fois l'ouvrage sur le métier. Après une première collaboration, en format court, avec le musicien Seb Martel, la chorégraphe Nadia Beugré a voulu poursuivre la recherche. Il faut dire que son sujet, puisant dans la rencontre avec des femmes travaillant dans des mines au Burkina Faso, méritait que l'on s'y attarde. Par extension, elle déroule le tapis rouge aux travailleurs exploités, aux corps meurtris, que l'on cache et que l'on abuse. Elle convoque ainsi les minorités, ceux du « monde du dessous » (réellement et symboliquement). Pour ce faire, le spectacle est devenu une sorte de quatuor, avec la présence du danseur Adonis Néblé, mais aussi celle plus décalée du technicien Aurélien Menu.

Nathalie Yokel

Atelier de Paris – Carolyn Carlson, route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris. Du 8 au 10 décembre 2017, vendredi à 20h30, samedi à 16h et 20h30, dimanche à 16h. Tél. 01 41 74 17 07.

Critique

La Mégère apprivoisée

MONACO DANCE FORUM / CHOR. **JEAN-CHRISTOPHE MAILLOT** / **BALLETS DE MONTE-CARLO**

Créée pour les danseurs du Ballet du Bolchoï en juillet 2014, *La Mégère apprivoisée* de Jean-Christophe Maillot est recréée pour sa compagnie des Ballets de Monte-Carlo.

La Mégère apprivoisée de Jean-Christophe Maillot.

© Alice Blangero

La Mégère Apprivoisée a reçu trois Masques d'Or (meilleur spectacle chorégraphique, meilleur rôle féminin, meilleur rôle masculin) à Moscou. Une performance ! La pièce qui tourne à présent dans le monde entier revient à Monaco, avec pour interprètes les danseurs des Ballets de Monte-Carlo. La Mégère, selon Jean-Christophe Maillot, est une fille d'un érotisme affolant qui n'en fait qu'à sa tête, et surtout, fiche la frousse aux hommes qui tentent de l'approcher. Elle, ça l'amuse. Eux préfèrent sa cadette, la douce et coquette Bianca. Mais voilà, il faut marier la première, avant de pouvoir épouser la seconde. Portrait d'une femme farouche, sauvage, cette *Mégère apprivoisée,* accompagnée par la musique de Chostakovitch, aspire à la liberté, et déteste les conventions et les minauderies, loin de l'idée d'une capricieuse du XVIe siècle. Peut-être pourra-t-on l'apprivoiser mais jamais l'enfermer.

La femme et les pantins

Jean-Christophe Maillot chorégraphie avec malice le rapport de Catharina (la Mégère) et Bianca (sa sœur) et des hommes qui leur tournent autour, à commencer par leur père, et les nombreux prétendants que les filles et leur dot attirent. C'est une vraie ronde où paraissent vieux beaux et jeunes coqs, garçons un peu timides et fiers-à-bras, bref, toute la panoplie des mâles en piste pour la parade nuptiale. Jusqu'à l'arrivée d'une sorte d'ours, dans un manteau de boyard à plumes : le sulfureux Petruchio. Sensuelle et sinueuse avec ses courbes qui s'infléchissent et finalement s'abandonnent, la danse de Maillot a savamment écrit le rôle d'une femme fatale, et su inventer un « mauvais garçon » à la hauteur. Autour d'eux, les rôles secondaires et le corps de ballet rendent crédible le drame signé Shakespeare. L'expressivité est au rendez-vous, avec une puissance émotionnelle rare.

Agnès Izrine

Monaco Dance Forum, Grimaldi Forum, 10 av. Princesse-Grace, 98000 Monaco. Salle des Princes. Du 28 décembre 2017 au 5 janvier 2018. Du 28 décembre au 4 janvier à 20h, le 5 janvier à 16h. Relâche le 1er janvier. Tél. +377 99 99 20 00. Durée : 1h25. Spectacle vu le 19 décembre 2014. Grimaldi Forum, Monaco, dans la distribution du Ballet du Bolchoï de Moscou.

THÉÂTRE PAUL ÉLUARD · LE CARREAU DU TEMPLE

Rencontre Nationale Danse #3 - La Grande Scène

La Rencontre Nationale Danse et La Grande Scène s'associent pour proposer deux jours de réflexion et de spectacles en Île-de-France.

La troisième édition de la biennale Rencontre Nationale Danse s'installe au Théâtre Paul Éluard de Bezons et se donne pour thème : *La danse, reflet du corps social ?* Professionnels, étudiants, danseurs amateurs sont invités à s'interroger pendant deux jours, au sein de six ateliers au choix, sur les mutations économiques et leurs conséquences sur la création, la représentation du corps, ou encore la présence grandissante d'amateurs sur scène. Après la restitution de ces travaux, leur synthèse se fera en présence de Béatrice Massin et du sociologue Aurélien Djakouane. Sont également au programme des regards croisés d'artistes ou des rencontres avec des personnalités. Associée à cet événement, la Grande Scène, qui promeut l'émergence en danse depuis 2011, propose quant à elle de découvrir au Carreau du Temple neuf courtes pièces ou extraits et dix jeunes chorégraphes

© Nicolaz Le Coq

She was dancing de Valeria Giuga.

parmi lesquels Djino Alolo Sabin et Christina Towle, Valeria Giuga, David Llari ou Dai Jian.

Delphine Baffour

Rencontre Nationale Danse #3 : Théâtre Paul Éluard, 162 rue Maurice-Berteaux, 95870 Bezons. Le 7 décembre de 9h à 16h et le 8 décembre de 9h30 à 16h. Tél. 01 34 10 20 20. www.tpebezons.fr
La Grande Scène : Le Carreau du Temple, 4 rue Eugène Spuller, 75003 Paris. Les 7 et 8 décembre à 18h et 20h30. Tél. 01 83 81 93 30. www.petites-scenes-ouvertes.fr
Entrée libre sur réservation.
À l'issue de la Rencontre Nationale Danse #3, des navettes sont organisées pour permettre au public d'assister aux deux événements.

14e ÉDITION
les étés de la danse
Paris
DU 25 JUIN
AU 07 JUILLET
2018
lesetesdeladanse.com
2 SEMAINES CONSACRÉES À LA DANSE !
4 PROGRAMMES ÉBLOUISSANTS
avec l'Orchestre Prométhée
HOMMAGE
À JEROME ROBBINS
À L'OCCASION DU CENTENAIRE DE SA NAISSANCE
du 25 au 30 juin 2018
5 compagnies internationales
New York City Ballet - Joffrey Ballet
Miami City Ballet - Perm Opera Ballet Theatre
Pacific Northwest Ballet
PACIFIC NORTHWEST BALLET
POUR LA PREMIÈRE FOIS À PARIS
du 03 au 07 juillet 2018
8 chorégraphes contemporains
Alejandro Cerrudo - Ulysses Dove
William Forsythe - Jessica Lang
Benjamin Millepied - Crystal Pite
Twyla Thrap - Christopher Wheeldon
programme sous réserve de modification
Ouverture de la billetterie
mi-décembre 2017
fnac
LA SEINE MUSICALE
ÎLE SEGUIN-BOULOGNE-BILLANCOURT
Les étés de la danse Paris 2018 - Conception graphique : Séverine Tragoy

Entretien / Robyn Orlin

Oh Louis... we move from the ballroom

THÉÂTRE DE LA CITÉ INTERNATIONALE / ESPACE PIERRE CARDIN / CHOR. **ROBYN ORLIN**

Et si Louis XIV revenait en France, en 2017, sans papiers parmi les réfugiés après un voyage en Afrique ? Une fable signée Robyn Orlin, avec Benjamin Pech, danseur étoile tout jeune retraité de l'Opéra de Paris. Titre complet : *Oh Louis... we move from the ballroom to hell while we have to tell ourselves stories at night so that we can sleep...*

Dans votre processus, le titre vient d'abord, et ensuite, le travail commence. Pourquoi ?
Robyn Orlin : Je laisse le titre ouvert, ce qui permet au public de réfléchir. Je ne peux jamais être sûre du lieu où je vais me déplacer avec mes pièces, et elles changent à mesure que je suis encore en train de travailler dessus. Cela m'autorise à avoir plus de liberté. C'est aussi ce qui va m'aider à revenir vers mes sources, parce qu'au cours du travail, il peut m'arriver d'être séduite par d'autres choses périphériques. Le titre agit comme un tremplin.

Avec l'évocation de Louis XIV et de la salle de bal, est-ce l'idée de parler de la danse classique qui a motivé votre démarche ?
R. O. : La danse classique est d'abord mon background... Je ne pense pas que Louis XIV ait seulement à voir avec la danse classique, il m'évoque aussi certaines erreurs dans sa façon de penser, erreurs qui reviennent toujours. Il y a une chose que l'on ne doit pas oublier, c'est que Louis XIV a créé le Code Noir. Tout le monde pense qu'il s'agit de parler des réfugiés, de la colonisation : c'est une chose qui m'intéresse bien sûr, parce que je viens d'Afrique du Sud, un pays colonisé. Mais il s'agit davantage de se demander comment ne pas ignorer, comment réfléchir, pour avancer d'une manière saine. Je ne pointe pas du doigt, mais je regarde et je pose des questions.

Peut-on dire de cette pièce qu'elle est un voyage à travers le temps et l'espace ?
R. O. : Quand j'ai décidé de créer cette pièce – et je pense que c'est toujours un peu présent –, j'ai voulu que Louis XIV soit comme un esprit, une âme errante qui traverse les siècles et revient de son voyage en Afrique. Il se trouve parmi les réfugiés parce qu'il n'a plus son passeport. Comment voit-il alors la France d'aujourd'hui ? Je travaille les éléments de cette histoire de façon plus abstraite que concrète afin d'élargir les perspectives. Louis XIV est une figure historique très présente dans la culture française. J'ai ainsi demandé à Benjamin Pech de réfléchir à ce qu'il représente dans son imaginaire.

© Jérôme Séron
Robyn Orlin, rencontre au sommet avec Louis XIV.

Qu'avez-vous en commun avec Benjamin Pech ? Qu'est-ce qui vous différencie ?
R. O. : Notre langage commun est la danse et le théâtre, mais je viens d'Afrique du Sud, et lui vient d'ici. Chez moi, le ballet était vu comme l'art de l'oppresseur ; je pense qu'on aurait pu considérer la même chose ici, mais ce n'est pas le cas. Pourtant, Louis XIV a opprimé beaucoup de monde ! Ex-danseur étoile de l'Opéra de Paris, Benjamin reconnaît que son corps a été cassé. Il a aujourd'hui terminé et son corps est en manque, il est donc forcé de se poser un certain nombre de questions. C'est un point de la réflexion.

Qu'en sera-t-il de l'humour ?
R. O. : Si nous ne pouvons pas rire de nous-mêmes, alors nous avons un problème. Je maintiens toujours que la meilleure façon de parler du passé en Afrique du sud, c'est avec humour. Les Sud-Africains ont un grand sens de l'humour, c'est dans notre langage, dans notre manière de penser.

Propos recueillis par Nathalie Yokel

« J'ai voulu que Louis XIV soit comme un esprit, une âme errante qui traverse les siècles et revient de son voyage en Afrique. »

Théâtre de la Cité Internationale, 17 bd Jourdan, 75014 Paris. Du 13 au 23 décembre 2017 à 20h30. Tél. 01 43 13 50 50. En partenariat avec le Théâtre de la Ville. Puis à l'Espace Pierre Cardin, 1 av. Gabriel, 75008 Paris. Du 15 au 19 février 2018 à 20h30, le 16 à 14h30, le 18 à 15h.
En tournée le 10 décembre, **Festival de danse de Cannes** ; le 28 mars 2018, **Kinneksbond, Mamer** (Luxembourg) ; les 29 et 30 mai 2018 au **Théâtre de Caen**. Première les 5 et 6 décembre 2017 au **CNDC d'Angers**.

THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE DE CHAILLOT / CHOR. **BRIGITTE SETH** ET **ROSER MONTLLÓ GUBERNA**

¡ Esmerate !

« Fais de ton mieux ! », nous disent Brigitte Seth et Roser Montlló Guberna. Lorsqu'il s'agit du bonheur, évidemment, la formule fait mouche...

© D. R.
Danse, théâtre et texte font toujours mouche chez Brigitte Seth et Roser Montlló Guberna.

C'est quoi le bonheur ? Sans doute une interrogation qui a présidé à l'écriture du texte de la pièce par Elisabeth Gonçalves. Entre les mains des deux comédiennes-danseuses Brigitte Seth et Roser Montlló Guberna, la thématique a de quoi rebondir ! Le texte prend une belle part dans le spectacle mais, pour autant, c'est la question de l'écoute entre les êtres qui est mise sur le tapis : on se parle, mais s'écoute-t-on ? Le spectacle évolue en un voyage vers l'absurde, à travers des situations surprenantes et drôles, qui parlent d'amour, d'être ensemble, d'un monde meilleur... Au final la question n'obtient pas de réponse, sinon celle du titre, qui résout avec humour les aspirations de chacun.

Nathalie Yokel

Théâtre National de la Danse de Chaillot, place du Trocadéro, 75016 Paris. Du 8 au 14 décembre 2017 à 19h45, le dimanche à 15h30, le jeudi à 20h30. Tél. 01 53 65 30 00.

THÉÂTRE DES ABBESSES / CHOR. **GEORGES APPAIX**

What do you think ?

Le *« Protocole de conversation »* imaginé précédemment par Georges Appaix trouve une démultiplication dans ce nouveau spectacle.

© Brigitte Evman
Une nouvelle pièce de Georges Appaix dans la foulée de son dernier succès.

S'agit-il de mettre des pensées en mouvement, ou de mettre des mots sur un geste ? Le lien entre le mot et le geste, entre le dicible et l'indicible, est un vaste monde que le chorégraphe Georges Appaix a voulu explorer. Avec son précédent duo *Vers un protocole de conversation*, l'exercice de style était fort réussi. Avec six danseurs, dont les Italiens Carlotta Sagna et Alessandro Bernardeschi, au verbe et au geste déjà savamment mêlés dans leurs œuvres respectives, le chorégraphe renouvelle l'opération. Alors, saura-t-on véritablement ce qui se passe dans la tête d'un danseur lorsqu'il est en plein mouvement ? Avec l'énergie complice de la troupe, avec l'humour et la légèreté qui caractérisent le travail du chorégraphe, le dialogue de corps à voix peut s'avérer fort fertile.

Nathalie Yokel

Théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses, 75018 Paris. Du 12 au 15 décembre 2017 à 20h30. Tél. 01 41 74 22 77.

Nouvelles pièces courtes

CHAILLOT-THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE / CHOR. **PHILIPPE DECOUFLÉ**

Nouvel artiste associé, Philippe Decouflé s'installe à Chaillot avec son tout dernier spectacle, qui propose cinq facétieuses pièces courtes.

Après le départ en septembre 2016 de José Montalvo pour la Maison des Arts de Créteil, il manquait à Chaillot un artiste associé aux créations inventives, facétieuses et capables d'enthousiasmer de larges foules. Qui mieux que Philippe Decouflé, complice fidèle et de longue date, pour reprendre ce rôle ? C'est ce qui sera fait dès cette saison où la Compagnie DCA donnera pour deux longues séries de représentations, à l'hiver et au printemps, son dernier spectacle, *Nouvelles pièces courtes*. Après avoir parcouru le monde, de Broadway où il a créé *Paramour* pour le Cirque du Soleil, à Tokyo où il a mis en scène le manga *My name is Shingo*, le chef d'orchestre des fameuses cérémonies olympiques d'Albertville revient donc à ses premières amours. Plus de « musical » dans la lignée de *Contact* cette fois, mais une série de pièces courtes, de séquences, à la manière de *Triton*, *Decodex* ou autres délicieuses madeleines des années 1990.

© Laurent Philippe
Nouvelles pièces courtes, par Philippe Decouflé.

Cinq pièces pour un imaginaire débridé

Lorsque l'on demande à Philippe Decouflé d'où lui vient son intérêt pour les formats courts, modulables, il cite la danse moderne américaine, Martha Graham, Merce Cunningham, et bien sûr son maître Alwin Nikolaïs. Puis il enchaîne sur le rock, dont les morceaux gagnent *« en puissance ce qu'ils perdent en longueur »*. Il promet cinq pièces pour cet opus. Un duo acrobatique et musical, une série de variations chorégraphiques matinées de costumes tribaux multicolores au son de Vivaldi, l'Evolution expliquée par l'absurde à grand renfort d'un procédé vidéo inédit, un pas de deux aérien, et enfin un hommage au Japon avec caméra mobile sur le plateau. Tout ceci changera peut-être d'ici la première, mais une chose reste certaine, la douce folie et l'inventivité débridée de ce chorégraphe touche-à-tout souffleront bien sur scène.

Delphine Baffour

Chaillot-Théâtre national de la Danse, 1 place du Trocadéro, 75016 Paris. Du 29 décembre au 12 janvier, les 29 et 30 décembre, les 2, 3, 5, 6, 9, 10 et 12 janvier à 20h30, les 6 et 7 janvier à 15h30, les 4 et 11 à 19h30. Reprise à Chaillot du 20 avril au 10 mai 2018. Tél. 01 53 65 30 00. Durée : 1h30.

Tél. 01 46 61 36 67
Les Gémeaux Scène Nationale Sceaux
Cartes Blanches
festival de danse Kalypso
« Création 2016 »
DANSE Dans le cadre du Festival Kalypso | Escale aux Gémeaux/Scène nationale
Du vendredi 15 au dimanche 17 décembre
Direction artistique et chorégraphie Mourad Merzouki/CCN de Créteil et du Val-de-Marne / Cie Käfig
Interprétation : Yann Abidi, Rémi Autechaud, Kader Belmoktar, Brahim Bouchelaghem, Rachid Hamchaoui, Hafid Sour
Adaptation graphique Nuts Kingdom / Atelier Michel Bouyet. Photographie © Benoître Fontan

LA BRIQUETERIE / CHOR. **CHRISTIAN UBL** ET **KYLIE WALTERS**

A U

L'australienne Kylie Walters et l'autrichien Christian Ubl confrontent leurs parcours dans un spectacle drôle et décalé.

© D. R.

A U de Christian Ubl et Kylie Walters.

Elle est australienne et installée en Suisse. Il est autrichien et habite la France. Chacun d'entre eux a monté sa compagnie après un long et brillant parcours de danseur, avec Wim Vandekeybus ou le DV8 physical theatre pour elle, Michel Kelemenis ou Thomas Lebrun pour lui. Ensemble ils ont créé *A U*. Sous ce titre énigmatique se cachent les deux premières lettres de leurs pays respectifs, comme une invitation à inventer un nouveau territoire, un «Tiers Paysage», fort des identités culturelles de chacun. Accompagnés dans leur réflexion par le paysagiste Gilles Clément et sur scène par l'excellent musicien et compositeur Seb Martel, ils confrontent leurs parcours, leurs langages, leurs héritages autant que leurs acculturations. Un spectacle décalé qui navigue avec humour entre valse viennoise et danse aborigène.

Delphine Baffour

La Briqueterie, 17 rue Robert-Degert, 94407 Vitry-sur-Seine. Le 12 décembre à 21h. Tél. 01 46 86 70 70. Durée : 1h. Le spectacle est précédé d'une conférence de Gilles Clément à 19h30.

ÉTOILE DU NORD / CHOR. **CHRISTINA TOWLE**

Soleil

À l'Étoile du Nord, tout le mois de décembre vibre au rythme du jeune public. Avec, notamment, une attention aux très jeunes enfants, grâce à Christina Towle.

© Anne Girard

Yves Mwamba, interprète de *Soleil*.

Chorégraphe américaine, formée chez Merce Cunningham, puis en France auprès de Myriam Gourfink, Christina Towle s'est fait remarquer pour sa recherche autour du souffle ou de gestes fondamentaux, comme être debout et se relever. À partir de 2014, alors qu'elle est accueillie en résidence dans une crèche, elle ouvre un pan de son travail à la toute petite enfance. S'ensuivra un triptyque, dont *Soleil* est le premier volet. Une étude précise des gestes et des émotions du tout-petit, dans tous leurs contrastes, l'a conduite à un autre type de gestuelle, qu'elle a travaillée avec le danseur Yves Mwanba, lui-même empreint de danse africaine et de hip hop. Rajoutons à cela une recherche autour du corps solaire, avec de la lumière, des pigments, et voici l'histoire d'un petit garçon qui se dessine autour de la symbolique du soleil. À voir dès 20 mois.

Nathalie Yokel

Étoile du Nord, 16 rue Georgette-Agutte, 75018 Paris. Les 13 et 16 décembre 2017 à 16h, représentations scolaires le 12 décembre à 10h et 14h, le 13 à 10h, les 14 et 15 à 10h et 14h. Tél. 01 42 26 47 47.

MAC CRÉTEIL / CHOR. **BLANCA LI**

Elektrik

Après le succès d'*Elektro Kif*, Blanca Li et ses huit danseurs électro lui offrent une suite.

© Magali Bragard

Elektrik de Blanca Li.

On les a rencontrés en 2010, vêtements multicolores, mettant sens dessus dessous leur salle de classe avec une énergie débridée, un humour ravageur et une fraîcheur charmante. Avec *Elektro Kif*, ces huit danseurs électro découvraient la scène sous le regard enthousiaste et bienveillant de Blanca Li, qui poursuivait avec eux son travail sur les danses urbaines. Après la transposition du spectacle en film, comédie musicale sans parole qui chorégraphiait une journée de lycée (*Elektro Mathematrix*, 2016), on retrouve ces anciens élèves devenus des danseurs professionnels toujours plus virtuoses. S'appuyant sur le style et la personnalité de chacun d'entre eux, l'artiste espagnole, installée depuis 25 ans en France, met en scène dans *Elektrik* leur quotidien contrasté de jeunes hommes. L'occasion de vérifier que la danse électro ne cesse d'évoluer et de s'enrichir, sans jamais perdre de son exubérance et de son explosivité si communicatives.

Delphine Baffour

Maison des Arts de Créteil, place Salvador-Allende, 94000 Créteil. Les 13 et 21 décembre à 20h. Représentations scolaires les 12, 13, 18, 19 et 22 décembre. Tél. 01 45 13 19 19. Durée : 1h. Tous publics à partir de 6 ans. Également le 15 décembre à **La MALS, Sochaux**, le 20 décembre au **Pin Galant, Mérignac**, les 30 et 31 janvier au **Théâtre Jean Vilar, Suresnes**.

Déjà plus de **57 900** abonnés
Vous êtes nombreux chaque mois à nous rejoindre sur facebook.

Critique

La Fresque

REPRISE / **CHAILLOT-THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE** / CHOR. **ANGELIN PRELJOCAJ**

Reprise de la création d'Angelin Preljocaj, qui questionne le statut de la représentation dans notre société à travers une pièce mêlant les registres du merveilleux et du surnaturel.

Avec *La Fresque*, on constate de nouveau à quel point Angelin Preljocaj est doué pour raconter des histoires sans rien céder d'une exigence chorégraphique fondamentale. *La Fresque* s'inspire d'un conte chinois, *La peinture sur le mur*, et plonge aux racines du monde fantastique des contes traditionnels d'Asie, où l'apparence n'est qu'illusion et la mort n'est séparée des vivants que par un voile. Dans cet univers insolite, la chorégraphie d'Angelin Preljocaj nous fait voyager dans une *« autre dimension où l'image devient lieu de transcendance et où l'être physique entre en intelligence avec elle »*. Le récit est porté par la gestuelle et la très belle et sobre scénographie de Constance Guisset tout en panneaux coulissants (Asie oblige !), qui s'ouvrent et se ferment comme autant de focales différentes, et d'une « chose » protéiforme projetée sur les différents espaces du plateau, qui, au fond, est une sorte d'inconscient de ce conte d'où surgissent cheveux d'anges ou méduses, voie lactée et fantômes.

Voyage, voyages

On se laisse vite embarquer dans cette forêt de signes où les deux voyageurs, Chu et Meng, très terriens, sont caractérisés par un vocabulaire très virtuose mais conservant toujours une adhérence au sol, tandis que les moines ont une gestuelle aussi fluide qu'aérienne. Les jeunes filles ont tout d'une apparition irréelle, avec leurs mouvements alanguis et sensuels qui traversent les représentations orientalistes d'Ingres à Géricault tout en rendant, au passage, un hommage à la danse contemporaine, avec une sorte de danse des chaises qui s'inscrit directement dans l'histoire chorégraphique récente. D'une certaine façon, pour Angelin Preljocaj, cette *Fresque* est aussi l'occasion de revisiter l'Histoire de la danse et celle de ses propres œuvres. Ainsi cette apparition de masques qui évoquent immédiatement la danse expressionniste allemande, notamment celle de Mary Wigman, qui fut transmise à Preljocaj par Karin Waehner auprès de laquelle il étudia. Ou cette arrivée du voyageur dans l'autre monde les bras chargés de fleurs nous rappelant, de façon quasi subliminale, celle d'Albrecht à l'Acte II de *Giselle*. Mais on distingue aussi une sorte de traversée – de fresque synoptique – de l'œuvre de Preljocaj au fil des ans. Il y a des scènes époustouflantes, comme ces filles suspendues par leurs cheveux, ces duos d'une sensualité délicate, qui nous entraînent dans un rêve de Mille et une nuits et d'ombres chinoises. À ce titre, les lumières d'Éric Soyer sont somptueuses. Cette métaphore bien menée révèle un imaginaire d'une belle force poétique.

Agnès Izrine

© Jean-Claude Carbonne

La Fresque d'Angelin Preljocaj.

Chaillot-Théâtre national de la Danse, 1 place du Trocadéro, 75016 Paris. Du 7 au 22 décembre 2017, du mardi au samedi à 20h30 sauf jeudi à 19h30, le dimanche et samedi 16 à 15h30. Tél. 01 53 65 30 00. Durée : 1h20.

Paradise et Crazy Camel

MAISON DE LA CULTURE DU JAPON À PARIS ET **MAISON DE LA MUSIQUE DE NANTERRE** / CHOR. **AKAJI MARÔ**

Pour les 45 ans de sa compagnie Dairakudakan, le maître du butô Akaji Marô revient à Paris avec deux spectacles. Sa nouvelle création *Paradise* (2017) et *Crazy camel* (2012).

Le butô d'Akaji Marô est reconnaissable entre tous. De cette danse née de l'apocalypse nucléaire d'Hiroshima et Nagasaki, le fondateur et directeur de la compagnie Dairakudakan, l'artiste donne en effet une interprétation à la limite de la parodie. Teintée d'un grotesque et d'un absurde qui doivent beaucoup au théâtre japonais d'avant-garde ainsi qu'au cinéma dont Akaji Marô est également une figure majeure. Aujourd'hui septuagénaire, celui-ci poursuit sa route avec la même exigence et la même intensité. Avec le même sentiment de catastrophe imminente, qui traverse aussi bien *Paradise* que *Crazy camel*, qu'il vient présenter en France à l'occasion des 45 ans de sa compagnie. Deux pièces qui donnent à voir des expressions différentes d'un style que le danseur et chorégraphe qualifie de « *Tempu Tenshiki* » ou « *cérémonie impulsée par les talents innés* ».

© Hiroyuki Kawashima

Paradise, pièce pour 21 danseurs conçue et interprétée par Akaji Marô.

Le butô entre cabaret et paradis

Comme son titre l'indique, *Paradise* est une représentation du paradis selon Akaji Marô. Lequel, loin de se distinguer des habituelles représentations cauchemardesques du maître, en reprend le singulier vocabulaire de rire et de mort. « *Alors que je réfléchissais à ma nouvelle création, ces mots me sont venus à l'esprit : paradis, paratyphoïde, paranoïa… Que des noms de maladie !* », confirme l'intéressé qui, entouré de vingt danseurs, y compose un paradis paradoxal sur des musiques du grand flûtiste Keisuke Doi et de Jeff Mills, qui depuis 2013 a collaboré à plusieurs créations de Dairakudakan. Le pionnier de la techno minimaliste a même réalisé un film avec les neuf danseurs de la compagnie, *Planets*, qui sera projeté à 19h à la Maison de la Culture du Japon à Paris. Commande de cette structure, *Crazy camel* (2012), que l'on pourra revoir à la Maison de la musique de Nanterre, s'inscrit dans un autre registre. Celui du Kimpun Show, cabaret burlesque qui se développe dans les années 70 et permet au butô de survivre. Akaji Marô se fait ainsi ethnologue de sa propre discipline.

Anaïs Heluin

***Paradise*, Maison de la culture du Japon à Paris**, 101 bis quai Branly, 75015 Paris, Du 30 novembre au 9 décembre 2017. Le 30 novembre et les 2, 6, et 8 décembre à 20h. Le 9 décembre à 15h. Tél. 01 44 37 95 01. www.mcjp.fr
***Crazy camel*, Maison de la musique de Nanterre**, 8 rue des Anciennes-Mairies, 92000 Nanterre, France. Les 25 et 26 décembre 2017 à 20h30. Tél. 01 41 37 94 20. www.maisondelamusique.eu

Critique

Bacchantes – Prélude pour une purge

NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL / CHOR. **MARLENE MONTEIRO FREITAS**

Bacchanales dionysiaques traversées par l'énergie insolente dada, les *Bacchantes* chorégraphiées par Marlene Monteiro Freitas enflamment les salles.

© Filipe Ferreira

Bacchantes, création très inventive de Marlene Monteiro Freitas.

À Genève, le spectacle de Marlene Monteiro Freitas a littéralement mis le feu au théâtre Am Stram Gram. En effet, aux deux-tiers de la représentation environ, un des nombreux projecteurs de cette flamboyante création s'est embrasé, provoquant sans dommage supplémentaire l'évacuation de la salle. Si nous n'avons donc pu assister à la représentation entière, on est cependant resté longtemps chargé de son souffle phénoménal et de son énergie brûlante. Entre bacchanales et procession carnavalesque aux accents absurdes, trompettistes grimaçants et danseurs grimés à la gestuelle mécanique de pantins vous embarquent dans une sarabande inquiétante et drôle, délirante et hypnotique.

L'ivresse du souffle créateur

Faute au feu, on aura loupé la projection d'un court film sur l'accouchement d'une femme japonaise et l'ultime *Boléro* de Ravel, mais on aura vu des fesses chanter, des lutrins se métamorphoser en armes, antennes, claviers… et, surtout, éprouvé tout du long l'énergie, l'inventivité fantasque, et l'énorme talent de la troupe dirigée par la chorégraphe et danseuse capverdienne. Pas de narration, malgré la référence à Euripide, mais simplement la force libératrice de l'esprit dionysiaque lorsqu'il insuffle l'art de libérer les corps et les esprits. Bourré de références musicales et esthétiques à l'art des avant-gardes du début du XXe siècle, *Bacchantes* semble célébrer l'ivresse du souffle créateur quand il s'empare de nos corps mécanisés. Une transgression millimétrée et communicative qui ne verse pas pour autant dans l'hystérie. Temporellement surcalibrée dans le contexte des formats réduits de la danse, *Bacchantes* éprouve aussi l'expérience de la durée et acquiert une dimension fascinante.

Éric Demey

Nouveau Théâtre de Montreuil, 10 place Jean-Jaurès, 93100 Montreuil. Du 18 au 20 décembre à 20h, le 21 à 21h. Tél. 01 48 70 48 90. Spectacle vu au Festival la Bâtie à Genève. Durée : 2h10.

Critique

Viva Momix Forever

THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES / **MONACO DANCE FORUM** / CHOR. **MOSES PENDLETON**

Une explosion de couleurs, de formes, de matières, de lumières magiques et de mélodies envoûtantes pour Noël. *Momix*, dirigé par Moses Pendleton, nous invite à explorer les confins de la réalité et de l'imaginable.

Des danseurs taillés comme des athlètes, des effets spéciaux féériques, telle est la recette de *Viva Momix Forever* du chorégraphe américain Moses Pendleton. Sa marque de fabrique : utiliser les structures scéniques, les lumières, l'image 3D, le théâtre d'ombres, sans jamais oublier son sens de l'humour ni les possibilités inouïes du corps humain. Créé en 2015 pour fêter les 35 ans de la compagnie, *Viva Momix Forever* reprend les tubes visuels de précédents spectacles, comme *Opus Cactus*, *Momix en orbite*, *Flower Moon, Bothanica* ou *Alchemia,* couplées à des pièces inédites comme *Daddy long legs* ou *Light Reigns*. Il se présente donc comme une suite de numéros, plus brillants et imaginatifs les uns que les autres. Lumière noire pour transformer des oiseaux très cunninghamiens en bouches d'ombre, miroir pour un « upside / down » digne des meilleurs phénomènes optiques, mais aussi une roue cyr, toutes sortes de systèmes giratoires amusants, des accessoires détournés en pagaille…

Une danse à toute épreuve

Mais surtout, ce sont les danseurs acrobates qui époustouflent par leur maîtrise technique de haut vol. Chaque geste est une trouvaille derrière laquelle se cache une idée originale. Les danseurs flirtent avec les limites extrêmes de la puissance corporelle, jouent de métamorphoses imprévisibles, en véritables illusionnistes. Les perches se transforment en barres de pole dance, les tables sont de merveilleuses partenaires, et les duos tiennent de l'équilibrisme ou de la gymnastique de haut niveau. Tout en muscles et en grâce, les danseurs incarnent des mondes animés et luxuriants, d'un fort potentiel onirique. Mers lunaires, filles fleurs, papillons multicolores, plantes rares, monde aquatique, Moses Pendleton aime plus que tout s'inspirer de la nature, lui qui a établi sa compagnie dans le Connecticut pour être en phase avec un environnement bucolique et écologique. Chorégraphe à part, il nous fait découvrir un nouveau monde, surréaliste, et nous invite à un voyage dans un espace-temps inédit : celui de notre imagination.

Agnès Izrine

© Charles-Paul Azzopardi

Echoes of Narcissus (extrait de *Bothanica*) par Momix.

Théâtre des Champs-Élysées, 15 av. Montaigne, 75008 Paris. Du 24 décembre 2017 au 7 janvier 2018. Du 26 au 31 décembre 2017 et du 2 au 5 janvier 2018 à 20h, le 24 décembre à 15h, le 6 janvier à 15h et 20h, le 7 à 17h. Tél. 01 49 52 50 50.
Monaco Dance Forum à Monaco. Le 16 décembre à 20h et le 17 à 16h. Tél. +377 99 99 20 00. Durée 1h45 avec entracte. Spectacle vu à Rome, Italie.

Critique

Crowd

NANTERRE-AMANDIERS / CHOR. **GISÈLE VIENNE**

Gisèle Vienne explore la dimension archaïque de la fête, entre désir, exaltation du corps et des sentiments, au rythme d'une musique électronique intense.

La fête est finie. Un sol pleine terre, jonché de canettes écrasées, nous rappelle que les *rave parties* sont un rituel d'extérieur, amenant aux champs les noctambules des villes. Une fille entre très lentement, short en jeans et K-way jaune. Déjà, le temps se distord, entraînant avec lui toutes nos certitudes sur le présent. On prend soudain conscience qu'il est au cœur du mot re-présentation. Les détritus sont de la fête l'éternel retour. Quand les autres danseurs entrent en scène, alentis comme entre rêve et sommeil, notre perception se trouble davantage. Sur les rythmes aussi binaires qu'impérieux de la musique techno – des morceaux liés au label Underground Résistance de Peter Rehberg et une création de KTL –, les quinze solistes continuent leur danse hallucinée, dans laquelle chaque infime détail prend une importance démesurée, comme si nos sensations étaient définitivement altérées. La gestuelle utilise, en grande partie, des techniques cinématographiques ou vidéo : ralentis, gros plans, mouvements retouchés, et même repris à l'envers.

Une gestuelle cinématographique

Mais cette grammaire ordinaire de l'image, devient, en danse, une performance inouïe. Les jeunes danseurs incarnent un personnage par une précision dans l'expression comme dans le geste. Chacun d'entre eux est travaillé, ciselé pourrait-on presque dire, par le sous-texte de Dennis Cooper et les opérations que Gisèle Vienne imprime à la gestuelle. Notre regard se focalise sur un visage, une cambrure, une main qui s'avance, un baiser manqué, ou bien se déplace, comme poussé par un travelling intérieur qui l'enjoint à débusquer d'autres scènes. L'air se charge d'électricité. À chaque moment on croit à l'orage de violence imminente. Gisèle Vienne n'y cédera évidemment pas. Mais placera au cœur de la pièce des corps étendus immobiles dans un silence brutal. Tandis qu'une fille fouille en pleurant les corps, s'impose le souvenir du 13 novembre 2015. Hasard ? Peu importe. La mort et la liesse ont ici partie liée, comme dans la transe, le sacrifice, l'extase, manifestations d'une humanité en quête de sens.

Agnès Izrine

© Estelle Hanania

Crowd de Gisèle Vienne.

Nanterre-Amandiers, Centre dramatique national, 7 av. Pablo-Picasso, 92000 Nanterre. Du 7 au 16 décembre, du mardi au vendredi à 20h30, samedi 9 à 18h, dimanche 10 à 15h30, le 14 à 19h30, les 15 et 16 à 21h. Tél. 01 46 14 70 00. Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Durée : 1h30. Spectacle vu le 8 novembre au Maillon à Strasbourg.
Également du 6 au 9 février 2018 au **Théâtre national de Bretagne à Rennes**, les 27 et 28 février à la **MC2 de Grenoble**, le 29 mai à **La Filature Scène nationale de Mulhouse**.

CENTRE CULTUREL JEAN HOUDREMONT / CHOR. **ANNE NGUYEN**

Lettre à Zerty et Autarcie

Alors qu'elle vient de créer *Kata*, Anne Nguyen n'en oublie pas moins son répertoire. Deux pièces qui signent son style bien singulier, à (re)voir en mode confrontation.

Lettre à Zerty était au commencement une commande pour le jeune public. La chorégraphe Anne Nguyen en a fait un spectacle qui dépasse les catégories, et, pour elle, un exercice de style qui déborde de ses propres cadres. Rotha et Gassama, les deux protagonistes du spectacle, l'ont amenée vers une danse plus personnalisée, qui provoque de belles surprises. *Autarcie*, qui partage la soirée, montre à l'inverse la capacité d'abstraction que l'on aime et reconnaît chez elle. Ici, le quatuor initial est présenté en format de duo, pour dialoguer à sa façon avec le duo masculin qui précède. En effet, la dimension féminine du spectacle, dans sa danse à la fois puissante et millimétrée dans l'espace, n'est pas à négliger malgré son abstraction. Après les deux duos, tout le monde se retrouve au plateau pour une mini-battle, avec la joyeuse participation du public !

Nathalie Yokel

© Thomas Bohl

Rotha et Gassama, les deux protagonistes de *Lettre à Zerty*, d'Anne Nguyen.

Centre Culturel Jean Houdremont, 11 av. du Général-Leclerc, 93120 La Courneuve. Les 14 et 15 décembre 2017 à 14h30, le 16 à 19h. Tél. 01 49 92 61 61.

THÉÂTRE LOUIS ARAGON / CHOR. **SANDRINE LESCOURANT**

Icône

Pour son deuxième opus, Sandrine Lescourant, qui entame sa résidence au Théâtre Louis Aragon, envoie valser règles sociales et habitudes.

Après s'être initiée à la danse hip hop dans les battles, puis avoir été la magnifique interprète de Pierre Rigal, Sylvain Groud, Sébastien Lefrançois ou encore Amala Dianor, Sandrine Lescourant signait avec *Parasite* une première création remarquée. *Icône*, qui met en scène quatre danseurs, est son deuxième opus. Poursuivant sa réflexion sur les relations humaines, elle y interroge cette fois la notion d'influence. Décidant de s'émanciper des règles sociales,

© Benoîte Fanton

Icône de Sandrine Lescourant.

des mentors, des références, des symboles qui guident nos relations, elle fait souffler sur le plateau un vent de folie et de liberté émancipatrices. Sa danse elle-même semble vouloir s'affranchir avec humour des codes hip hop. Cette jeune chorégraphe fort prometteuse sera pour l'année 2018 artiste associée au Théâtre Louis Aragon.

Delphine Baffour

Théâtre Louis Aragon, 24 bd de l'Hôtel-de-Ville, 93290 Tremblay-en-France. Le 16 décembre à 19h. Tél. 01 49 63 70 58. Dans le cadre du Festival Kalypso et de Nocturne # 29, soirée partagée avec ***Quintette*** de Jann Gallois.

LA FERRONNERIE, PARIS ANIM' CENTRE MONTGALLET / CHOR. **NACH**

Cellule

Puisant dans la violence exutoire et l'expressivité du krump, qu'elle métisse d'influences multiples, Nach crée *Cellule*, son premier solo.

© Raphaël Siora

Cellule de Nach.

D'abord il y eut le krump, venu des ghettos de Los Angeles et popularisé par le film documentaire *Rize* de David Lachapelle, qu'elle pratiqua dans les rues de Lyon et Paris. Puis la rencontre avec la danse contemporaine en la personne d'Heddy Maalem, pour lequel elle interpréta *Éloge du puissant royaume* et qui lui écrivit le solo *Nigra Sum, Pulchra Es*. Puisant dans ces disciplines mais également dans le hip hop, les danses traditionnelles indienne, coréenne ou sénégalaise, Nach élabore aujourd'hui son propre langage. Elle s'intéresse au *duende*, énergie mystérieuse qui transcende les danseurs de flamenco et qui pour elle est aussi l'âme du gospel, la profondeur du buto ou la rage du krump. Avec *Cellule*, son premier solo, elle met en scène une femme qui, dans l'intimité d'un espace confiné, survit et «*s'évade dans sa propre chair*». Elle explore «*les énergies féroces du désir, de l'excès, de la souffrance, de la peur, de la jouissance*».

Delphine Baffour

La Ferronnerie, Paris Anim' Centre Montgallet, 4 passage Stinville, 75012 Paris. Les 20, 21 et 22 décembre à 20h. Tél. 01 417 417 07. Durée : 30 mn. Entrée libre sur réservation. Dans le cadre de la programmation de l'Atelier de Paris-Carolyn Carlson, en partenariat avec le festival 12x12 et le 100.

Déjà plus de
57 900
abonnés
Vous êtes nombreux chaque mois à nous rejoindre sur facebook.

Singin' in the Rain au Grand Palais

GRAND PALAIS / COMÉDIE MUSICALE

Toujours en travaux, le Châtelet s'installe dans la Nef du Grand Palais pour une reprise de la célèbre comédie musicale inspirée par le film éponyme.

Pluie drue. Gene Kelly danse avec son parapluie au milieu des flaques. On a tous en mémoire cette scène qui fait partie des scènes culte du cinéma, le film étant lui-même devenu un monument du 7e art, et plusieurs de ses chansons des standards mondialement connus. Pas étonnant que, du Canadien Robert Carsen (mise en scène) au Britannique Gareth Valentine (direction musicale), en passant par le Français Jean-Luc Choplin, ex-directeur du Châtelet, *Singin' in the Rain* représente la comédie musicale suprême. Si l'argument est assez conventionnel – une vedette du cinéma muet, Don Lochwood, s'éprend d'une jeune doublure inconnue, Kathy Selden, qu'un spectacle va élever au rang de star, sous fond de jalousies et de quiproquos –, la musique sonne toujours aussi joyeuse et entraînante. La chorégraphie spécialement conçue par Stephen Mear multiplie les clins d'œil au style de Gene Kelly sans sombrer dans la copie du film. Robert Carsen réussit lui aussi l'exercice périlleux consistant à rendre hommage au film tout en signant un véritable objet théâtral.

Broadway au Grand Palais

Il choisit ainsi de rester fidèle à l'époque de l'action (les années 20) plutôt qu'à celle du tournage du film (les années 50), ce dont témoignent les costumes ou le spectacle en noir et blanc. Un bel exercice de style dont Robert Carsen s'acquitte avec élégance et brio. En 2015, l'adaptation scénique du film au Théâtre du Châtelet avait fait un triomphe, preuve que les Français ne boudent plus leur plaisir dans ce genre de répertoire que Jean-Luc Choplin a contribué à valoriser. Cette fois-ci, c'est dans la Nef du Grand Palais qu'est programmée cette production, pour cause de travaux au Châtelet. Une Nef qu'il a fallu adapter pour y intégrer une salle de spectacle avec plateau, gradins, coulisses, fosse d'orchestre, machinerie… Une prouesse technique sublimée par la scénographie des espaces publics réalisée par Philippine Ordinaire et Pierre Rodière, de façon à ce que les spectateurs puissent baguenauder deux heures avant le spectacle pour s'initier aux claquettes, découvrir le studio photo ou l'espace maquillage. Encore mieux qu'au cinéma !

Isabelle Stibbe

Grand Palais, av. Winston-Churchill, 75008 Paris. Du 28 novembre 2017 au 11 janvier 2018. Ouverture 2h avant chaque représentation. Tél. 01 40 28 28 40. Places : de 23 à 143 €. Durée : 2h50 avec entracte.

La scène culte transposée au Grand Palais.

© Sylvain Gripoi

Contre-ténors, tout contre

THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES / CONTRE-TÉNORS ET ENSEMBLE

Les deux immenses voix Franco Fagioli et Andreas Scholl présentent à quelques jours d'intervalle deux récitals très différents au Théâtre des Champs-Élysées.

© James McMillan/Decca et Julian Laidig

Les contre-ténors Andreas Scholl et Franco Fagioli.

La redécouverte du répertoire baroque, depuis plus d'un demi-siècle, nous a remis à l'oreille le timbre des contre-ténors. Marchant sur les brisées du précurseur Alfred Deller, les générations suivantes ont révélé des voix de plus en plus nombreuses à mesure que leur répertoire s'élargissait de nouveau. Fort de sa présence sur la scène baroque, le Théâtre des Champs-Élysées est devenu le haut lieu d'expression à Paris de ces voix qui exercent toujours leur pouvoir de fascination. La virtuosité pyrotechnique de Franco Fagioli sera première à s'exprimer, le 12 décembre, sur la scène de l'avenue Montaigne. Entouré par le Kammerorchester Basel, formation de référence pour l'accompagnement du chant baroque, le jeune maître argentin (né en 1981) y aborde quelques-uns des rôles par lesquels il s'est fait connaître et admirer. Son programme fait ainsi une large place à l'œuvre de Haendel avec des airs des rôles-titres de *Rinaldo*, *Ariodante* ou *Serse*, écrits pour les grands castrats du XVIIIe siècle tels Nicolini ou Caffarelli. Franco Fagioli y ajoute des airs d'œuvres moins connues, tels ceux d'Acis dans le *Polifemo* composé par Nicola Propora pour Farinelli ou ceux de Farnaspe dans *Adriano in Siria* de Pergolèse – un rôle là encore repris du répertoire de Caffarelli et que l'Argentin a récemment enregistré pour Decca.

Virtuosité pyrotechnique des voix

Le programme proposé dix jours plus tard par l'Ensemble 1700 et Andreas Scholl, représentant de la génération précédente (il est né en 1967), préfère à l'opéra l'art de la cantate. Le contre-ténor allemand se ressource régulièrement à l'œuvre de Bach ; il interprète ici plusieurs des cantates du Cantor de Leipzig, sans s'attacher au calendrier liturgique mais plutôt à la manifestation des sentiments du fidèle, de l'angoisse (« *Jesus schläft, was soll ich hoffen* ») à la louange (« *Preise, Jerusalem, den Herrn* »). Entrecoupé de pages instrumentales de Bach et Vivaldi (dont le *Concerto pour flautino* qu'interprète Dorothee Oberlinger), le programme vocal se tourne également vers Haendel avec la cantate profane « *Mi palpita il cor* » où la voix dialogue avec la flûte.

Jean-Guillaume Lebrun

Théâtre des Champs-Élysées, 15 av. Montaigne, 75008 Paris. Mardi 12 et vendredi 22 décembre à 20h. Tél. 01 49 52 50 50.

PARIS / VIOLON

Geneviève Laurenceau

La grande violoniste française en deux concerts très différents : le Paris de 1900 avec David Bismuth au piano, et la grande histoire du tango au sein du groupe Smoking Joséphine.

© Yvan Schawandasch

La violoniste Geneviève Laurenceau, Violon Solo de l'Orchestre national du Capitole de Toulouse, se consacre de plus en plus à sa carrière personnelle.

Une des nouvelles grandes voix du violon français : la strasbourgeoise Geneviève Laurenceau, ancien élève de Wolfgang Marschner, Jean-Jacques Kantorow et Zakhar Bron (ce sorcier qui forma Vengerov et Repin), remporte au début de sa carrière le Premier Prix au Concours International de Novossibirsk et le 5e concours « Le violon de l'Adami ». Depuis, elle enchaîne les aventures et rencontres musicales : plusieurs enregistrements de qualité dont un très bel album consacré à la musique de chambre d'Albéric Magnard, des créations d'œuvres nouvelles (de Benjamin Attahir, Karol Beffa, Bruno Mantovani et Philippe Hersant), et depuis peu des responsabilités au sein de l'Académie Philippe Jaroussky à la Seine musicale de Boulogne où elle est en charge de la classe de violon. Geneviève Laurenceau est à deux reprises dans l'actualité parisienne de cette fin d'automne, au Bal Blomet pour la sortie de son nouvel enregistrement *Paris 1900* (chez Naïve), consacré à des sonates pour violon et piano de Fauré, Saint-Saëns et Pierné avec David Bismuth au piano, puis au Théâtre Angel Parra entourée de son groupe Smoking Joséphine et du chanteur Yanowski pour un programme intitulé *Autour du Tango*, des premiers standards du genre à Piazzolla ou Gustavo Beytelman, en passant par Ferré/Caussimon (Monsieur William).

Jean Lukas

Bal Blomet, 37 rue Blomet, 75015 Paris. Vendredi 1er décembre 2017 à 17h. Tél. 01 45 66 95 49.
Centre d'animation Vercingétorix (Théâtre Angel Parra), 183 rue Vercingétorix, 75014 Paris. Tél. 01 56 53 53 53.

MAISON DE LA RADIO ET PHILHARMONIE / ORATORIO

Trevor Pinnock et Marc Minkowski

À quelques jours d'intervalle, les deux chefs dirigent l'*Oratorio de Noël* de Bach.

Les fanatiques de Bach pourront savourer son *Oratorio de Noël* (cantates n°1, 2 et 3) joué par les instruments modernes de l'Orchestre National de France, dirigé par le chef anglais Trevor Pinnock (fondateur de l'English Concert) à l'Auditorium de la Maison de la Radio, puis par les instruments anciens des Musiciens du Louvre-Grenoble, sous la baguette de Marc Minkowski (cantates n°1, 2, 4 et 6) à la Cité de la musique. On peut

© D.R.

Le chef Marc Minkowski dirige l'*Oratorio de Noël* de Bach.

compter sur ces deux grands connaisseurs du répertoire baroque, ainsi que sur les deux beaux castings vocaux pour faire vibrer cette vaste fresque musicale de la naissance de Jésus. Il ne manquera finalement aux réjouissances que la cantate n°5 !

Antoine Pecqueur

Auditorium de la Maison de la Radio, 116 av. du Président-Kennedy, 75016 Paris. Jeudi 14 décembre à 20h. Tél. 01 56 40 15 16. Places : 10 à 65 €.
Salle des concerts, Cité de la musique, 221 av. Jean-Jaurès, 75019 Paris. Lundi 18 décembre à 20h30. Tél. 01 44 84 44 84. Places : 32 à 41 €.

NANTERRE / PIANO ET CORDES

Shani Diluka

Fidèle de la Maison de la Musique de Nanterre, la pianiste retrouve le Quatuor Ébène dans le magistral *Quintette avec piano* de Brahms.

©Julien Mignot-Virgin Classics

Le Quatuor Ébène partagera la scène avec la pianiste Shani Diluka dans Barhms.

L'un des sommets de la musique de chambre de Brahms et, au-delà, de tout le répertoire romantique allemand. En 1864, à l'âge de 31 ans, Brahms accouche enfin d'une œuvre rayonnante et épanouie pourtant née dans la douleur et les tourments de nombreux abandons successifs (la partition fut d'abord un quintette pour deux violons, alto et deux violoncelles, puis une sonate pour deux pianos…). Ce chef-d'œuvre du bonheur de jouer et d'inventer, traversée sublime de paysages intérieurs tourmentés, palpitera une fois encore ce soir à Nanterre pour nous livrer peut-être de nouveaux secrets sous les doigts de jeunes maîtres du clair-obscur : la pianiste Shani Diluka et le Quatuor Ébène.

Jean Lukas

Maison de la Musique de Nanterre, 8 rue des Anciennes-Mairies, 92000 Nanterre. Vendredi 8 décembre à 20h30. Tél. 01 41 37 94 20.

RADIO-FRANCE / VIOLON ET ORCHESTRE

Daniel Lozakovich

Un nouveau visage du violon donne son premier concert à Paris.

Ce jeune prodige suédois qui signait il y a un an, à l'âge de 15 ans, un prestigieux contrat d'enregistrement avec Deutsche Grammophon (qui intègre pour la première fois à son catalogue un artiste aussi jeune), est né dans une famille où la musique n'était pas une priorité. La mère de Daniel Lozakovich, dit-on, rêvait plutôt pour lui d'un destin de tennisman ! Par chance pour les mélomanes du monde entier qui découvrent son archet souverain, le jeune Daniel en décida autrement et préféra les coups d'archet aux coups droits. Découvert par Vladimir Spivakov, formé par Josef Rissin à la Hochschule für Musik Karlsruhe puis par Eduard Wulfson à Genève, soutenu par Valery Gergiev (qui l'invite à jouer à Moscou et Saint-Pétersbourg), Daniel Lozakovich frappe autant par son brio instru-

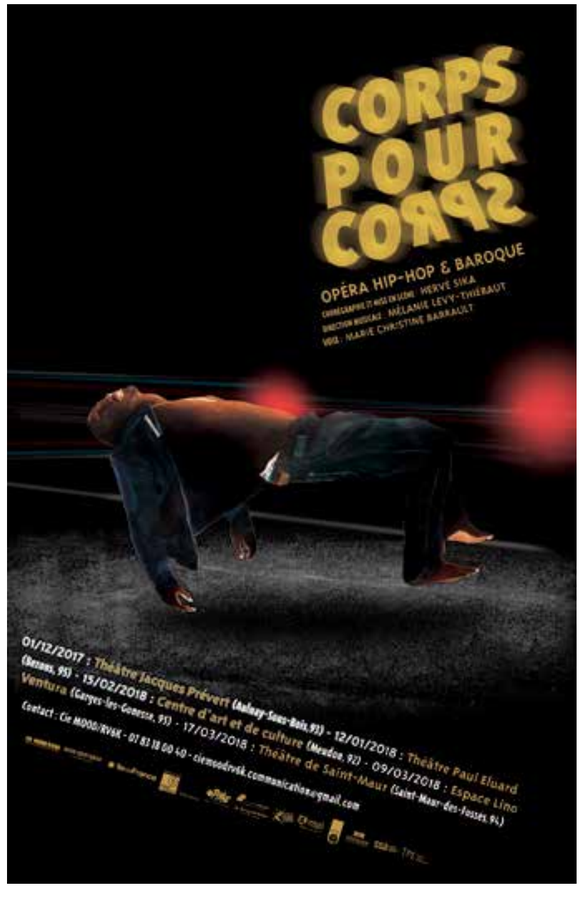
© D.R.

Le jeune prodige du violon Daniel Lozakovich est né à Stockholm en 2001 dans une famille d'origine russe.

mental que par sa personnalité très affirmée et charismatique. Il se présente lors de ce concert pour la première fois sur une scène parisienne, à l'invitation de l'Orchestre philharmonique de Radio France (direction Krzysztof Urbański), dans le Concerto pour violon de Beethoven, son œuvre fétiche, celle de son premier enregistrement programmé chez DG… Au même programme après l'entracte : la *Symphonie n°5* de Chostakovitch.

Jean Lukas

Maison de la radio, Auditorium de Radio France, 116 av. du Président-Kennedy, 75016 Paris. Vendredi 8 décembre à 20h. Tél. 01 56 40 15 16. Places : 10 à 65 €.



Corps pour corps : l'opéra Hip Hop est né

ÎLE-DE-FRANCE / CRÉATION

Le chorégraphe hip hop et metteur en scène Hervé Sika, la chef Mélanie Levy-Thiébaut et l'auteur Douna Loup créent un spectacle total sur le thème du corps en exil.

Musiciens, chanteurs, DJ et danseurs créent l'opéra hip-hop baroque *Corps pour corps*.

© D. R.

Le chorégraphe Hervé Sika, né dans la culture hip hop, a particulièrement développé le « Mood », gestuelle fluide, qui, naissant de rien, est simplement guidée par la sensation et l'envie d'aller vers l'autre en utilisant ce que l'on est. Mû par cette pulsion de rencontre, il crée sa compagnie, MOOD/RV6K, en 2006 et collabore avec des artistes ou des amateurs issus de cultures éloignées de la sienne. Après un premier travail en commun avec la chef Mélanie Levy-Thiébaut, mêlant déjà musique classique et danse hip hop (le projet *Hip Hop Story*), les deux artistes ont décidé de renouer cette année les fils de leurs univers respectifs pour monter un spectacle d'art total : danse actuelle, musique baroque, mixage *live*, texte (de l'auteur Douna Loup) et chant, autour de la question du corps en exil. .

Une question universelle et intemporelle

« *Il faut que le hip hop s'ouvre à ce qui préexiste, et la musique classique est déjà très moderne. Un coup d'archet a autant de valeur qu'un coup de scratch !* », nous dit Hervé Sika. Sur scène, les onze musiciens de l'orchestre Manifesto et leur chef Mélanie Levy-Thiébaut, le DJ Junkaz Lou, les sept danseurs hip-hop de la compagnie MOOD/RV6K et deux chanteurs lyriques (la soprane Sevan Manoukian et le contre-ténor Robert Expert) combinent, amalgament ou brouillent les mélismes et ornements baroques ainsi que les gestes saccadés et syncopés de la danse urbaine actuelle. Une femme rencontre un homme migrant, l'étranger devient familier, le passé se joint au présent, tandis que la sarabande ou le rigaudon résonnent sur la table de mixage… « *Migrants, immigrés et exilés se retrouvent imbriqués. Dans l'opéra, la mort n'est pas forcément un dénouement. Je veux célébrer le vivant* », poursuit Hervé Sika. Ce spectacle total qui mélange les temps et les cultures pour mieux aborder une question universelle et intemporelle sera créé dans le cadre du Festival H_2O d'Aulnay-sous-Bois, dédié à la danse hip-hop, qui fête cette année ses vingt ans d'existence. Il tournera ensuite en Ile-de-France de décembre 2017 à mars 2018.

Antoine Pecqueur

Théâtre Jacques Prévert, 134 av. Anatole-France, 93600 Aulnay-sous-Bois. Vendredi 1er décembre à 20h30. Tél. 01 58 03 92 75. Places : 9 à 15 €.
Théâtre Paul Éluard, 162 rue Maurice-Berteaux, 95870 Bezons. Vendredi 12 janvier 2018 à 20h30. Tél. 01 34 10 20 20. Places : 16 à 19 €.
Centre d'art et de culture, 15 bd des Nations-Unies, 92190 Meudon. Jeudi 15 février à 20h30. Tél. 01 49 66 68 90. Places : 17 à 38 €.
Espace Lino Ventura, av. du Général-de-Gaulle, 95140 Garges-lès-Gonesse. Vendredi 9 mars à 20h30. Tél. 01 34 53 31 00. Places : 8 à 13 €.
Théâtre de Saint-Maur, 20 rue de la Liberté, 94100 Saint-Maur-des-Fossés. Samedi 17 mars à 20h30. Tél. 01 48 89 99 10. Places : 14 à 32 €.

L'APPLI !
la terrasse
INDISPENSABLE POUR LE PUBLIC ET POUR LES PROS !

Disponible gratuitement sur google play et App Store.
Disponible sur App Store
DISPONIBLE SUR Google play

BAL BLOMET / QUATUOR À CORDES

Quatuor Psophos

Les vingt ans d'une formation chambriste française d'excellence.

© Denis Rouvre

Le Quatuor Psophos a remporté le Premier Grand Prix du Concours International de Quatuor à Cordes de Bordeaux en 2001.

Fondé en 1997 au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Lyon, disciple du Quatuor Ysaÿe, le Quatuor Psophos a d'abord surgi sur la scène musicale au bénéfice de son Premier Grand Prix du Concours International de Quatuor à Cordes de Bordeaux en 2001, avec l'identité pas si fréquente à l'époque d'une formation 100% féminine. Le retour à la parité s'opère en 2009 lorsque Eric Lacrouts (premier violon) et Guillaume Martigné (violoncelle) rejoignent le carré déjà largement repéré sur le plan international, auprès de deux de leurs fondatrices, Bleuenn Le Maitre (violon 2) et Cécile Grassi (alto). Le Quatuor Psophos fête cette année son vingtième anniversaire en signant chez Klarthe un nouvel enregistrement intitulé *Constellations*, consacré aux quatuors de Debussy, Ravel et Dutilleux, trois compositeurs ayant en commun de n'avoir composé qu'une seule oeuvre dédiée à la formule reine de la musique de chambre. « *Les couleurs, la lumière et la nature sont dans cette musique les ingrédients premiers d'une toile profondément novatrice et fantastique* » confient les Psophos. Ces familiers des chemins de traverse et des rencontres se rassemblent pour la circonstance sur la scène du Bal Blomet, entourés d'amis et complices tels que Frederic Vaysse Knitter, Jean Marie Machado, Noemie Waysfeld, Jean-Charles Rolland, Matthieu Herzog, Ingrid Schoenlaub et Nemania Radulovic, pour de jolies soirées de partage.

Jean Lukas

Bal Blomet, 37 rue Blomet, 75015 Paris. Les 8, 9 décembre à 20h30, le 10 à 17h. Tél. 01 45 66 95 49.

THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES / RÉCITAL

Rolando Villazón, Ildar Abdrazakov

Les Grandes Voix portent particulièrement bien leur nom avec ce récital réunissant le ténor mexicain et la basse russe.

Ildar Abdrazakov vient de remporter un succès mérité à l'Opéra de Paris dans *Don Carlos* de Verdi, où il a composé un Philippe II d'une grande noblesse. Cette fois, ce n'est pas avec le ténor Jonas Kaufman qu'il forme un duo, mais avec Rolando Villazón, ténor intense et lumineux comparé dès ses débuts à Placido Domingo. Au programme de ce concert dirigé par Guerassim Voronkov avec le Deutsche Staatsphilharmonie Rheinland-Pfalz, des airs de ténor et de basse ainsi que des duos dans un répertoire dominé par l'opéra italien (Verdi, Mascagni, Boïto, Ponchielli…), additionné de quelques chansons populaires comme *Granada* ou *Ochi Chyornye*, chantées ensemble par les deux artistes. De quoi permettre à chacun d'exceller dans sa langue.

Isabelle Stibbe

© DG / Dario Acosta

Le ténor et la basse.

Théâtre des Champs-Élysées, 15 av. Montaigne, 75008 Paris. Samedi 9 décembre 2017 à 20h. Tél. 01 49 52 50 50. Places : 5 à 165 €.

CHÂTEAU DE VERSAILLES / BAROQUE

Noël à Versailles

Étourdissante fin d'année musicale au Château de Versailles, à l'Opéra ou à la Chapelle.

© D. R.

Sébastien Daucé dirige un programme de Pastorales de Noël de Charpentier, à la Chapelle Royale du Château de Versailles.

La programmation versaillaise s'ouvre avec une *Messe de Noël* de Michael Praetorius (1571 -1621). Paul McCreesh à la tête de ses Gabrieli Consort and Players nous transporte au matin de Noël dans une grande église luthérienne d'Allemagne du Nord vers 1620 (le 9/12 à 19 h et 21h, avec Les Pages et les Chantres du Centre de musique baroque de Versailles). À suivre : Hervé Niquet et son Concert Spirituel concoctent un bouquet festif des plus célèbres odes de Purcell composées en hommage à la Reine Mary (le 16/12 à 20h) ; William Christie dirige du clavier ses Arts Florissants, à la tête d'une distribution de rêve, dans La *Selva Morale e Spirituale* de Monteverdi, splendide et tardif recueil d'œuvres sacrées publié en 1640 (le 17/12 à 17h30) ; Jordi Savall s'attaque à un « tube » de circonstance, l'infatigable *Messie* de Haendel (les 18 et 19/12 à 20h30) ; le magnifique claveciniste Bertrand Cuiller à la tête de l'ensemble Le Caravansérail se consacre aux célèbres (mais peu joués en concert) *Concertos Brandebourgeois* de Bach (le 20/12 à 20h30) ; et enfin l'incroyable Sébastien Daucé, véritable révélation de la scène baroque européenne de la saison suite au récent triomphe de son *Ballet Royal de la Nuit* au Théâtre de Caen, retrouve son Ensemble Correspondances dans un superbe programme de pastorales de Noël de Marc-Antoine Charpentier, toutes ou presque composées pour le cadre intime de l'hôtel de Guise, devenu en 1700 Hôtel de Soubise (situé rue du Chaume, l'actuelle rue des Archives du 4e arrondissement de Paris), haut lieu musical de son temps où le grand musicien français exerçait la charge de compositeur (le 22/12 à 20h).

Jean Lukas

Opéra Royal et Chapelle Royale du Château de Versailles, 4 av. de Paris, 78000 Versailles. Du 9 au 22 décembre. Tél. 01 30 83 78 89.

focus

Hamlet, je suis vivant et vous êtes morts

Deux monstres sacrés, le compositeur Pierre Henry, récemment disparu, et le comédien Serge Merlin ont accompagné Wilfried Wendling pour sa création autour de la tragédie de Shakespeare. Une relecture puissante où le théâtre, la musique et les images interrogent les pouvoirs de la réalité et de l'illusion. Créée au Théâtre de l'Archipel, scène nationale de Perpignan, avec un Serge Merlin fascinant, démultiplié par les images de Milosh Luczysnki, cette œuvre forte produite par La Muse en Circuit est reprise ce mois-ci à Montreuil et Créteil.

Entretien croisé / Wilfried Wendling et Milosh Luczynski

Une aventure d'un an et demi

Le compositeur et directeur de La Muse en Circuit et le scénographe et vidéaste évoquent le processus de création.

Qu'est-ce qui vous a amené à vous emparer d'Hamlet ?
Wilfried Wendling : Je n'avais aucune envie de mettre en musique l'ensemble de la pièce ni même d'en garder le déroulement d'ensemble, et j'ai porté mon attention sur les grands monologues, ces summums de poésie et de métaphysique. J'avais été marqué par quelques mises en scène de l'œuvre, en particulier celle de Patrice Chéreau, mais le déclic est venu de ma relecture d'*Ubik* de Philip K. Dick, qui m'a suggéré ce parti pris d'inversion où le spectre serait en fait le seul personnage vivant. Cette idée m'a semblée stimulante pour traiter de la mémoire, du temps, de l'archive – et du mythe théâtral lui-même.

© La Muse en Circuit

« Serge Merlin est le souffle même du théâtre. »
Wilfried Wendling

Est-ce pour cette raison que vous avez choisi Serge Merlin, qui représente une certaine mémoire du théâtre ?
W. W. : Oui, pour moi, il incarne vraiment le théâtre dans sa dimension mythique. Il représente le théâtre, dans une forme d'éternité. Quand nous avons travaillé sur le texte, en partant de la version de François-Victor Hugo, puis lors des répétitions, Serge m'a proposé un vrai travail d'interprétation. Il va chercher très profond, dans ce questionnement du théâtre dans le théâtre dans le théâtre… Serge est le souffle même du théâtre.
Milosz Luczynski : Avec la vidéo, c'est la même idée : le mythe transpire des murs du théâtre et crée son propre espace. Les techniques d'aujourd'hui, comme la multidiffusion vidéo, permettent de faire surgir les spectres de différents endroits ; elles transforment la réalité physique, comme les « fantômes de Pepper » au XIXe siècle. Mais on est aussi très près de l'esprit de la musique acousmatique : on ouvre un espace infini, qui fait oublier le lieu physique, l'espace clos de la représentation.

Pierre Henry, avec qui vous avez partagé la composition musicale, est lui-même un autre mythe.
W. W. : Bien sûr. Pour ce projet, je ne voulais pas me saisir seul de la musique. Tout de suite, j'ai pensé à Pierre Henry. Je le devinais hanté par *Hamlet*, même s'il ne l'avait curieusement jamais mis en musique. La liberté d'expression et l'irrévérence qu'il a toujours manifestées ont permis d'imaginer des directions que que je n'aurais pas osé emprunter seul, comme la « chanson d'Ophélie », très rock, qui nous conduit au bord de la folie.

Comment la musique s'est-elle articulée au travail d'écriture et d'interprétation ?
W. W. : Dans un aller-retour permanent. Notre chance est de travailler sur le très long terme : cela fait un an et demi que Serge et moi sommes embarqués dans cette aventure, avec ce matériau Hamlet. C'est aussi ce qui fait que le projet est appelé à évoluer. Au-delà de la forme créée à Perpignan et qui va tourner, on a envie de porter ce matériau vers d'autres dimensions, plastiques ou radiophoniques par exemple.
M. L. : Le travail s'est fait dans la continuité : un premier tournage avec Serge, une première maquette qu'on a testée sur le plateau, modifiée, remaniée. Travailler avec Wilfried est inspirant car il laisse vraiment intervenir tous les partenaires du projet. C'est passionnant de créer ensemble, d'échanger et de « penser Hamlet ».

Propos recueillis par Jean-Guillaume Lebrun

© D. R.

« Le mythe transpire des murs du théâtre. »
Milosz Luczynski

Critique

Hamlet, je suis vivant et vous êtes morts

En réunissant pour son projet shakespearien deux figures mythiques du théâtre et de la musique – Serge Merlin et Pierre Henry –, le compositeur Wilfried Wendling crée une œuvre étrange, réflexion sur le théâtre et sur l'humanité.

Wilfried Wendling touche ici au plus profond la question de la représentation. Prenant le parti d'une inversion de la réalité physique, inspirée au compositeur par la lecture d'*Ubik* de Philippe K. Dick, il fait du spectre – qui vient hanter, dans la pièce de Shakespeare, les remparts d'Elseneur – le seul être tangible. Être total, démultiplié, qui envahit la scène. Sur le plateau nu, Serge Merlin se tient d'abord dans le silence, l'impossibilité de dire (il est le spectre de Shakespeare). Mais les images – ses doubles, ses multiples – crient sa présence, partout et toujours, tandis que les boucles musicales créées par Pierre Henry et Wilfried Wendling abolissent le temps. Comme le dit *Hamlet*, les mots et même les corps sont menteurs : « *Ce sont là des semblants, car ce sont des actions qu'un homme peut jouer ; mais j'ai en moi ce qui ne peut se feindre* ». Pour affirmer que l'on vit, la seule présence du corps ne suffit pas. Vivre, c'est être tout soi-même, en même temps et partout. Wilfried Wendling réalise avec cet *Hamlet* une sorte d'opéra à l'état pur où tous les éléments laissés à notre perception se complètent et ne font illusion que pris dans leur totalité.

© Christophe Raynaud de Lage

Hamlet, je suis vivant et vous êtes morts.

Un opéra de la présence
Le texte de Shakespeare, les images de Milosh Luczynski, la musique de Pierre Henry et Wilfried Wendling, et enfin le corps et la voix de Serge Merlin se conjuguent pour nous faire voir, imaginer et souvenir. Si de la tragédie de Shakespeare, Wilfried Wendling ne retient qu'une toute petite partie du texte, essentiellement ces monologues qu'il appelle les « perles noires » de la pièce, il suit en revanche le dramaturge dans le dévidement furieux des idées. Adepte de la mise en abyme – c'est le théâtre qui dénonce les agissements du monde –, Shakespeare est ici pris au mot. Le fameux monologue « To be or not to be » (« être ou ne pas être ») est comme volé à Serge Merlin, multiplié et mis en boucle par la voix de tous ceux qui, depuis l'invention de l'image parlante, ont prêté la leur à la question d'Hamlet. Le théâtre en train de se faire ne peut être ignorant de ce qui l'a précédé. Sombre, hanté, écorché, cet *Hamlet* est aussi puissamment habité.

Jean-Guillaume Lebrun

Portrait

Serge Merlin, une musique singulière

Le comédien a porté les textes de Beckett, Thomas Bernhard ou encore Genet. Il fait ici chanter Hamlet jusque dans ses cris et ses silences.

Serge Merlin, qui n'a jamais joué *Hamlet*, s'est immédiatement réjoui que Wilfried Wendling place sa relecture sous l'égide du spectre. « *Cela ouvre arcane sur arcane* » dit-il. Au côté du compositeur, le comédien s'est fait interprète, au sens musical du terme : le matériau qui lui est présenté est un terrain de jeu pour sa « *fantaisie* », celle peut-être qui le faisait inventer sa propre danse lorsqu'il interpréta, il y a longtemps déjà, le *Martyre de Saint Sébastien* de Debussy à Donaueschingen. *Hamlet – je suis vivant et vous êtes morts* révèle la profonde musicalité de Serge Merlin qui s'exprime tant dans le timbre de la voix que dans l'harmonie des gestes – ces mouvements que l'on retrouve, multipliés, dans le travail vidéo de Milosh Luczynski, qui a filmé l'acteur au préalable. Il est au fond assez rare qu'un homme de théâtre, habité par les mots, sache à ce point jouer du silence – jouer le silence même, comme il le fait au début de cet *Hamlet*.

Jean-Guillaume Lebrun

© Christophe Raynaud de Lage

Serge Merlin lors de la création à Perpignan.

La Muse en circuit, Centre national de création musicale, 18 rue Marcelin-Berthelot, 94140 Alfortville. Tél. 01 43 78 80 80. www.alamuse.com

Nouveau théâtre de Montreuil, 10 place Jean-Jaurès, 93100 Montreuil. Les 7 et 8 décembre à 19h. Tél. 01 48 70 48 90.

MAC, place Salvador-Allende, 94000 Créteil. Les 13 et 14 décembre à 20h. Tél. 01 45 13 19 19.

THÉÂTRE DES CHAMPS ÉLYSÉES / VIOLONCELLE ET PIANO

Nicolas Alstaedt et Fazil Say

Rencontre matinale en liberté autour d'un violoncelle et un piano.

© D. R.

Très engagé dans la création d'œuvres nouvelles, Nicolas Alstaedt a collaboré avec des compositeurs tels que Thomas Ades, Jörg Widmann, Matthias Pintscher, Bryce Dessner ou Nico Muhly.

Si le public connaît bien et aime passionnément le pianiste turc depuis ses débuts, il découvre encore la richesse de la personnalité du violoncelliste franco-allemand Nicolas Alstaedt, également chef d'orchestre et directeur artistique (il vient de succéder à Gidon Kremer à la direction du célèbre festival de Lockenhaus). La saison en cours de Nicolas Alstaedt est des plus consistantes avec la création finlandaise du nouveau *Concerto pour violoncelle* d'Esa-Pekka Salonen sous la direction du compositeur, et le début de collaborations comme artiste associé au sein du Concertgebouw d'Amsterdam ou encore du NDR Elbphilharmonie Hamburg. Son répertoire est très vaste, de CPE Bach dont il a enregistré les concertos l'an passé pour Hyperion, à la musique de notre temps. Avec Fazil Say, ils viennent d'enregistrer pour Warner un récital en duo dont ils reprennent l'intégralité du programme dans le cadre des Concerts du Dimanche matin : Debussy (*Sonate pour violoncelle et piano*), Fazil Say (*Dört Şehir - Quatre villes*), Janáček (*Pohádka*) et Chostakovitch (*Sonate pour violoncelle et piano op. 40*).

Jean Lukas

Théâtre des Champs-Élysées, 15 av. Montaigne, 75008 Paris. Dimanche 10 décembre à 11h. Tél. 01 49 52 50 50. Place s : 0 à 30 €.

MUSÉE DE L'ARMÉE / RÉCITAL

Ah, que j'aime les militaires !

Dans le cadre du cycle « Confidences et complaintes de Soldats », ce concert donne la parole aux femmes face à la Grande Muette.

© Sechet

Le violoncelliste François Salque.

Qui mieux et plus ironiquement qu'Offenbach a résumé la fascination qu'exercent parfois les soldats sur les femmes ? « *Ah, que j'aime les militaires !* », un de ses airs les plus célèbres, sert de titre à ce récital à travers lequel Isabelle Druet peut incarner tambour battant et avec l'abattage qu'on lui connaît quelques-unes des héroïnes offenbachiennes en lien avec l'Armée (*La Grande-Duchesse de Gérolstein* et *La Vie parisienne*). Donizetti n'est pas en reste avec un extrait de *La Fille du régiment*, ni bien sûr Carmen qui, avant de céder au toréador, s'éprend du soldat Don José. Et parce qu'Offenbach a d'abord été un violoncelliste virtuose, il a mis son instrument à l'honneur dans son grand *Concerto militaire,* qu'on retrouve ici sous la baguette de François Boulanger et l'archet de François Salque.

Isabelle Stibbe

Musée de l'Armée, Cathédrale Saint-Louis des Invalides, 129 rue de Grenelle, 75007 Paris. Dimanche 10 décembre 2017 à 17h. Tél. 01 44 42 54 66. Places : 5 à 15 €.

MUSÉE D'ORSAY / PIANO

Ferenc Vizi

Autour de l'exposition phare du Musée d'Orsay consacrée à l'œuvre d'Edgar Degas, le musée d'Orsay accueille le pianiste hongrois, virtuose génial et poète.

© Arthur Forjonel

Le pianiste Ferenc Vizi explore la musique et la danse au temps d'Edgar Degas au Musée d'Orsay.

Peintre de la musique, sculpteur de la danse, Edgar Degas a dans ses œuvres rendu visible le mouvement et « *les sons [qui] tournent dans l'air du soir* » qu'évoquait Debussy. Debussy justement (avec le prélude *Les fées sont d'exquises danseuses*) est au programme du récital de Ferenc Vizi, un pianiste qui aime par ses programmes raconter des histoires. Au milieu de pièces de Chabrier et Chopin, on entendra une paraphrase de Thalberg sur *Robert le Diable* de Meyerbeer, ainsi que des extraits de deux des plus magnifiques « ballets russes » : *Daphnis et Chloé* de Ravel et *L'Oiseau de feu* de Stravinsky, où le piano virtuose de Ferenc Vizi aura à cœur de retrouver les éclats de l'orchestre.

Jean-Guillaume Lebrun

Musée d'Orsay, 1 rue de la Légion-d'Honneur, 75007 Paris. Mardi 12 décembre à 12h30. Tél. 01 53 63 04 63.

© D. R.

Le trio de cordes pincées Polycordes fête ses vingt ans.

MONTREUIL ET PARIS / MUSIQUE CONTEMPORAINE

Trio Polycordes

Pour fêter ses vingt ans, le trio à cordes pincées dédié au répertoire contemporain donne deux concerts emblématiques.

Composé de Florentino Calvo à la mandoline, Jean-Marc Zvellenreuther à la guitare et Sandrine Chatron à la harpe, et dédié au répertoire contemporain, le trio Polycordes est unique en France. Depuis vingt ans, il a créé une quarantaine d'œuvres, que lui ont dédiées des compositeurs tels qu'Alexandros Markeas, Zad Moultaka, Régis Campo, Klaus Huber… Pour fêter ce bel âge, le trio donnera en décembre et janvier deux concerts emblématiques de son parcours. Le premier, intitulé *Pincées résonnantes* s'ouvre sur l'œuvre de Pierre Boulez pour deux harpes, *Notations*, et donne à entendre des pièces de Philippe Manoury, Goffredo Petrassi et Elliot Carter, comprenant également des percussions et des cuivres. Quant au second, il marque la sortie d'un nouveau CD (label La Follia), consacré à des œuvres de Bruno Giner, Sylvain Kassap, Alexandros Markeas, Luis Naon et Michèle Reverdy. Il sera aussi l'occasion de la création mondiale d'une pièce de Philippe Schoeller. Hors des sentiers battus, un itinéraire à saluer !

Antoine Pecqueur

Concert *Pincées résonnantes* à La Marbrerie, 21 rue Alexis-Lepère, 93100 Montreuil. Lundi 11 décembre à 19h30. Tél. 01 43 62 71 19. Places : 12 à 15 €.
Concert anniversaire à l'AHAH, 4 cité Griset, 75011 Paris. Dimanche 28 janvier 2018 à 15h30. Tél. 01 71 27 72 47. Entrée libre.

MUSÉE D'ORSAY / RÉCITAL

Anna Caterina Antonacci

Cycle autour du centenaire de la mort d'Edgar Degas au musée d'Orsay, suite : un hommage aux chanteuses qui ont compté dans la vie du peintre.

© Pierre Mandereau

Anna Caterina Antonacci a triomphé l'an dernier dans *Sancta Susanna* à l'Opéra de Paris.

Si le fil conducteur de la nouvelle exposition du musée d'Orsay consacrée à Degas est bien sûr la danse, la série de concerts complétant cette programmation retrace les amitiés musicales du peintre. La figure de la cantatrice est particulièrement mise en valeur dans ce récital qui montre que les petits rats de l'Opéra n'ont pas été les seuls à avoir compté dans la vie d'Edgar Degas. Trois chanteuses ont en effet été particulièrement importantes pour lui : sa propre sœur, Marguerite, de huit ans sa cadette ; Marie Dihau, cantatrice, pianiste et cousine de Toulouse-Lautrec ; et Rose Caron, célèbre à l'époque pour ses rôles wagnériens. C'est à la soprano Anna Caterina Antonacci qu'il revient d'évoquer ces trois figures de chanteuses. Réputée pour ses interprétations dans les répertoires italien et français, elle chante plusieurs extraits – en français – d'*Iphigénie en Tauride, Orphée et Eurydice* et d'*Alceste* de Gluck. Elle interprète également le magnifique *Poème de l'amour et de la mer* d'Ernest Chausson, accompagnée par Julien Chauvin à la tête du Concert de la Loge.

Isabelle Stibbe

Musée d'Orsay, 1 rue de la Légion-d'Honneur, 75007 Paris. Jeudi 14 décembre 2017 à 20h. Tél. 01 40 49 48 14. Places : de 8 à 40 €

THÉÂTRE DE LA VILLE / MUSIQUE DE CHAMBRE

Trio Con Brio Copenhagen

Le trio danois donne au Théâtre des Abbesses un aperçu de l'intégrale des Trios avec piano de Beethoven, qu'il enregistre actuellement.

© Nikolaj Lund

Le trio Con Brio Copenhagen interprète Beethoven.

Les deux sœurs d'origine coréenne Soo-Jin Hong (au violon) et Soo-Kyung Hong (au violoncelle) ont fondé le Trio Con Brio en 1999 à Vienne avec le pianiste Jens Elvekjaer (mari de Soo-Kyung). Lauréat de plusieurs concours de musique de chambre, il se produit dans le monde entier et c'est avec plaisir que l'on pourra l'écouter dans cinq des Trios avec piano de Beethoven, depuis les premiers opus (op. 1 n°1 et 2), déjà novateurs, jusqu'au plus célèbre d'entre eux, le *Trio n°7 « À l'Archiduc »* (dédié à l'un de ses anciens élèves, l'archiduc Rodolphe d'Autriche, fils de l'empereur Leopold II), en passant par des trios fondés sur des variations (op. 44 et 121a).

Antoine Pecqueur

Théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses, 75018 Paris. Samedi 16 décembre à 17h. Tél. 01 42 74 22 77. Places : 9 à 19 €.

NOGENT-SUR-MARNE / MUSIQUE DE CHAMBRE

Ensemble Calliopée

Karine Lethiec et ses troupes jouent Schubert et Brahms en formule chambriste.

Fondé en 1999, placé sous la direction artistique de Karine Lethiec, l'Ensemble Calliopée surprend et impressionne par sa capacité à embrasser tous les répertoires, profitant des infinies possibilités que lui offre son fonctionnement « à géométrie variable ». Son prochain

© Jeff Ropars

L'altiste Karine Lethiec, fondatrice de l'Ensemble Calliopée.

programme associe deux chefs-d'œuvre heureux, au charme juvénile : le *Quintette D667 « La Truite »* pour violon, alto, violoncelle, contrebasse et piano de Schubert et le *Quintette en fa mineur* pour piano et cordes de Brahms. Avec Maud Lovett et Christophe Giovannetti (violons), Karine Lethiec (alto), Florent Audibert (violoncelle), Laurène Durantel (contrebasse) et Frédéric Lagarde (piano).

Jean Lukas

La Scène Watteau, place du Théâtre, 94130 Nogent-sur-Marne. Samedi 16 décembre à 20h30. Tél. 01 48 72 94 94. Places : 8 à 23 €.

ILE-DE-FRANCE / SYMPHONIQUE

Orchestre national d'Île-de-France

Une création de Dai Fujikura et trois pépites du répertoire russe sous la direction d'Enrique Mazzola.

© Ai Ueda

Dai Fujikura, compositeur en résidence auprès de l'Orchestre national d'Île-de-France.

À période de fêtes, musique festive. Pour sa dernière série de concerts avant Noël, l'Orchestre national d'Ile-de-France joue *Pétrouchka*, dont l'action se situe… au moment de Mardi gras. Peu importe, au fond, puisque dans ce deuxième ballet de Stravinsky écrit pour Diaghilev et ses Ballets russes, l'argument s'efface derrière la vivacité des rythmes et des couleurs, avec ce piano claudiquant qui emmène l'orchestre vers des harmonies étonnantes. Auparavant, Enrique Mazzola dirige *Feu d'artifice* du même Stravinsky, qui porte bien son titre, et le *Concerto pour violon* de Tchaïkovski (avec le jeune soliste Stefan Jackiw), possible évocation romantique de l'hiver russe. En ouverture est donnée la création de *Ghost of Christmas*, nouvelle œuvre du compositeur en résidence Dai Fujikura. À l'image de ses aînés Toru Takemitsu (1930-1996) ou Toshio Hosokawa (né en 1955), Dai Fujikura (né en 1977) a un pied dans la tradition musicale de l'archipel et un autre en Europe, où il a étudié auprès de George Benjamin et Pierre Boulez. Sa musique, puissamment dramatique et finement ciselée, est de celles qui rendent accessibles les ressources du langage contemporain.

Jean-Guillaume Lebrun

Philharmonie, 221 av. Jean Jaurès, 75019 Paris. Dimanche 17 décembre à 15h. Tél. 01 43 68 76 00.
Également le 8 décembre au **Vésinet** (78), le 10 à **Villeparisis** (77), le 12 à **Rueil-Malmaison** (92), le 14 à **Rungis** (94), le 15 à **Maisons-Alfort** (94), le 19 à **Chaville** (92).

SALLE GAVEAU / PIANO

Miroslav Kultyshev

À 32 ans, ce pianiste russe n'est plus à considérer par le public français comme un artiste à découvrir mais comme une lacune à combler.

© Jan Eyran

Miroslav Kultyshev a enregistré l'intégrale des 24 Études de Chopin en 2014 pour le label DiscAuvers.

Formé au Conservatoire de Saint-Pétersbourg dans la classe d'Alexandre Sandler avant d'être lauréat en 1998 du festival Neuhaus des jeunes musiciens à Moscou, Miroslav Kultyshev est une pure merveille née du système russe. Pour preuve, le jeune prodige épingle en 2007 sur son CV, à seulement 22 ans, le plus beau des trophées : le 1er Prix du Concours International de Piano Tchaïkovski à Moscou. Cinq ans plus tard, il remporte aussi le XXe Monte-Carlo Piano Masters, et fait ses débuts en France au Festival d'Auvers-sur-Oise… Depuis, en dépit d'un beau parcours international, on avait un peu perdu sa trace en France. On le retrouve aujourd'hui dans l'intimité d'une salle qui correspond bien à son jeu intérieur, où la puissance se ressent d'abord comme une acuité d'expression, et la subtilité comme une poésie qui donne des frissons, dans des œuvres de deux compositeurs qu'il sert prioritairement en concert : les *12 Etudes op. 10* de Chopin et les *13 Préludes op. 32* de Rachmaninov.

Jean Lukas

Salle Gaveau, 45 rue La Boétie, 75008 Paris. Lundi 18 décembre à 20h30. Tél. 01 49 53 05 07. Places : 22 à 55 €

PHILHARMONIE / ORATORIO

Daniel Harding

Le directeur musical de l'Orchestre de Paris dirige *Dream of Gerontius* d'Edward Elgar.

© D. R.

La mezzo-soprano Magdalena Kožená.

Pour son dernier programme de l'année à la tête de l'Orchestre De Paris, Daniel Harding compte faire découvrir et si possible aimer au public parisien qui en ignore tout une partition à laquelle nos voisins anglais vouent un véritable culte. Son titre : *Dream of Gerontius*. Son compositeur : Edward Elgar. Créé en 1900, ce grand oratorio d'une splendeur chorale toute britannique et aux fortes résonnances wagnériennes est souvent surnommé le « Parsifal *anglais* ». Il raconte, inspiré d'un poème du Cardinal John Henry Newman (1801-1890), le voyage vers Dieu de l'âme de Gerontius, guidé par son ange gardien… Les anglais raffolent de ce chef-d'œuvre d'Elgar et, eu égard à l'intérêt que nos amis d'Outre-Manche ont si souvent manifesté à la musique française (Berlioz, Chabrier, etc.), il serait injuste que nous ne

Portraits en série

Génération Spedidam

Pascal Gallois : Du basson au bâton

Son nom est déjà inscrit dans l'Histoire de son instrument, le basson, et associé à nombre d'œuvres de notre temps spécialement écrites à son attention qui ont bouleversé notre approche de l'instrument. Au premier rang de celles-ci, la révolutionnaire *Sequenza XII* de Luciano Berio (1925-2003), créée à Paris en 1995, même si de nombreux autres compositeurs importants ont écrit pour lui. Nouvelle étape de son parcours de musicien, le bassoniste de l'Ensemble Intercontemporain (où il est entré en 1981) se consacre aujourd'hui de plus en plus à la direction d'orchestre. En 2015, il a dirigé l'International Contemporary Ensemble (de New-York) dans un enregistrement dédié à Pierre Boulez paru sur le label Stradivarius.

Vous avez été un témoin et acteur essentiel d'une certaine révolution de votre instrument…
Pascal Gallois : C'est tout naturellement que s'est imposé à moi le devoir d'accompagnement et de soutien des compositeurs pour

© D. R.

développer le répertoire, et Berio en a été l'initiateur. Grâce aux compositeurs, le basson a exploré de nouveaux espaces spectaculaires. Nous avons même créé un opéra de Marco Di Bari à Venise autour du basson où le rôle de l'instrument était central sur scène au milieu des chanteurs… Il faut continuer à développer le rôle du basson dans les ensembles et orchestres, le dialogue avec les autres instruments mais aussi ses extensions vers l'ordinateur et la musique électro acoustique.

Pourquoi avez-vous choisi cet instrument ?
Pascal Gallois : C'est sans aucune hésitation que le basson a été mon choix car, de mon point de vue, le son de cet instrument me semble aussi naturel que la voix humaine. Il est empreint d'une profonde émotion que l'on pourrait qualifier d'intemporelle.

Vous êtes aujourd'hui aussi chef d'orchestre…
Pascal Gallois : C'est le nécessaire aboutissement de mon engagement musical. Si la direction est désormais au cœur de ma vie musicale, c'est pour poursuivre la mission je me suis assignée : celle de rendre contagieuse ma passion de la musique et de mettre en œuvre une lecture singulière des œuvres de nos contemporains et des classiques.

Propos recueillis par Jean Lukas

www.pascalgallois.com

Magali Mosnier : La flûtiste à facettes

Cette jeune femme rayonnante incarne idéalement un nouveau profil d'instrumentiste de premier plan, apte à mener de front une carrière prestigieuse dans le monde de l'orchestre – elle a été nommée super soliste du Philharmonique de Radio-France en 2003 – et une activité importante de soliste. En 2004, Magali Mosnier a remporté le Premier Prix du Concours International de l'ARD à Munich, avant de signer un prestigieux contrat d'exclusivité chez Sony Classical.

Vous menez à la fois une activité de musicienne d'orchestre et une intense activité de soliste…
Magali Mosnier : J'ai vraiment trouvé un équilibre entre les deux facettes de mon métier. J'aime le challenge et l'adrénaline

© Wildundleise

des concerts en soliste, qui me font chaque fois plus apprécier le retour à mon cocon, ma famille du Philhar'…

Vous jouerez prochainement, en janvier à Berlin et en février à Paris, en soliste, des œuvres pour flûte et orchestre de compositeurs contemporains : Bruno Mantovani et Marc-André Dalbavie…
Magali Mosnier : J'ai très tôt travaillé avec des compositeurs et élèves compositeurs, testé différentes techniques avec eux. J'aime pénétrer leur univers, leur langage et en proposer ma lecture. La démarche relève un peu du masochisme : on souffre terriblement de ne pas pouvoir lire et donc jouer la musique de façon fluide au début de l'apprentissage d'une nouvelle pièce. Il faut accepter ce lent et laborieux cheminement avant d'être capable d'interpréter la musique. J'aime le vertige et le dépassement de soi que cela impose, de même que me demander si l'une ou l'autre de ces pièces traversera les âges.

Quel sera votre prochain enregistrement, consacré à la sonate pour flûte alto et harpe de Debussy ?
Magali Mosnier : En 2018 paraîtra chez Harmonia Mundi un disque regroupant les toutes dernières sonates de Debussy, dont celle pour flûte, alto et harpe que nous avons enregistrée avec Antoine Tamestit et Xavier de Maistre. Nous avons décidé de nous bousculer un peu en la jouant sur des instruments contemporains de sa création, pour ma part une flûte en argent de Louis Lot ayant appartenu à Joseph Rampal puis Jean-Pierre au tout début de sa carrière. Nous avons été bluffés par la facilité avec laquelle ces instruments ont merveilleusement sonné ensemble. Ce fut un grand moment d'extase.

Propos recueillis par Jean Lukas

Prochain concert à Paris le 16 février à Radio-France. *Concerto pour flûte* (2006) de Dalbavie, avec l'Orchestre Philh. de Radio-France, dir. L. Bringuier.

SPEDIDAM
*La SPEDIDAM répartit des droits à 96 000 artistes dont 33 000 sont ses membres associés et aide 40 000 spectacles environ chaque année.
www.spedidam.fr

fassions pas confiance au plus parisien d'entre eux, l'actuel directeur musical de l'Orchestre de Paris, pour ouvrir un peu nos œillères. D'autant que le surdoué Harding sera idéalement entouré pour l'occasion de la divine Magdalena Kožená (mezzo) en tête de distribution, mais aussi d'Andrew Staples (ténor) et John Relyea (basse), l'un et l'autre familier de l'ouvrage, et du Chœur de l'Orchestre de Paris (Lionel Sow, chef de chœur).

Jean Lukas

Philharmonie, 221 av. Jean-Jaurès, 75019 Paris. Jeudi 21 et vendredi 22 décembre à 20h30. Tél. 01 44 84 44 84.

MAISON DE LA RADIO / SOLISTES, CHŒUR ET ORCHESTRE

Chœur et Orchestre philharmonique de Radio France

Ouverture magnifique de l'année 2018 à la Maison de la Radio : Mikko Franck dirige la *Neuvième Symphonie* de Beethoven.

La *Neuvième Symphonie* couronne l'œuvre de Beethoven. Elle va même bien au-delà : consécration de la musique, du génie visionnaire et de la fraternité, telle que la porte dans le finale la célèbre *Ode à la joie* d'après Schiller. L'interprétation de cette œuvre majestueuse, démesurée, creuset des inventions musicales jusque dans les siècles suivants, est toujours un événement. Mikko Franck l'a choisie pour ouvrir cette nouvelle année – c'est en quelque sorte une « *consécration de la Maison de la Radio* ». L'Orchestre philharmonique de Radio France est rejoint pour le finale par le ténor Christian Elsner (ainsi qu'Annette Dasch, Alisa Kolosova et Kwangchul Youn) et le Chœur

© Jean-François Leclercq / Radio France

Mikko Franck ouvre l'année 2018 avec la *Neuvième* de Beethoven.-

de Radio France, préparé pour l'occasion par Lionel Sow, le brillant chef du Chœur de l'Orchestre de Paris.

Jean-Guillaume Lebrun

Maison de la Radio, 116 av. du Président-Kennedy, 75016 Paris. Samedi 6 janvier à 20h. Tél. 01 56 40 15 16.

THÉÂTRE DES CHAMPS ÉLYSÉES / MUSIQUE DE CHAMBRE

Ensemble à vents

Cinq solistes d'exception réunis en quintette : Radovan Vlatković, Emmanuel Pahud, François Leleux, Paul Meyer et Gilbert Audin.

© Josef Fischnaller EMI Classics

Le flûtiste Emmanuel Pahud, en quintette à vents aux Concerts du Dimanche matin.

L'excellence et la vitalité de l'école française des instruments à vent sont unanimement reconnues dans le monde entier. On ne compte plus depuis longtemps les français qui se sont distingués sur ces instruments, souvent dans un certain anonymat grand public pour ce qui concerne les solistes d'orchestre des meilleures phalanges du monde, d'autres fois en faisant émerger de véritables stars, si l'on se souvient de la renommée de Jean-Pierre Rampal ou Maurice André. Sans atteindre la notoriété tout à fait hors-norme de ces deux glorieux aînés, les cinq interprètes réunis ce dimanche matin au Théâtre des Champs-Elysées sont eux aussi à considérer comme des monstres sacrés de leur instrument, à commencer par le croate Radovan Vlatković, souvent présenté comme le meilleur corniste en activité. Avec lui, les français Emmanuel Pahud (flûte), François Leleux (hautbois), Paul Meyer (clarinette) et Gilbert Audin (basson) forment depuis dix ans un quintette mirobolant qu'il est rare d'entendre en concert, compte tenu des agendas surchargés de ces cinq surdoués. Ils consacrent largement et logiquement leur programme à la musique française (*Trois pièces brèves* d'Ibert, *Le Tombeau de Couperin* de Ravel, *Quintette* de Jolivet), mais musardent aussi du côté de Barber (*Summer music*), Beethoven (*Variations sur « La ci darem la mano »*) et Hindemith (*Kleine Kammermusik op. 24 n° 2*). Tout un monde de couleurs nouvelles…

Jean Lukas

Théâtre des Champs-Élysées, 15 av. Montaigne, 75008 Paris. Dimanche 7 janvier à 11h. Tél. 01 49 52 50 50. Place s : 0 à 30 €.

L'APPLI !

la terrasse

INDISPENSABLE POUR LE PUBLIC ET POUR LES PROS !

Disponible gratuitement sur google play et App Store.

Disponible sur App Store
DISPONIBLE SUR Google play

Opéra

Rossini-ci, Rossini-là !

TCE & OPÉRA-COMIQUE / NOUVELLES PRODUCTIONS

Le compositeur italien est à l'affiche de deux nouvelles productions dans la capitale consacrées aux *Barbier de Séville* et *Comte Ory*.

À l'approche des fêtes de fin d'année, la musique allègre de Rossini est mise à l'honneur par deux grandes scènes lyriques parisiennes. Au Théâtre des Champs-Élysées, c'est la plus connue de ses œuvres, *Le Barbier de Séville*, qui est programmée. Originalité : pour permettre à de jeunes artistes en début de carrière de prendre part à une grande production internationale, le même opéra se décline en deux versions données en alternance. La première est servie par des interprètes confirmés comme Michele Angelini (Almaviva), Florian Sempey (Figaro), Robert Gleadow (Basilio). La seconde réunit des chanteurs moins connus mais au talent très prometteur : Elgan Llyr Thomas (Almaviva), Alix Le Saux (Rosina), Eléonore Pancrazi (Berta)… Le tout sous la direction de Jérémie Rhorer à la tête de son Cercle de l'Harmonie, dans une mise en scène inventive de Laurent Pelly qui fait ses débuts avenue Montaigne.

© D. R.

Le metteur en scène Laurent Pelly.

Rareté

C'est une partition beaucoup moins fréquentée qui investit la Salle Favart. *Le Comte Ory*, inspiré d'une chanson friponne picarde, mérite pourtant le détour. Déguisements, supercheries, coups de théâtre s'enchaînent au cours de deux actes aussi virtuoses que fougueux. L'ouvrage, créé à Paris en 1828 sur un livret en français, est l'avant-dernier opéra du compositeur (*Guillaume Tell* verra le jour en 1829), qui allait deux ans plus tard, à l'âge de 38 ans, décider de ne plus se consacrer à l'art lyrique… L'Opéra Comique fait appel au duo qui avait ressuscité *Fortunio* en 2009 : le metteur en scène Denis Podalydès et le chef Louis Langrée à la tête de l'Orchestre des Champs-Élysées. Et convie un autre duo prometteur : Philippe Talbot dans le rôle-titre et Julie Fuchs (la Comtesse), deux artistes qui ont déjà uni leurs voix dans *Platée* à l'Opéra de Paris.

Isabelle Stibbe

Théâtre des Champs-Élysées, 15 av. Montaigne, 75008 Paris. Du 5 au 16 décembre 2017. Tél. 01 49 52 50 50. Places : 5 à 145 €. Durée : 2h30.
Opéra-Comique, place Boieldieu, 75002 Paris. Du 19 au 31 décembre 2017. Tél. 0 825 01 01 23 (0,15 €/minute). Places : 6 à 135 €. Durée : 2h30 avec entracte.

OPÉRA BASTILLE / NOUVELLE PRODUCTION

La Bohème

L'opéra phare de Puccini est donné à Bastille dans une nouvelle mise en scène signée Claus Guth.

Artiste invité de l'Opéra de Paris après y avoir monté *Rigoletto* en 2016, Claus Guth y met en scène deux œuvres cette saison : *La Bohème* à Bastille en décembre et *Jephta* de Haendel à Garnier en janvier. Nul doute qu'il en proposera une lecture tout à la fois intelligente et sensible, conceptuelle et accessible comme il en est coutumier. La distribution de *La Bohème* est à l'avenant de cette belle promesse scénique : la soprane bulgare Sonya Yoncheva en alternance avec l'Australienne Nicole Car pour Mimi, le ténor brésilien Atalla Ayan en alternance avec le Français Benjamin Bernheim pour Rodolfo, la soprane russe Aida Garifullina en Musetta, ou encore Arthur Rucinski en Marcello, Marc Labonnette en Alcindoro… Et dans la fosse, l'impétueux Gustavo Dudamel sera à la baguette en alternance avec son compatriote vénézuélien Manuel

© D. R.

Gustavo Dudamel, à Paris jusqu'au 31 décembre.

López-Gómez. Un plaisir opératique à ne bouder sous aucun prétexte…

Antoine Pecquer

Opéra Bastille, place de la Bastille, 75012 Paris. Jusqu'au dimanche 31 décembre. Tél. 08 92 89 90 90. Places : 5 à 150 €.

Fidel Fourneyron tromboniste suractif

ATELIER DU PLATEAU / JAZZ

Le tromboniste de l'ONJ présente son nouveau groupe en leader, un trio intitulé « Animal ».

© D. R.

Fidel Fourneyron, nouvelle étoile du trombone jazz européen.

Révélé en tant que leader à la tête du trio *Un Poco Loco,* dont le récent deuxième album *Feelin' Pretty* propose une relecture décalée et espiègle pour saxophone, trombone et contrebasse de *West Side Story*, le jeune tromboniste n'arrête pas de surprendre et de convaincre. Il vient d'achever une copieuse et prestigieuse tournée, passée par divers festivals hexagonaux (Banlieues Bleues, D'Jazz à Nevers, Europa Jazz au Mans, etc.), avec une création intitulée *¿ Que Vola ?,* provoquant une rencontre transatlantique autour de la Rumba entre sept jazzmen européens et trois percussionnistes de Cuba. « *C'est en côtoyant ces merveilleux musiciens chez eux à La Havane que j'ai eu envie de les inviter à rencontrer quelques-uns des musiciens que j'aime en France.*

Rencontre entre French jazz et Cuban rumba

Je voulais à la fois faire partager l'onde de choc du son de leurs tambours avec mes amis jazzmen, faire découvrir ces traditions et ces musiciens méconnus au public français ; mais aussi faire découvrir aux cubains ma culture comme ils m'ont fait découvrir la leur. Enfin, l'univers des cérémonies de la santeria et la musique des tambours bata me sont vite apparus comme de formidables sources d'inspiration, tant pour l'improvisation que pour la composition » se souvient Fidel Fourneyron. Mais ce leader décidément en verve a déjà concocté une nouvelle proposition : « Animal », un nouveau trio constitué de Joachim Florent à la contrebasse et Sylvain Darrifourcq à la batterie, mis au service de ses compositions portant toutes le nom d'un animal (« Singe », « Loup », « Coq », etc.), entre « *souvenirs de blues en élans lyriques et transes rythmiques avec finesse et fantaisie* ». Le groupe jouera à Paris au sortir de deux résidences de création au Luisant de Germigny-l'Exempt dans le Cher puis à la Dynamo de Pantin, juste avant d'entrer en studio pour une sortie prochaine sur le label de l'ONJ. Une musique toute neuve !

Jean-Luc Caradec

L'Atelier du Plateau, 5 rue du Plateau (au fond de l'impasse), 75019 Paris. Vendredi 15 décembre à 20h. Tél. 01 42 41 28 22. Places : 6 à 13 €.

Richard Galliano et Thierry Escaich

PARIS / IMPROVISATION

Un duo inédit et soufflant entre l'accordéoniste de jazz et l'organiste classique : au disque avec *Aria* aux Éditions Jade et en concert exceptionnel à l'église Saint-Étienne du Mont à Paris.

© Sylvain Bouzat

Dialogue entre le grand orgue majestueux de l'église Saint-Étienne du Mont de Thierry Escaich et l'accordéon nomade de Richard Galliano

Ils représentent l'un et l'autre dans leur famille musicale et pour leur instrument des références absolues. Richard Galliano, jazzman de premier plan et inventeur du New Musette, héritier d'une philosophie musicale qui doit beaucoup à Astor Piazzolla, doté d'une sensibilité et d'une intuition musicale renversantes, est celui qui le premier a émancipé l'accordéon et l'a hissé au rang d'instrument majeur. De son côté, Thierry Escaich compte parmi les organistes les plus admirés dans le monde – interprète des chefs-d'œuvre de Bach, Alain ou Messiaen, mais aussi magnifique improvisateur –, récipiendaire de grands prix internationaux et titulaire du grand orgue de l'église Saint-Étienne du Mont à Paris, où il succéda en 1996 à Maurice Duruflé. Cette rencontre est aussi celle de deux compositeurs accomplis. Dans ce face-à-face assez improbable à première vue, le dialogue entre le grand orgue et le petit accordéon s'anime avant tout sur le terrain du plaisir de faire dialoguer, dans l'improvisation et l'expression de mélodies choisies (Piazzolla, Bach, Dvorak ou Rachmaninov mais aussi leurs propres compositions), des instruments qui justement se ressemblent jusqu'à parfois, grâce aux prodiges de la sonorisation et de l'enregistrement, se fondre ou se confondre.

Dialogue vibrant entre orgue et accordéon

« *Le fil conducteur est l'envie de jouer ensemble un large répertoire musical, de développer sur le moment, comme dans une composition spontanée, des mélodies que nous aimons. Nous sommes deux musiciens qui jouons une musique précise, que nous développons avec des variations spontanées comme deux compositeurs qui* conversent librement » explique Galliano. « *Nul besoin de faire des plans ou de répéter des heures. Nous avons laissé ces mélodies nous inspirer et nos deux mondes de créateurs s'entrecroiser afin de faire naître quelque chose d'autre, quelque chose de nouveau quoique fugitif. C'est la magie de l'improvisation à deux. La magie c'est aussi celle de ces deux instruments si opposés par leur taille et leur histoire mais pourtant si proches par leurs sonorités, avec toujours ce souffle qui les unit et ces couleurs sonores qui semblent jaillir du même instrument* » ajoute Escaich. « *L'orgue est un gros accordéon imposant, l'accordéon un petit orgue portable et vibrant : le seul danger était que la grenouille veuille se faire aussi grosse que le bœuf !* » ajoute dans un sourire complice Galliano. Un disque majestueux.

Jean-Luc Caradec

Église Saint-Étienne du Mont, place Sainte-Geneviève, 75005 Paris. Mardi 19 Décembre à 20h30.

IVRY / CHANSON

Juliette

***J'aime pas la chanson* est le titre paradoxal et savoureux sous lequel la Toulousaine nous invite à découvrir son tout nouveau tour de chant.**

Le moins que l'on puisse dire est que Juliette est chez elle au Théâtre d'Ivry Antoine Vitez, qu'elle s'y sent bien et depuis longtemps. Pour nouvelle preuve, elle vient y présenter en avant-première, en toute discrétion et décontraction, un peu comme à la maison, son nouveau répertoire. Les Ivryens sont gâtés, et nous aussi. Avec autour d'elle et de son piano : Franck Steckar (percussions, accordéon, trompette, clavier, piano), Philippe Brohet (flûte, clarinettes, trompette), Bruno Grare (percussions, tuba) et Christophe Devilliers (contrebasse, trombone). *J'aime pas la chanson* : une histoire d'amour à sens unique !

Jean-Luc Caradec

© D. R.

Juliette présente *J'aime pas la chanson.*

Théâtre d'Ivry Antoine Vitez, 1 rue Simon-Dereure, 94200 Ivry-sur-Seine. vendredi 1er et samedi 2 décembre à 20h. Tél. 01 46 70 21 55. Places : de 6 à 20 €.

SURESNES / JAZZ

Riccardo Del Fra

Double hommage à Chet Baker et Miles Davis.

Le contrebassiste romain Riccardo Del Fra, parisien d'adoption depuis le début des années 80, est un formidable passeur de musique. Ses élèves du département Jazz et Musiques Improvisées qu'il dirige au CNSMD de Paris pourraient en témoigner. Nombre d'entre eux seront d'ailleurs à ses côtés, au sein de l'Ensemble de jazz du Conservatoire national supérieur de Paris, pour ce concert exceptionnel qui rend hommage à deux fabuleux trompettistes et, à travers eux, à l'esprit du jazz… Miles Davis, qui fonde en 1948, avec l'arrangeur Gil Evans, un audacieux nonette au son inédit et signe le légendaire album *Birth of the Cool*. Et Chet Baker, le trompettiste qui a porté très haut dans le be bop l'art de la ballade. Pour la petite (ou la grande) histoire,

© C. Ducasse

Le contrebassiste Riccardo Del Fra.

rappelons que Riccardo Del Fra fut le dernier contrebassiste de Chet Baker, jusqu'à sa mort en 1988. Avec Hervé Sellin au piano.

Jean-Luc Caradec

Théâtre de Suresnes Jean-Vilar, 16 place Stalingrad, 92150 Suresnes. Vendredi 1er décembre à 21h. Tél. 01 46 97 98 10.

Liz McComb « Merry Christmas »

PARIS / ÉGLISE SAINT-SULPICE / GOSPEL

La plus célèbre des chanteuses de gospel en France, Liz McComb, revient avec un album entièrement consacré à l'esprit de Noël.

Immense voix du Gospel, Liz McComb chante Noël.

© Sylvio Testa

Si le « Christmas Album » est devenu aux États-Unis une sorte de routine commerciale à laquelle se sont pliés des artistes aussi disparates que James Brown, Diana Krall, Mariah Carey ou les Beach Boys, pour une personnalité comme Liz McComb, qui évolue dans l'univers du sacré depuis l'enfance, dont le chant s'est forgé dans l'assimilation de l'héritage du gospel, célébrer en musique le mystère de la Nativité peut sembler une évidence. Elle a pourtant longtemps résisté à cette idée. Fille d'une pasteure de Cleveland (Ohio), sixième d'une famille de sept enfants, Liz McComb a chanté dès son plus jeune âge dans les chœurs gospel et fait ses débuts au sein d'un trio vocal, The Daughters of Zion, qui se produisait dans les églises de la communauté africaine-américaine. Les negro-spirituals qui évoquent la naissance de Jésus font partie de son répertoire de longue date, et comme Louis Armstrong ou Mahalia Jackson, elle y est constamment revenue au fil de sa carrière. En citoyenne du monde qu'elle est devenue au fil des décennies, Liz McComb mêle toutefois ce répertoire à des chants traditionnels empruntés à différentes cultures, de l'Angleterre (*We Wish You a Merry Christmas*) à la Lorraine (*Il est né le divin enfant*), de Porto Rico (*Feliz Navidad*) à l'Autriche (*Stille Nacht*), en passant par différents airs repris à la culture populaire américaine dans son ensemble, dans un geste œcuménique qui embrasse les cultures et s'affirme comme une manière de célébrer la paix entre les hommes.

De Bethléem à Saint-Sulpice

L'idée de ce projet est née en 1999, lorsqu'à la veille du nouveau millénaire, Liz McComb fut invitée à chanter à Bethléem, au pied de l'église de la Nativité, choisie par l'Unesco pour représenter les États-Unis en ce moment symbolique. Liz McComb était accompagnée dans ce voyage en forme de pèlerinage par sa propre mère, Fannie McComb, et deux de ses sœurs qui sont aussi ses choristes. Elles visitèrent les lieux saints et au cours de leur séjour, la mère se mit à suggérer à la fille d'enregistrer un album de chants de Noël. Décédée en 2012, Fannie McComb n'aura pas vu l'avènement de ce disque, mais il est fidèle à ce qu'elle avait pu en imaginer au plan spirituel : sa fille y interprète un florilège de chansons avec la ferveur qui est la sienne, sans emphase, d'une voix assurée qui sait se faire céleste, alliant la simplicité à l'authenticité. C'est sous les voûtes de l'église Saint-Sulpice de Paris, entre pierre et vitrail, que l'artiste, s'accompagnant comme à son habitude au piano, donnera la primeur des treize chansons qui composent ce treizième album enregistré avec des musiciens qui lui sont fidèles, tel l'organiste Harold Johnson. Un lieu et un temps dans lesquels ses interprétations devraient se charger d'une émotion toute particulière tant on sait ce que Liz McComb met d'intensité et de générosité à chanter pour créer la communion avec son auditoire.

Vincent Bessières

Église Saint-Sulpice de Paris, 2 rue Palatine, 75006. Les vendredi 8 et samedi 9 décembre. Tél. 06 70 80 10 00. Places : de 22 à 58 €.

Au Duc des Lombards

PARIS / JAZZ

Laurent de Wilde, Pierre Christophe et Samy Thiébault à l'honneur.

On n'en finit pas de rendre hommage et de saluer les grands maîtres du jazz. Si la démarche relève le plus souvent de l'expression d'une admiration sincère, l'accumulation de ces « Tribute to » n'est pas loin de tourner à l'obsession et à la ficelle marketing ! C'est cependant la légitimité artistique qui s'impose sans discussion lorsque Laurent De Wilde réunit son «New Monk Trio» pour saluer et revisiter la musique de Thelonious Monk, à qui il a consacré il y a dix ans une biographie de référence (rééditée chez Folio), puis un documentaire pour Arte. Dans le disque qui vient de sortir chez Gazebo/L'Autre Distribution et sur la scène du Duc des Lombards (du 4 au 6 décembre à 19h30 et 21h30), le pianiste français est entouré de Jérôme Regard (contrebasse) et Donald Kontomanou (batterie). Fasciné de longue date par la musique et la personnalité mystérieuse de *Sphere*, Laurent De Wilde signe un disque essentiel dans son parcours, non sans une certaine appréhension et quelques doutes. « *Après avoir passé une partie conséquente de mon existence à étudier les multiples facettes de son génie, il m'était très difficile de me convaincre de la nécessité d'une reprise de ses titres, qui paraphraserait sans grâce l'éblouissante et singulière perfection de ses interprétations...* » explique-t-il.

© Laurence Laborie

Le saxophoniste Samy Thiébault présente ses *Caribbean Stories* au Duc des Lombards.

Hommages artistiques

Autre hommage sans *a priori* : le remarquable pianiste Pierre Christophe, Prix Django Reinhardt 2007, disciple de Jaki Byard (le légendaire compagnon de route de Mingus), dont il a beaucoup servi la musique au disque en enregistrant les albums magnifiques de la série *Byard by Us* (chez Black & Blue), rend aujourd'hui hommage à Erroll Garner, pianiste de la génération de Byard que ce dernier admirait profondément (les 26 et 27 décembre à 19h30 et 21h30). « *On retrouve chez lui cette espèce de folie, la prise de risques, le sens de l'humour et l'art d'être imprévisible.* » confie Pierre Christophe, qui s'entoure ici de Raphaël Dever (contrebasse), Stan Laferriere (batterie) et Laurent Bataille (congas). À signaler enfin, ne s'embarrassant d'aucun prétexte particulier, le saxophoniste Samy Thiébault, qui nous avait littéralement éblouis il y a un an avec son « Rebirth », fait son retour avec un nouveau projet dont on ne connaît que le titre – *Caribbean Stories* – et le line-up – Munir Hossn (guitare), Felipe Cabrera (contrebasse), Zé Luis Nascimiento (percussions) et Inor Sotolongo (percussions) –, qui suffisent à exciter notre curiosité (les 12 et 13 décembre à 19h30 et 21h30).

Jean-Luc Caradec

Duc des Lombards, 42, rue des Lombards, 75001 Paris. Du 4 au 27 décembre à 19h30 et 21h30. Tél. 01 42 33 22 88.

CAFÉ DE LA DANSE / JAZZ

Besson-Ferlet-Kerecki

Premier album d'un nouveau trio : *Aïres* chez Alpha / Outhere.

© D. R.

La trompettiste Airelle Besson, du trio Besson-Ferlet-Kerecki dont l'album *Aïrés* vient de paraître.

En musique comme en amour, l'évidence des rencontres est une aide précieuse. Réunis par on ne sait quel hasard, ces trois musiciens comptant parmi les valeurs sûres du jazz français n'avaient pas forcément l'habitude de jouer ensemble, mais ils se sont retrouvés avec bonheur pour explorer des compositions personnelles souvent inspirées par l'univers de la musique classique : « *Es is Vollbracht* » de la *Passion selon Saint Jean* de Bach, les *Pavanes* de Ravel et de Fauré, la *Valse sentimentale* de Tchaïkovski, la *Danse du Sabre* de Khatchatourian, etc. Avec Airelle Besson (trompette), Edouard Ferlet (piano) et Stéphane Kerecki (contrebasse).

Jean-Luc Caradec

Café de la Danse, 5 passage Louis-Philippe, 75011 Paris. Lundi 4 décembre à 20h. Tél. 01 47 00 57 59.

SCEAUX / JAZZ

Émile Parisien Quintet

Quand le saxophoniste Émile Parisien invite le grand Joachim Kühn, on est tout ouïe.

© Manfred Rinderspacher

Émile Parisien, en version quintet majuscule.

L'an passé, il publiait *Sfumato* sur le label ACT. Pour cette session, le quartet du saxophoniste Emile Parisien accueillait le pianiste allemand Joachim Kühn, qu'il avait précédemment convié lors d'une carte en 2015 à Marciac. Sur une assise rythmique on ne peut plus souple et solide – le contrebassiste Tailleu et le batteur Mario Costa –, avec en *sparing partner* le guitariste Manu Codjia, les deux leaders s'en donnaient à cœur joie, multipliant les hors pistes et les solos plus dans la ligne lyrique. Un an et pas mal de concerts plus tard, la formation emmenée par les deux compères, que l'on a pu aussi apprécier en duo, devrait atteindre le but recherché : un jazz jubilatoire, dans tous les sens du terme.

Jacques Denis

Les Gémeaux, Scène Nationale, 49 av. Georges-Clemenceau, 92330 Sceaux. Mercredi 6 décembre à 20h30. Places : de 19 à 28 €. Tél. 01 46 61 36 67.

Déjà plus de **57 900** abonnés
Vous êtes nombreux chaque mois à nous rejoindre sur facebook.

PANTIN / JAZZ

Kaja Draksler/ Ensemble Op.Cit & Les Musiques à Ouïr

Un pianiste allemand salué par ses jeunes pairs, une pianiste slovène en solo.

© Sara Anke

La Slovène Kaja Draksler est une des pianistes à suivre.

Ils ne sont pas moins de deux ensembles français pour rendre hommage au vénérable pianiste allemand, qui a marqué des générations de musiciens. « *La musique de Joachim Kühn, énergisante, exigeante, lyrique, complexe et ludique, harmonique, euphorisante et même parfois hallucinante, laisse imaginer de belles possibilités* », prévient Denis Charolles, pilier des Musiques à Ouïr. « *Ce projet nous permet de continuer à explorer de nouveaux territoires sonores* », poursuit Guillaume Bourgogne, de l'ensemble Op.Cit, qui a souhaité y ajouter quelques morceaux de choix de Ligeti, Schoenberg et Weill. Cela promet. D'autant qu'en première partie, les Parisiens auront l'heur de découvrir la pianiste slovène Kaja Draksler, à l'esthétique aussi fortement ancrée dans les traditions de son pays qu'ouverte sur les improvisations les plus libres. Si l'on en juge par son récent duo avec Eve Risser, paru sur le label haute qualité Clean Feed, les amateurs d'expériences fortes devraient être plus que comblés. À bon entendeur...

Jacques Denis

La Dynamo de Pantin, 9 rue Gabrielle-Josserand, 93500 Pantin. Jeudi 7 décembre, 20h30. Places : de 8 à 14 €. Tél : 01 49 22 10 10.

NEW MORNING / JAZZ

James Carter Electrik Outlet

Le phénomène du saxophone est de retour avec un projet résolument électrique, qui s'annonce explosif.

© Monica Morgan

Nouveau projet électrique pour le saxophoniste James Carter, qui s'entoure de musiciens issus de la scène de Detroit.

On pourrait dire de James Carter qu'il est saxophoniste jusqu'au bout des ongles tant il aime cet instrument. Au point d'avoir élargi sa pratique du sax ténor à toute la famille de l'instrument, y compris des modèles rares ou tombés en désuétude, dont il joue avec une maestria éblouissante, en remontant aux sources de la tradition. Le voici de retour à la tête d'un Electrik Outlet qui se place résolument en territoire du groove, en compagnie de musiciens venus de Detroit – l'une des cités capitales dans l'histoire américaine –, dont l'organiste Gerard Gibbs avec qui il a partagé plusieurs aventures musicales. Au programme Eddie Harris et Gene Ammons, Stevie Wonder et Minnie Ripperton, soit une plongée détonante au cœur de la Great Black Music, entre funk et soul.

Vincent Bessières

New Morning, 7-9, rue des Petites-Écuries, 75010. Jeudi 7 décembre à 21h. Tél. 01 45 23 51 41.

MALAKOFF / JAZZ

Régis Huby *The Ellipse*

Le violoniste Régis Huby a constitué un grand ensemble qui fait la somme de ses rencontres musiciennes et de ses expériences musicales, pour une création orchestrale d'envergure.

© Jérôme Prébois

Le violoniste Régis Huby présente *The Ellipse* en conclusion de deux années de résidence au Théâtre 71.

The Ellipse : on pourrait voir dans le titre choisi par Régis Huby pour désigner cet ambitieux projet une double métaphore. Celle d'un mouvement, tout d'abord, qui décrit la manière dont gravitent les uns par rapport aux autres les musiciens appelés par le violoniste à se retrouver autour de sa création, et comment leurs trajectoires artistiques se croisent et se recroisent périodiquement au gré de leurs évolutions musicales respectives. Celle d'un rapport au temps, ensuite, car la pièce conçue par le violoniste se subdivise en trois mouvements qui opèrent comme une giration dans sa propre expérience, le premier faisant retour sur les « choses passées », le troisième se projetant dans l'avenir tandis que le deuxième est envisagé comme un « laboratoire » contemporain. Les pans de ce triptyque représentent ainsi trois temporalités différentes entre rupture de la création et continuité du geste. Pour Régis Huby, la musique d'ailleurs s'envisage comme un tout. Transfuge du classique passé au jazz et aux musiques improvisées, il développe depuis plusieurs années une musique au carrefour des genres. *The Ellipse* n'y fera pas exception, articulant un souci constant de la forme avec l'improvisation. Au sein de la formation, on retrouve les membres de son quartet Equal Crossing (et notamment Marc Ducret à la guitare), mais aussi ses partenaires du quatuor IXI, signe d'une œuvre envisagée comme synthèse de rencontres, dans laquelle la dimension chambriste, malgré le nombre des instrumentistes, reste prépondérante.

Vincent Bessières

Théâtre 71, 3 place du 11 Novembre, 92240 Malakoff. Le jeudi 7 décembre, 20h30. Tél. 01 55 48 91 00. Places : de 5 à 27 €.

SUNSET / JAZZ

Éric Le Lann

***Mossy Ways*, nouvel album du trompettiste Breton.**

© D. R.

Le trompettiste Eric Le Lann.

Discret voire secret, solitaire, musicien de l'intériorité, jazzman dans l'âme, Éric Le Lann poursuit inlassablement son parcours entamé avec *Night Bird* en 1983, l'année de son Prix Django Reinhardt. Quinze albums plus tard, à 60 ans tout juste, il signe avec *Mossy Ways* (chez Musique à Bord) un nouvel album volontiers rêveur voire planant. Cet opus, pudiquement inspiré par son histoire et ses racines bretonnes, fait notamment appel à une grande figure du chant et de la culture bretonne, Laurent « Lors » Jouin. Autour de lui, un groupe électrique composé de Patrick Manougian à la guitare électrique, Philippe Bussonnet à la basse et Raphaël Chassin à la batterie, escorte le chant et la sonorité superbes d'une trompette tout entière mise au service de la mélodie.

Jean-Luc Caradec

Sunset, 60 rue des Lombards. Vendredi 8 et samedi 9 décembre à 21h. Tél. 01 40 26 46 60. Places : 28 €

THÉÂTRE DES ABBESSES / MUSIQUE D'EUROPE DE L'EST

Tcha Limberger's Kalotaszeg Trio

Violon et chant de Transylvanie. Dans le cadre du Festival de l'Imaginaire.,

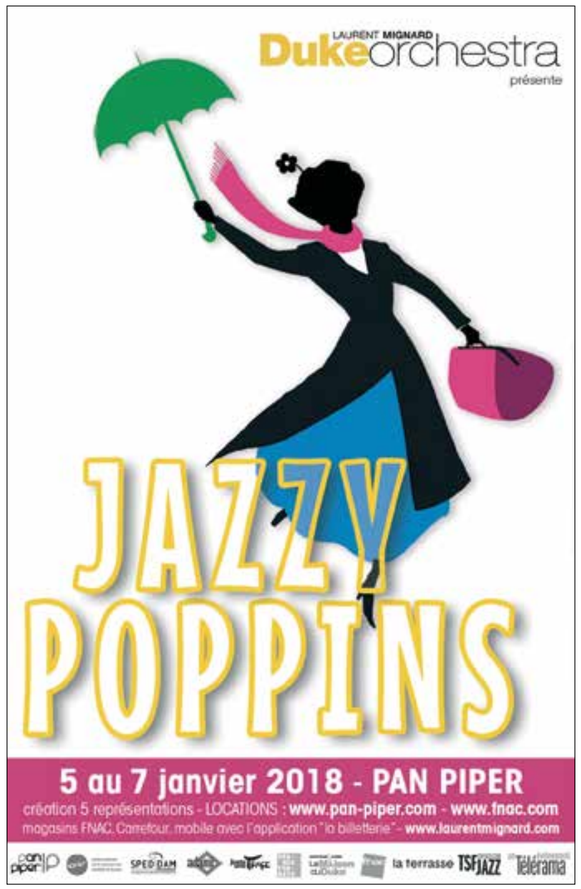
© Dave Kelbie

Tcha Limberger, un virtuose belge manouche amoureux des Carpates.

Fils du guitariste de Waso, quartet emblématique du renouveau manouche depuis les années 70, petit-fils du violoniste Piotto Limberger qui fit les belles heures du jazz manouche d'outre-Ardennes, disciple de Neti Sandor et Horvat Bela, Tcha s'inscrit dans une fière lignée manouche flamande tout en explorant ses propres voies. Violoniste, multi instrumentiste, chanteur, compositeur, son jeu est imprégné de musiques tziganes, yiddish, hongroises ou roumaines. Aux Abbesses, il jouera avec sa formation Kalotaszeg Trio, hymne à la culture orale et spirituelle de Transylvanie.

Vanessa Fara

Théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses, 75018 Paris. Samedi 9 décembre à 17h. Tél. 01 42 74 22 77. Places : 9 à 19 €.



Laurent Mignard Duke Orchestra : Jazzy Poppins

PAN PIPER / PARIS / **SPECTACLE MUSICAL**

Cinq représentations d'un nouveau spectacle inspiré par la musique pour big band d'un album de Duke Ellington sorti en 1965, qui reprend les chansons dans leur version française du légendaire film *Mary Poppins*.

© Pascal Bouclier

Laurent Mignard et son Duke Orchestra, dans un spectacle inspiré par les chansons du film *Mary Poppins*.

Grand spécialiste de Duke Ellington et véritable ambassadeur de sa musique qu'il contribue à faire revivre à la tête de son propre Duke Orchestra, Laurent Mignard vient nous rappeler avec la création de ce spectacle présenté au Pan Piper l'existence d'un petit trésor oublié : un enregistrement de septembre 1964 consacré à des chansons du film *Mary Poppins*. Un album aux somptueux et lumineux arrangements de la main de Duke Ellington et de son alter-ego Billy Strayhorn où scintillent comme des diamants les solos des stars de l'orchestre de l'époque, dont le saxophoniste Johnny Hodges ou le trompettiste Cootie Williams.

Supercalifragilisticexpidélilicieux

Mais le projet de Laurent Mignard n'est pas seulement de ressusciter ces partitions, c'est aussi de donner chair, sur scène, à un véritable spectacle au cours duquel la chanteuse et comédienne Sophie Kaufmann, entourée de seize musiciens, nous fait renouer avec le pur et tendre bonheur de succomber à ces merveilleuses chansons, immortalisées par Julie Andrews (et la française Éliane Thibault, voix du personnage dans la version française du film), que des générations d'enfants ont fini par connaître par cœur. « *Nous proposons une lecture originale du conte dans un spectacle musical participatif pour tous publics. Les jeunes vont découvrir le jazz, le grand orchestre et les ressources des instruments acoustiques. Quant aux parents, ils vont retrouver avec candeur les chansons qui ont bercé leur enfance* » promet Laurent Mignard. A Spoonful Of Sugar !

Jean-Luc Caradec

Pan Piper, 2-4 impasse Lamier, 75011 Paris. Vendredi 5 janvier à 20h30, samedi 6 et dimanche 7 à 14h30 et 17h30. Tél. 01 40 09 41 30. Places : 16 à 32 €

MALAKOFF / JAZZ

Post K & Quatuor Machaut

Ces deux formations inventent des lendemains qui swinguent autrement en puisant dans des répertoires bien anciens.

© Olivier Hoffschir

Post K, jeune formation promue par Jazz Migration.

Jazz Migration, dispositif d'accompagnement de jeunes musiciens de jazz mis en place depuis 2002, s'est donné pour mission de permettre à des talents émergents de pouvoir rayonner. Quinze ans plus tard, la liste des lauréats permet de mesurer la réussite du projet : Théo Ceccaldi, Papanosh, Journal Intime, Frank Woeste… Beaucoup se sont durablement établis sur la scène hexagonale. C'est tout ce que l'on souhaite à Post K et au Quatuor Machaut, deux formations qui chacune à leur manière vont chercher dans le passé matière à se projeter dans l'actualité. Les premiers en proposant une relecture originale du répertoire originel, celui du stride et du bon vieux swing. Véloce et drôlement décapant ! Les seconds en plongeant dans la *Messe de Notre Dame* de Guillaume de Machaut, pour en composer une partition rétro-futuriste pour quatre saxophones, qui fait la part belle à l'improvisation.

Jacques Denis

Théâtre 71, 3 place du 11 novembre, 92240 Malakoff. Samedi 9 décembre à 20h30. Places : de 5 à 14 €. Tél. 01 55 48 91 00.

SURESNES / JAZZ

Antoine Hervé, « Make' em Laugh »

« *Faites-les rire !* » : c'est sous le titre d'un standard emprunté – comme souvent – à la comédie musicale que le pianiste se présente en big band.

© Philippe Lévy-Stab

Antoine Hervé, l'une des plumes les plus fertiles pour le jazz en grande formation.

Emblématique du monde du spectacle, le titre vient d'un morceau de *Chantons sous la pluie*. Dans un théâtre avec lequel il entretient des liens anciens (il s'y produisit notamment avec l'Orchestre national de jazz et y a créé plusieurs spectacles), le pianiste Antoine Hervé se présente, à la tête d'une formation juvénile, constituée de dix-sept musiciens issus du conservatoire du Xe arrondissement de Paris, pour un hommage à la tradition du big band placé sous le sceau de l'humour. Le plus court trajet, nous dit-on, « *de Fats Waller à Jerry Lewis* » ! Au programme, une sélection de thèmes classiques arrangés par le chef de sa plume insolite, combinant savoir classique, expressivité du jazz, techniques contemporaines, avec autant de brio que de malice !

Vincent Bessières

Théâtre de Suresnes Jean-Vilar, 16 place Stalingrad, 92150 Suresnes. Dimanche 10 décembre, 17h. Tél. 01 46 97 98 10. Places : de 12 à 23 €.

PAN PIPER / JAZZ

Sylvain Luc

Le guitariste basque réunit un nouveau quintet prêt pour tous les voyages.

© D. R.

Le guitariste Sylvain Luc bien entouré au Pan Piper.

Bonne nouvelle : le jazz semble avoir pris durablement ses marques dans la programmation du Pan Piper, la petite salle fringante de l'Impasse Lamier, dans le quartier du Père Lachaise. On remarquera ce mois-ci le premier grand concert parisien d'une formation à l'instrumentation atypique, rassemblant autour des guitares du leader Sylvain Luc, les percussions des iraniens Keyvan et Bijan Chemirani, la trompette de Stéphane Belmondo et l'accordéon de Lionel Suarez. La réunion de cinq musiciens irréductibles à un genre ou une géographie, avides d'itinéraires musicaux imprévus, avec pour point d'ancrage et de départ pour le lointain la Méditerranée.

Jean-Luc Caradec

Pan Piper, 2-4 Impasse Lamier, 75011 Paris. Lundi 11 décembre à 20h30. Tél. 01 40 09 41 30. Places : 18 €.

NEW MORNING / MALI

Boubacar Traoré

Le guitariste et chanteur malien présente son nouvel album, enregistré avec des musiciens du Sud des États-Unis.

© D. R.

Boubacar Traoré (au centre) avec l'harmoniciste Vincent Bucher et le percussionniste Babah Koné.

« Du Mali au Mississippi » : c'est par ce raccourci géographique que l'on pourrait résumer la musique de Boubacar Traoré. Musicien à éclipses, qui fut l'une des stars au moment de l'indépendance de son pays natal avant de disparaître pendant deux décennies, le guitariste et chanteur mêle les traditions kassonké du Nord du Mali au blues du Delta. Associé à l'harmoniciste Vincent Bucher, avec qui il a déjà réalisé deux disques, il présente, à près de 70 ans, un nouvel album, *Dounia Tabolo* (Lusafrica), sur lequel il a notamment invité deux musiciens venus du Sud des États-Unis : Cedric Watson au violon et au washboard et Corey Harris à la guitare, qui le retrouveront sur la scène du New Morning. Une belle manière de renforcer les liens qui l'unissent à la terre d'origine du blues.

Vincent Bessières

New Morning, 7-9 rue des Petites-Écuries, 75010. Mercredi 13 et jeudi 14 décembre à 21h. Tél. 01 45 23 51 41.

DYNAMO DE PANTIN / JAZZ

Alexandra Grimal et Florent Pujuila

Nouvel album en trio de la saxophoniste de l'ONJ entourée de deux de ses complices au sein de l'orchestre d'Olivier Benoit. En première partie : le quartet de traverse du clarinettiste Florent Pujuila.

Musicienne de l'échange et de l'imprévu par excellence, nomade dans l'âme, Alexandra Grimal (saxophone ténor, voix) surprend une fois encore avec la musique de ce trio, né en avril 2016 sur la Scène nationale d'Orléans en compagnie de Sylvain Daniel (basse électrique) et Éric Echampard (batterie). Le titre « Kankū » du disque qui sort sur le label de l'ONJ renvoie à un kata japonais qui signifie "contempler le ciel". Toutes les compositions de ce nouveau projet sont de la main d'Alexandra Grimal. En première partie, le quartette

© D. R.

En 2012, de retour de New York, Alexandra Grimal avait signé un album mémorable, entourée de Lee Konitz, Gary Peacock et Paul Motian.

de l'étonnant clarinettiste Florent Pujuila à la double identité classique (il est Clarinette solo de l'Orchestre de chambre de Paris) et jazz, entouré d'improvisateurs de choc : Fabrice Martinez (trompette, bugle), Bruno Chevillon (contrebasse) et Éric Echampard (batterie). « *Depuis l'adolescence j'ai pris des chemins de traverse, entre le conservatoire et mon premier groupe de rock… Avec cet ensemble nous explorons sans cesse cet aller-retour* – à l'image de ma vie de musicien – *entre écrit et improvisé. Une sorte de jazz de chambre…* » confie Florent Pujuila.

Jean-Luc Caradec

La Dynamo, 9 rue Gabrielle-Josserand, 93500 Pantin. Jeudi 14 décembre à 20h30. Tél. 01 49 22 10 10. Places : 8 à 14 €.

SCÈNE WATTEAU / WILD FUSION

AutorYno

Qu'on vienne à la musique d'AutorYno par le rock, le klezmer ou le jazz, tout ici est fusion.

© Stella K

David Konopnicki, Bertrand Delorme, et Cyril Grimaud, alias AutorYno.

Adeptes des contretemps qui déstabilisent, des contrepoints qui rééquilibrent, des rythmes complexes du jazz expérimental, des nappes de transes dansantes des musiques yiddish ou punk, des distorsions du metal, AutorYno ne craint ni les vraies mélodies, entre Europe de l'Est et rock occidental, ni les densités radicales, entre cosmos et inspirations globales. On y trouve des sonorités industrielles, des envolées célestes, de la pure guitare électrique, de la basse bouclée ou harmonique, de la batterie ultra présente. Nulle surprise que leurs 3 albums soient parus sur le label de John Zorn, et que le dernier en date, « Flauros The Book Of Angels » (Tzadik 2016), s'inscrive dans le projet de Zorn de continuation du mythique Masada Book.

Vanessa Fara

La Scène Watteau, place du Théâtre, 94130 Nogent-sur-Marne. Vendredi 15 décembre à 20h30. Tél. 01 48 72 94 94. Places : 7 à 12 €.

MAISON DE LA RADIO / JAZZ

Antoine Boyer et Samuelito, Angelo Debarre et Marius Apostol

Double plateau pour une soirée sous le sceau de la guitare manouche, et de l'héritage de Django Reinhardt.

© Just Looking Productions

Le violoniste roumain Marius Apostol et le guitariste manouche Angelo Debarre ont formé « Gipsy Unity ».

Il figurait en bonne place dans le film *Les Fils du vent*, sur les héritiers bien vivants de Django Reinhardt, ceux qui, au sein de la communauté manouche, porte et prolonge la flamme du swing : Angelo Debarre, fidèle au mode de vie nomade des siens, toujours prompt à dégainer sa guitare. En s'associant au violoniste roumain Marius Apostol pour former son « Gipsy Unity » sur le modèle du Quintette du Hot Club de France, il rappelle que c'est toute la grande famille tsigane qui a été marquée par le style inventé par Django avec le violoniste Stéphane Grappelli. En première partie, on découvrira un duo de jeunes guitaristes, l'un qui penche côté jazz, Antoine Boyer, l'autre côté flamenco, « Samuelito », pour un dialogue tout feu tout flamme, au son des cordes.

Vincent Bessières

Maison de la Radio, Studio 104, 116 av. du Président-Kennedy, 75016 Paris. Samedi 16 décembre à 20h. Tél. 01 56 40 15 16. Tarifs : de 10 à 25 €.

MEUDON / CINÉ CONCERT

Archimusic

En recomposant une bande originale, cet octette donne une vision insolite des trois maîtres du burlesque.

© D. R.

Buster Keaton mis en musique par l'ensemble Archimusic.

En s'offrant son propre espace de création, la Boutique du Val à Meudon, la compagnie Archimusic bénéficie d'un lieu de diffusion à la hauteur de ses ambitions esthétiques, ouvertes à tous les champs d'investigation, et pluridisciplinaires. Comme ce soir, avec ce ciné concert où l'ensemble dirigé de longue date par le saxophoniste Jean-Rémy Guédon créé une bande-son en adéquation avec les chausse-trappes et fous rires de Buster Keaton, Laurel et Hardy et Charlie Chaplin. Entre écriture millimétrique et instantanés improvisés, il s'agit toujours de suggérer d'autres regards sur ces âmes sensibles que furent ces maîtres du burlesque.

Jacques Denis

La Boutique du Val, 17 ter rue du Val, 92190 Meudon. Vendredi 22 décembre, à 19h. Places : entrée libre. Tél. 01 74 34 35 33.

la terrasse RECRUTE

ÉTUDIANTS / ÉTUDIANTES AVEC VOITURE

Pour distribuer
devant les salles de concert
et de théâtre le soir à 18 h 30 et 19 h 30.
Tarif horaire : 13 €/brut
+ 6 € d'indemnité de carburant
email : la.terrasse@wanadoo.fr
Objet : recrutement étudiant/voiture

la terrasse RECRUTE

ÉTUDIANTS/ÉTUDIANTES

Pour distribuer devant les salles de concert et de théâtre le soir à 18 h 30 et 19 h 30 ou 20h. Disponibilité quelques heures par mois.

Tarif horaire : 9,76 €/brut
+ 2 € net d'indemnité de déplacement

Joindre par mail à la.terrasse@wanadoo.fr
+ nikolakapetanovic@gmail.com

Carte d'identité et Carte d'étudiant
Carte vitale + carte de mutuelle (ou celle des parents) et RIB. Vos coordonnées complètes avec n° de téléphone portable. Mettre dans l'objet du mail : **Recrutement étudiant**.

la terrasse

Tél. 01 53 02 06 60
www.journal-laterrasse.fr
Fax 01 43 44 07 08
E-mail la.terrasse@wanadoo.fr

Directeur de la publication Dan Abitbol
Rédaction / Ont participé à ce numéro :
Théâtre Éric Demey, Marie-Emmanuelle Galfré, Anaïs Héluin, Manuel Piolat Soleymat, Catherine Robert, Agnès Santi, Isabelle Stibbe
Danse Delphine Baffour, Agnès Izrine, Nathalie Yokel
Président en chef des rubriques classique et jazz Jean-Luc Caradec
Musique classique et opéra Jean-Guillaume Lebrun, Jean Lukas, Antoine Pecqueur, Isabelle Stibbe
Jazz-musiques du monde-chanson Jean-Luc Caradec, Jacques Denis, Vincent Bessières, Vanessa Fara
Secrétariat de rédaction Agnès Santi
Maquette Luc-Marie Bouët
Conception graphique Aurore Chassé
Webmaster Ari Abitbol
Diffusion Nicolas Kapetanovic
Imprimé par Imprimerie Saint Paul, Luxembourg
Publicité et annonces classées au journal

Tirage
Ce numéro est distribué à 80 000 exemplaires.
Déclaration de tirage sous la responsabilité de l'éditeur soumise à vérification de l'OJD. Dernière période contrôlée année 2016, diffusion moyenne 75 000 ex.
Chiffres certifiés sur www.ojd.com
Éditeur SAS Eliaz éditions,
4, avenue de Corbéra 75012 Paris
Tél. 01 53 02 06 60 / **Fax** 01 43 44 07 08
E-mail la.terrasse@wanadoo.fr
La Terrasse est une publication de la société SAS Eliaz éditions.
Président Dan Abitbol – I.S.S.N 1241 - 5715
Toute reproduction d'articles, annonces, publicités, est formellement interdite et engage les contrevenants à des poursuites judiciaires.

la terrasse

LE JOURNAL DE RÉFÉRENCE DE LA VIE CULTURELLE

L'ABONNEMENT 1 AN, SOIT 11 NUMÉROS DE DATE À DATE

60 €

PAYS ZONE EUROPE : 90 €
PAYS AUTRES ZONES : 100 €

Bulletin d'abonnement

OUI, JE M'ABONNE À *LA TERRASSE*

ÉCRIRE EN LETTRES CAPITALES, MERCI

Société
Nom
Prénom
Adresse
Code postal Ville
Téléphone
Email

Coupon à retourner à *La Terrasse*, 4 avenue de Corbéra – 75012 Paris,
ou par mail (scan ou Pdf) à la.terrasse@wanadoo.fr en précisant demande d'abonnement dans l'objet.

Je règle aujourd'hui la somme de ☐ 60€ en zone nationale ☐ 90 € en zone europe ☐ 100 € autres zones
par ☐ chèque ☐ mandat ☐ mandat administratif ☐ virement national ou international,
à l'ordre de Eliaz Éditions.
RIB/IBAN : Eliaz Éditions — Domiciliation PARIS NATION (00814)
RIB : 30004 00814 00021830264 85 — IBAN : FR76 3000 4008 1400 0218 3026 485 — BIC : BNPAFRPPPBY
☐ Je désire recevoir une facture acquittée. TERR. 260

Journal créé en 1992

la terrasse

Le journal de référence
des arts vivants

« La culture est une résistance
à la distraction. » Pasolini

La danse dans tous ses états

Grand Finale d'Hofesh Shechter

© Christophe Raynaud de Lage

Dorothée Munyaneza

© Bruce Clarke

La danse, nouvel espace politique

L'Atelier de Paris et son nouveau studio

© D. R.

L'essor des CDCN

Fugue VR (Réalité virtuelle) de Yoann Bourgeois

© D. R.

Danse et Technologie

**Numéro spécial danse
à paraître en mars 2018**

Hydre, Yuval Pick

© Mélanie Scherer

En classe, Julie Nioche

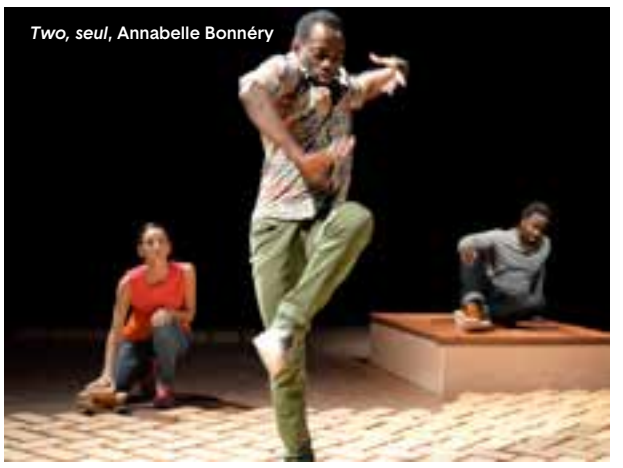
© Laure Delamotte-Legrand

Formation

See her Change, Yasmeen Godder

© Gadi Dagon

Année croisée France / Israël



Two, seul, Annabelle Bonnéry

© François Deneulin

La danse est-elle un humanisme ?

Gala, Jérôme Bel

© Herman Sorgeloos

Les danses participatives, quels enjeux ?

De quoi sommes nous faits ?, Andreya Ouamba

© Élise Fitte-Duval

Musique / Danse : les nouveaux rapports

Les créations importantes de mars à l'été 2018

Diffusion 80 000 exemplaires
certifié ACPM

Contact
Tél. 01 53 02 06 60 / la.terrasse@wanadoo.fr